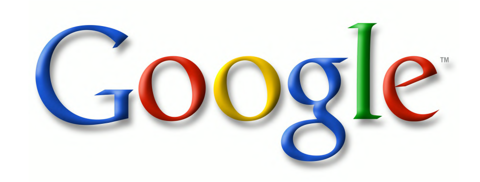
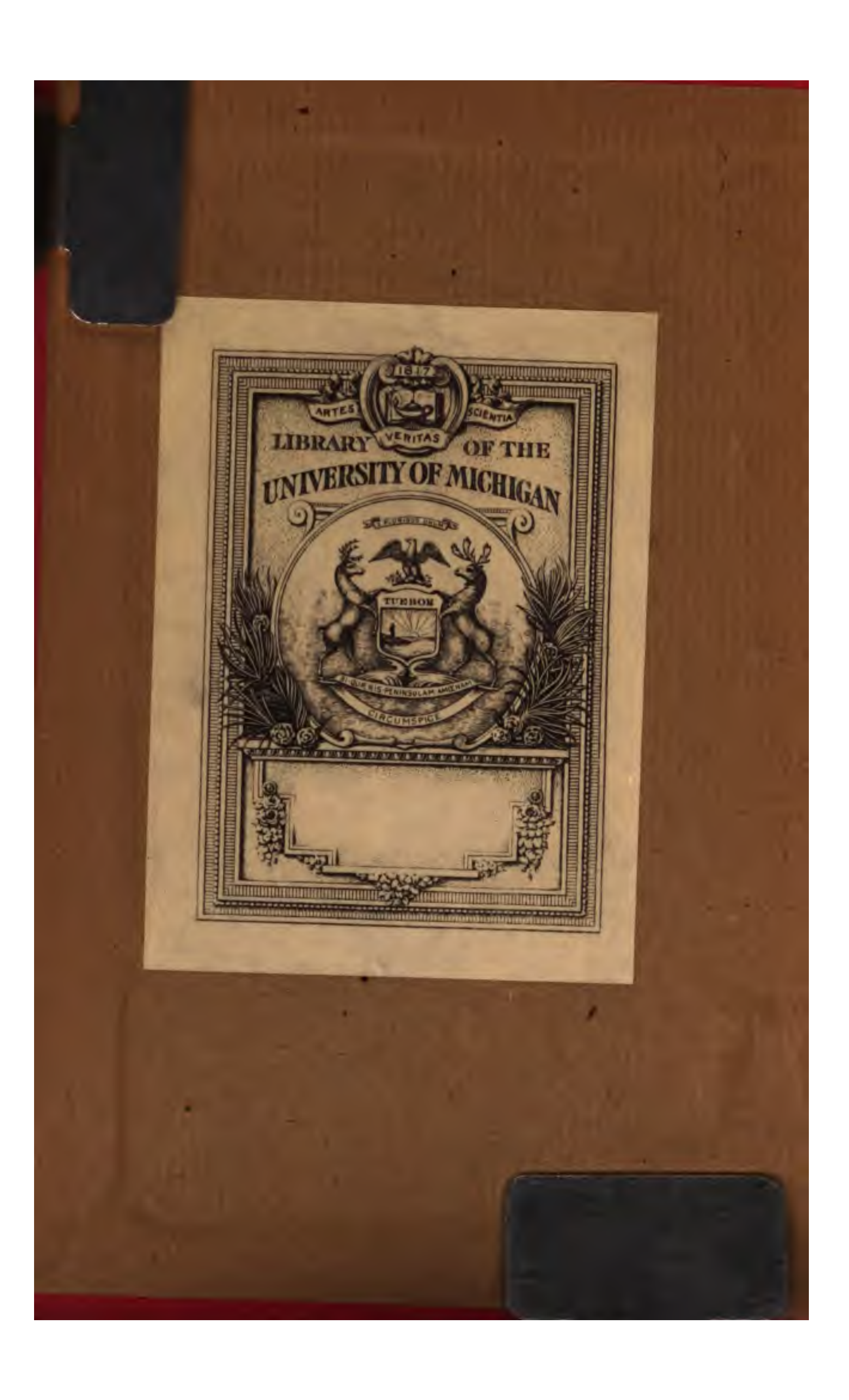





UNIVERSIT
3 9015


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

2e série
16

XIXe SIÈCLE
(DEUXIÈME SÉRIE)

LES ŒUVRES
ET
LES HOMMES

Barbey d'Aurevilly, Jules Amédée, 1808-1889.
XIXe siècle. Les oeuvres et les hommes.

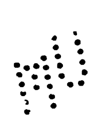
J. BARBEY D'AUREVILLY

PORTRAITS
POLITIQUES
ET LITTÉRAIRES



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVIII



SHAKESPEARE ET... BALZAC[1]

I

Pourquoi ces deux noms réunis?... On ne parle, en ce moment, que de Shakespeare ; pourquoi nous parler de Balzac?... « Si vous voulez nous parler de Dozainville, — dit une vieille plaisanterie, — parlons de Dozainville. » Oui!... mais, pardon! je ne veux pas, d'abord, ne parler que de Dozainville, et il y a plus, je trouve même que, dans ce moment, Dozainville-Shakespeare confisque un peu trop la conversation. Ce n'est plus de la gloire, cela, c'est de la mode! La gloire suffisait. Le gros livre de Victor Hugo sur Shakespeare est une bûche dans le feu, dont le feu n'avait pas besoin.

1. (*Pays*, 10 mai 1864.)

Allumé, si on se le rappelle, avec une simple cigarette de Stendhal (*Racine et Shakespeare*), il avait très bien pris; et pour continuer d'aller toujours, — d'aller à merveille, — il n'était nullement nécessaire que Victor Hugo roulât dans ce feu l'énorme bûche qu'il y a roulée et qui pouvait l'éteindre; car il y a des bûches qui éteignent le feu... Cela se voit, et cela tient, à ce qu'il paraît, à leur grosseur... D'un autre côté, comme le manche à balai de l'élève du sorcier, dans la ballade de Gœthe, qui va chercher de l'eau et qui finit par inonder la maison, les manches à balai de Victor Hugo sont allés chercher trop de bois, et ils auraient été capables de tout éteindre, par dessein et fureur de tout incendier. Que n'a-t-on pas dit sur Shakespeare depuis la publication de Hugo, et que ne dira-t-on pas encore?

On voulut prouver qu'on peut jouer de l'hyperbole dans la note du maître! Où il n'avait sauté que comme un robuste mouton, les *panurgiens* sauteront comme des béliers. N'ont-ils pas déjà paraphrasé sur Shakespeare le mot — trop gros aussi — de Michelet sur Alexandre Dumas : « Alexandre Dumas est une des forces de la nature »? Ah! si Alexandre Dumas est une des forces de la nature, je comprends très bien que Shakespeare soit toute la nature à lui seul, les forces vives de tout l'univers! Je conçois Shakespeare Pan! Conséquence directe, du reste, de la tendance générale de ce temps, que toutes ces exagérations qui feront

de la langue française une rosse, en attendant qu'on la crève. Logique d'un siècle anthropomorphite et idolâtre, qui n'a d'autre religion que celle de l'homme et de ses œuvres. Où l'on ne fait plus de Jésus-Christ qu'un homme, on doit faire de Shakespeare un Dieu !

Certes ! on ne m'accusera pas de vouloir rabaisser Shakespeare. Mes preuves sont faites à cet égard, et précisément à propos de la traduction de François-Victor Hugo, j'ai témoigné suffisamment de mon admiration pour cet immense génie, mais qui, pour être un immense génie, n'est pas, après tout, l'infini ! Après Shakespeare, il y a en Angleterre des hommes qu'on peut nommer, et que Shakespeare, mis à côté, ne souffle pas comme des chandelles. Il y a Milton, Byron, Richardson, dont la *Clarisse* n'est pas seulement le chef-d'œuvre d'un homme, mais un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il y a enfin Walter Scott, le Shakespeare du roman dans la langue de Shakespeare, et chez nous, dans notre langue à nous, sans remonter jusqu'à la brochure de Stendhal, dont les noms mis l'un à côté de l'autre (*Racine et Shakespeare*) ne jurent pas si effroyablement pourtant d'être accouplés, nous avons aussi notre Shakespeare. D'aucuns peut-être l'appelleront Victor Hugo. Mais nous, non ! Nous l'appellerons hardiment Balzac.

Or, voilà ce que, sans chauvinisme (je vous prie de le croire), j'aurais voulu rappeler à un pays qui fête les étrangers et qui oublie les siens... Un écrivain

d'ordre splendide, Paul de Saint-Victor, dans un feuilleton de la *Presse* qui est une grande page de littérature, mais réellement par trop shakespearienne, a fait l'histoire des anniversaires de la naissance de Shakespeare: 1664-1764-1864, et il a montré que cette gloire a grandi d'un empan à chaque siècle, comme l'aile de l'aigle des chansons grecques. Moi qui ai le tort, si vous voulez, de croire beaucoup plus au détraquement de la tête humaine qu'à son progrès, je ne sais guères ce que dans trois cents ans sera la gloire de Balzac. Seulement, dès aujourd'hui, je sais, à n'en pouvoir douter, quel est son génie, et je dis que, dès aujourd'hui, nous pourrions dîner en l'honneur de l'auteur de la *Comédie humaine*, — qui malheureusement ne dîne plus, — puisque, — autre comédie! — dans ce siècle si peu rabelaisien, le dîner est devenu une des formes de la gloire.

II

Mais, si je ne crois pas au progrès, il y a des gens qui y croient, et, comme dirait Rabelais, « qui se frottent le ventre avec ce panier ». Pour ces gens-là, évidemment, Balzac devrait être au-dessus de Shakes-

peare, puisqu'il vient après, avec des facultés égales... J'ose dire : pour le moins égales, et cependant, plutôt que d'en convenir, ces progressifs, à qui des contemporains de cette grandeur sont désagréables, nieront absolument cette égalité — (j'ai dit : pour le moins!) — de facultés que je crois voir, à travers leurs œuvres, entre l'auteur de la *Comédie humaine* et le roi du théâtre anglais. C'est donc ces facultés qu'il faudrait prouver.

Un homme qu'on ne récusera pas, j'espère, et d'autant plus qu'il a pour l'heure en poupe ce petit vent du succès qui pousse si bien les opinions d'un homme en France où tout le monde se courbe avec souplesse sous ce petit vent, un écrivain qui d'ailleurs a très bien parlé de Shakespeare sans se croire Shakespeare, ce qui trouble l'œil, Taine, nous dit avec beaucoup de justesse, dans son *Histoire de la Littérature anglaise,* que la maîtresse faculté de l'esprit de Shakespeare, cette maîtresse faculté qui est en nous dès que nous sommes quelque chose, était ce genre d'imagination toute-puissante qui se souvient avec autant de force qu'elle invente, et qui, passionnée et inépuisable, s'exaspère au lieu de s'affaiblir quand elle s'exprime, ce qui explique les fautes de goût et les manques d'harmonie que reprochent à Shakespeare les esprits équilibrés et froids.

Tel est, selon Taine, la *caractéristique* du génie de Shakespeare, et cela est si vrai que vous pouvez faire

sortir de cette observation Shakespeare tout entier, que vous l'expliquerez par cette faculté seule dans sa supériorité absolue et dans ses imperfections relatives. Eh bien, cette faculté est aussi la *caractéristique* du génie de Balzac ! Balzac la possède aussi complète... moins spontanée peut-être, et encore je n'en suis pas bien sûr ! Nous connaissons la vie de Balzac. Nous savons qu'il a commencé par se vider, dans les plus mauvais livres d'une époque féconde en mauvais livres, d'une gourme de médiocrité sous laquelle il fallait avoir le génie qu'il avait pour ne pas mourir étouffé... et que, malgré cette espèce de purgation à laquelle il doit la beauté et la force de son génie, malgré les facilités extérieures et mystérieuses du talent, qui ne sont peut-être au fond que des difficultés secrètes, il lui était resté un peu de ce style raboteux en écailles d'huître dont parle quelque part le marquis de Mirabeau, un grand écrivain qui l'avait aussi.

Or, ce que nous savons si bien de Balzac, nous l'ignorons profondément de Shakespeare, qui a sur sa vie intellectuelle et sa manière de travailler le brouillard que l'Angleterre a sur ses dunes. Et néanmoins pour qui le lit, et ne le lit pas avec le bandeau de l'amour, je ne dirai point bête, mais trop spirituel, sur les yeux, il est aisé de reconnaître qu'il y a dans Shakespeare — dans le grand Shakespeare ! — de rudes pages à avaler, même pour les mangeurs de ca-

viar qui l'aiment; des situations et des scènes tirées effroyablement par les cheveux ; et, au milieu du jet des plus grandes beautés et des mille éclairs du sublime, des choses affreusement laborieuses, pénibles, entassées, qui indiquent dans leur auteur un effort inutilement surhumain... Les différences que je vois entre ces deux toutes-puissances d'imagination incomparables, qui ont créé, l'une dans le roman, l'autre dans le drame, des œuvres aussi grandioses et aussi multipliées que les dix-neuf volumes de la *Comédie humaine* et les douze volumes du *Théâtre de Shakespeare*, ne sont donc pas des différences essentielles. Elles tiennent à toute autre chose qu'à la nature ou à la force virtuelle de cette faculté d'imagination qui était en eux.

Et, en effet, il serait, croyez-moi, très possible, en opposant, page à page et beauté à beauté, la *Comédie humaine* au *Théâtre de Shakespeare* (chose facile, non ici, mais dans un cours public où l'on aurait tout le champ qu'il faudrait pour cela), de prouver que Balzac a, tout autant que Shakespeare, l'invention ou le ressouvenir des impressions éprouvées, qui est souvent toute l'invention humaine ; l'observation et l'intuition, qui n'est guères que l'observation foudroyante ; la passion et la couleur, qui en est la fille ; et, par-dessus tout, l'esprit, l'esprit enfin qui couronne et parfume le génie de sa fleur la plus légère et de son parfum le plus pénétrant ! Balzac a tout cela autant que

Shakespeare, mais en plus il a une foule de nuances que Shakespeare n'a pas et ne pouvait avoir, puisqu'elles viennent d'une civilisation et d'une éducation beaucoup plus raffinées que l'éducation et la civilisation de Shakespeare; et voilà qui lui constitue déjà, de fait, sinon de mérite original et personnel, une première supériorité que nous voulons bien ne pas compter, mais qui compte cependant; car, en littérature comme en politique, on est bien obligé, quoi qu'on fasse, de tenir pour quelque chose les résultats.

III

Ainsi, j'insiste sur ce point, parce qu'il est réel : Shakespeare et Balzac sont deux imaginations du même ordre qui ont fait la même chose sans se ressembler, qui ont étreint jusqu'aux larmes et jusqu'au sang la nature humaine et lui ont fait sortir du cœur tout ce qu'elle a dans le cœur! Et cela non pas une fois, deux fois, dix fois, mais cent, mais toujours! dès qu'ils l'ont saisie avec leurs redoutables mains. Comme cette nature humaine, finie par un côté, mais infinie par l'autre, est toute semblable à l'alphabet,

qui n'a que vingt-quatre lettres mais qui peuvent se combiner de tant de manières que l'imagination en est tout à la fois ravie et épouvantée, Balzac, venu après Shakespeare, a pu, en la maniant, cette nature humaine, — et c'est là ce qui prouve qu'il avait un génie égal à celui de son devancier, — être aussi neuf que Shakespeare.

Comptez ses types et ses caractères, — et leur énumération, si nous la faisions, couvrirait ce chapitre tout entier! — puis rangez-les vis-à-vis des types et des caractères de Shakespeare, et osez dire quels sont les plus vrais, les plus beaux, les plus éclatants, les plus profonds! Le grand dramaturge anglais, qui n'avait pas de plan comme le romancier français, pas de monument dans la tête dont à l'avance il eût mesuré toutes les faces, comédien, bohémien, despotisé perpétuellement par la circonstance, écrivant à la diable ses sublimités, n'avait jamais songé à faire défiler dans son *Théâtre* les *trois mille* types auxquels avait pensé l'auteur de la *Comédie humaine*, et dont il a réalisé une assez grande partie pour l'emporter sur le nombre et sur la variété des types de l'œuvre de Shakespeare. Cette variété et ce nombre qu'on peut constater dans l'œuvre de Balzac, s'attestent surtout dans les caractères de ses femmes.

En effet, à cela près de quelques créatures exceptionnelles d'une passion dépravante et monstrueuse comme lady Macbeth, Marguerite d'Anjou, Gonerill

et Regane, etc., Shakespeare a presque toujours la même femme, qu'elle soit vierge, matrone, épouse, mère ou fille, qu'elle s'appelle Desdemona, Ophelia, Juliette, Jessica, Cordelia, Miranda, Cœlia, Rosalinde, etc., et c'est la femme de l'instinct, la femme de la *nature naturante,* dit si spirituellement Saint-Victor; tandis qu'au contraire la femme de Balzac est bien autrement compliquée, et par la très excellente raison que lui, Balzac, ne peignait pas, comme Shakespeare, purement et simplement la nature humaine, mais, comme il le disait lui-même : la nature, *plus* toute une société. C'est cet ajoutement de toute une société que Balzac s'était donné la mission de peindre, c'est cet ajoutement à la nature humaine, que Shakespeare peignait ici et là, à bâtons rompus, dans ses énergies individuelles, qui devait faire et qui a fait de Balzac, si vous étudiez avec attention tous les personnages de ses œuvres, un pétrisseur de pâte humaine d'un pouce bien autrement curieux et acharné que Shakespeare ; car il mourut infatigable, sans avoir terminé son œuvre.

Il mourut, plein de force, au pied de son monument si glorieusement élevé déjà et inachevé, un monument comme nul rêveur d'aucune civilisation connue n'en avait imaginé un. Il avait à peu près l'âge qu'avait Shakespeare quand celui-ci, fatigué et probablement épuisé de génie, se retira dans sa petite ville natale pour y vivoter, comme un bourgeois en-

richi, dans une indifférence de son théâtre, de ses œuvres et des choses du génie qu'il m'est impossible d'admirer, et qui me l'éteint et même me le dégrade un peu, le grand Shakespeare, aplati et caché dans le cocon de son existence de petite ville comme, dans le leur, les vers à soie de ce mûrier qu'il avait planté!

Et cette résistance, cette infatigabilité dans Balzac, qui meurt seulement de la vie, sur le devis magnifique d'un monument poussé aux trois quarts de son étendue et de sa hauteur, à l'âge où Shakespeare donne la démission de son génie, ne sont pas les seules marques par lesquelles Balzac peut être reconnu *pour le moins* égal en imagination à Shakespeare ; — et l'on a vu tout ce que cette imagination comporte! Il en est d'autres qu'il faut rappeler, dans le rapprochement que nous faisons de ces deux grands hommes, et qui ressortent de cette idée d'ensemble que Balzac s'était imposée comme le gouvernement de son action intellectuelle. Balzac avait un plan plus grand peut-être que le génie d'un homme, ou tout au moins que sa vie. Shakespeare n'avait, lui, que des impressions auxquelles il obéissait. Il était touché, il était frappé par de grands sujets à mettre en drames, et il leur rendait le coup qu'il en avait reçu, en les y mettant avec une magistralité souveraine. Seulement, le drame fini, tout était fini, jusqu'à l'impression prochaine! Shakespeare ne se ravivait pas aux sources d'une idée. Il ne décuplait pas son énergie en la concentrant

dans une unité de composition, mais il l'éparpillait en œuvres isolées.

Artiste suprême, — qui pourrait le contester? — Shakespeare, en produisant ses drames sans une vue plus haute que chacun d'eux, m'apparaît comme un sculpteur ou comme un peintre : le premier des peintres et des sculpteurs, si vous voulez! Mais Balzac, avec l'unité multiple et la prodigieuse ornementation de sa *Comédie humaine*, me fait l'effet d'un architecte qui, comme Michel-Ange, serait à la fois peintre et sculpteur, et ferait équation avec l'idée même de l'architecture, qui implique la notion des deux autres arts. Et encore, quand j'ai dit: un architecte, ai-je assez dit?... Est-ce qu'il y a un monument extérieur d'une assez étonnante plasticité, d'une forme assez variée et assez vaste, pour équivaloir à un monument intellectuel comprenant toute l'âme humaine et qui l'exprime avec des mots, plus forts, pour tout rendre du fond de cette âme, que le marbre inflexible ou la couleur inanimée, même quand le génie taille l'un et fait flamber l'autre, sur les murs de ses Alhambras?

IV

Du reste, cette unité de composition qui donne à Balzac, à égalité d'imagination avec Shakespeare, un

avantage qu'il nous semble impossible de contester, n'était pas possible avec la forme du drame subie par Shakespeare, et c'est encore là une de ces circonstances dont nous ne voulons pas arguer. Du temps de Shakespeare, l'idée du roman, du moins comme on le conçoit dans les temps modernes, n'existait pas, et elle aurait existé d'ailleurs qu'elle ne pouvait venir à Shakespeare, qui n'a peut-être pensé à faire des drames que parce qu'il était comédien. Mais, quoi qu'il en fût, il n'en est pas moins vrai que le roman, de sa nature, est supérieur au drame, et qu'il exige, par conséquent, dans celui qui l'écrit, des aptitudes et des puissances que le drame ne saurait exiger. Le drame, c'est une action de la vie, représentée pour l'esprit en passant par les yeux. C'est par le dehors qu'il éclaire l'homme. Le roman, au contraire, c'est pour l'esprit la vie même, la vie tout entière, éclairée par le rayon qui vient du dedans, des abîmes de la conscience et de la pensée. Par cela même que le drame n'est qu'une action pour les yeux, il se passe nécessairement des deux choses les plus difficiles : l'analyse et la description, — l'analyse qui va chercher la conscience derrière la vie, et la description qui oblige l'écrivain à devenir tout à coup un peintre, à changer sa plume en pinceau.

A égalité d'imagination dans la conception des caractères, dans la bonne fortune des situations et le pathétique des sentiments et du style, deux hommes

dont l'un fera du drame et l'autre du roman seront forcément inégaux, puisque l'un de ces hommes (le romancier) sera tenu, pour être dans son ordre ce que le dramaturge est dans le sien, à avoir des facultés de plus. Or, ces facultés de plus nécessaires au romancier, l'auteur de la *Comédie humaine* les avait au même degré qu'il avait celles qu'il partageait avec Shakespeare. — Et ce n'est pas là tout encore ! Voici par quoi je veux finir ce parallèle entre Shakespeare et Balzac qu'on pourrait creuser davantage, et je crois ceci décisif :

V

Il y a dans tout écrivain, à quelque genre qu'il appartienne, un côté par lequel on peut toujours prendre la juste mesure de sa hauteur. Ce côté, ce sont les idées générales, qui, si l'homme est seulement supérieur, et quelle que soit l'œuvre qu'il fasse, se mêlent à ce qu'il fait et superposent le penseur, qui aperçoit, à l'artiste, qui brasse des passions, des sentiments ou des couleurs. Shakespeare, quoique son œuvre soit toute en dialogues, sème, en homme de génie qu'il est, les conversations de ses personnages d'une foule

de pensées qui frappent au passage et ouvrent tout à coup, sur la vie ou les choses de la vie, des horizons lumineux ou sombres. Seulement, dominé par les formes impérieuses de son drame, Shakespeare ne pouvait s'abandonner au mouvement de cette pensée, qui plane sur tout dans l'œuvre romanesque de Balzac.

Eh bien, ici il faut effacer bravement le mot: *« pour le moins égal à Shakespeare »*, qu'on a peut-être trouvé trop fort au commencement de ce chapitre, et constater nettement une supériorité que Balzac n'a pas seulement sur Shakespeare, mais — je supplie qu'on pèse les mots dont je me sers et dont je connais le poids! — sur tous les écrivains qui aient jamais existé! Celui qui écrit sans sourciller une énormité pareille, à ses risques et périls, fut chargé, dans l'intérêt d'une publication à laquelle on a malheureusement renoncé (cette publication devait s'appeler l'*Esprit de Balzac*), de trier dans les œuvres complètes de Balzac tout ce qui ressemblait à une pensée qu'on pouvait mettre entre deux chiffres, comme les *Maximes* de La Rochefoucauld, et, le croira-t-on? il en trouva *plusieurs milliers* qui pouvaient supporter l'épreuve de l'entre-deux des chiffres. Il fut ébloui. C'était un Oural de diamants.

Révélation de la plus belle face certainement du génie de Balzac, qui, en composant ses romans, avait touché à tout d'une main de maître : à la religion, à

la philosophie, à la politique, à la législation, à la littérature, aux arts, etc., et qui, par-dessus le grand romancier et le grand écrivain, établissait le grand moraliste et le penseur le plus original et le plus fécond! Il est, je le répète, très déplorable que la mort de Dutacq, l'ami particulier de Balzac et qui avait été l'inspirateur de ce travail, en ait fait abandonner l'idée; car on aurait un livre prodigieux, qui, pour la valeur et le nombre exorbitant des pensées prises dans l'œuvre d'un seul homme, ne pourrait se recommencer avec les pensées d'aucun homme de génie des temps modernes ou du passé. J'en porterais bien le défi!

Tel fut Balzac; tel il est, cet homme que j'ai osé, quoiqu'il vécût hier et qu'il n'ait pas les trois cents ans de gloire de Shakespeare, appeler notre Shakespeare à nous, en regardant le Shakespeare anglais! J'ai eu beau chercher, je ne lui ai trouvé qu'une infériorité vis-à-vis du colosse anglais, et je la dirai. Tout doit toujours être dit: — Il ne fut pas poète, du moins en vers. Certes! il avait autant que personne de la poésie plein le cerveau, mais il n'était pas poète dans le sens vrai de ce mot qu'il ne faut pas élargir, car il contient dans son sens rigoureux la plus grande et la plus rare beauté de l'esprit de l'homme. Pour être poète, il faut l'être en vers. Les exécrables qui tachent la *Comédie humaine* (les *Marguerites* de Lucien de Rubempré) ne sont pas de Balzac. On les a dits de

Théophile Gautier, que je n'y reconnais pas, et qui, s'ils sont de lui, a fait à Balzac un cadeau terriblement naïf ou terriblement perfide... Mais, hors cela qu'il n'était pas poète, il était tout ce qu'on peut être quand on est une des premières têtes de l'esprit humain, et nous pouvons l'opposer à Shakespeare, qui nous a fait penser à lui, puisqu'on en parle, comme, si l'on parlait du grand Frédéric, on nous ferait penser à Napoléon !

F. MAZZINI [1]

La perspective, qui crée l'illusion dans les arts, fait aussi l'illusion dans l'histoire. Seulement, différence profonde ! l'illusion dans les arts est la vérité de l'art même, tandis que l'illusion dans l'histoire, c'est l'erreur. Triste condition de l'esprit humain et de sa faculté de connaître ! Ceux-là seuls qui ont lutté contre les difficultés de la vérité historique et qui sont au courant des phénomènes que présente une pareille étude, savent et peuvent apprécier à quel point la distance où l'on est des événements d'une époque produit de mirages, et quelle moqueuse optique se joue de l'homme et de son regard. Eux seuls peuvent savoir exactement combien un homme historique, quelle que soit sa force ou sa faiblesse, grandit à mesure que le temps le fait reculer dans les perspec-

1. *F. Mazzini, jugé par lui-même et par ses amis,* par Jules de Bréval (*Pays*, 12 avril 1853).

tives de l'histoire, et sans qu'il y ait à cela d'autre raison que le bénéfice du temps, que le fait même d'avoir reculé. L'éloignement où l'on est d'un homme historique lui dresse comme un piédestal.

Assurément, nous avons souvent regretté, pour notre part, cette illusion qui tient pourtant à la nature des choses et qui pourrait jeter dans les cœurs fiers la misanthropie de la gloire. Mais combien nous la maudirions si elle pouvait grandir dans l'avenir les hommes que nous avons connus dans le plain-pied de notre époque, et qui, pesés et mesurés par nous, contemporains, au poids et à la mesure de leur valeur personnelle, doivent rester devant l'histoire ce qu'ils sont en réalité, — légers et petits !

Or, entre tous, il est un homme — un homme de cet âge — à qui, si on n'y mettait ordre, la perspective historique, cette grande trompeuse, attacherait plus tard un prestige qui troublerait l'œil de la justice et duperait la postérité. Cet homme est Mazzini, Mazzini qu'on appelle Mazzini tout court, par un avancement d'hoirie de la gloire, et comme s'il avait la moitié de sa renommée engagée déjà dans l'avenir ! Nul, parmi les hommes de ce temps à qui Dieu permit de le troubler, ne semble avoir d'importance plus grande que la sienne. Nous verrons tout à l'heure de quoi cette importance est faite, mais elle existe. Nous ne prétendons point la nier. Nul donc mieux que lui, dans le temps actuel, et quelle que soit

sa destinée, qu'il reste vaincu comme le voilà ou qu'il se relève, n'est plus en droit de rêver avec l'espérance de l'orgueil ce qu'on peut appeler *une position* dans l'histoire. Nul, non plus, parmi les plus célèbres séditieux du passé, ne l'eût mieux rêvée. Prenez, en effet, ceux qui, par leur effort, leurs idées, leur rôle dans les affaires du monde ou de leur pays, offrent le plus de ressemblance avec le triumvir de l'Italie du XIXe siècle. Prenez Rienzi, Savonarole, Arteveld, qui vous voudrez, enfin, parmi ces intrus fascinateurs de la renommée, qui ne furent de leur vivant que de chétifs remueurs de passions populaires auxquels les Mémoires de leur temps sont si durs, et à qui l'histoire donne des proportions qui ne sont pas en eux mais en elle, vous n'avez rien, malgré la consanguinité du désordre, de comparable à Mazzini. Le tribun Rienzi, ce niais d'une Renaissance politique impossible, ce grossier brasseur d'Arteveld, ce fanatique sans portée de Savonarole, eurent des influences de trois jours qui expirèrent à trois pas d'eux. Mais Mazzini mesure la sienne à l'épouvantable diffusion de la démagogie moderne, dont on peut dire le mot de Pascal : que son centre est partout et sa circonférence nulle part. Que Mazzini reçoive plus qu'il n'exerce cette influence, peu importe ! il la possède et il s'en sert, et n'est-ce pas là pour lui et pour tout le monde une raison de croire que l'histoire, avec sa décevante perspective, lui réserve une place, et, quelle

qu'elle puisse être, une place plus grande que lui?

Devons-nous le souffrir? Dans la mesure bornée de nos forces, ne devons-nous pas l'empêcher? Nous qui ne croyons ni à Mazzini, ni à la démagogie dont il est le chef, ni à ses idées, ni à ses promesses, devons-nous laisser s'accomplir, comme disait Montaigne, cette *piperie* de l'histoire, sans avertir, du moins, ou sans protester? Laisserons-nous Mazzini, après avoir trompé l'opinion qu'il passionne et qui ne sait plus le juger, tant il l'a passionnée! tromper à son tour la postérité et se faufiler dans l'histoire comme un homme puissant et redoutable, comme un grand homme de plus, enfin? N'est-ce pas déjà bien assez, si ce n'est trop, que de voir les noms les moins dignes du respect et de la sympathie des hommes conserver forcément l'immortalité de l'événement qui les porte, sans qu'encore il faille laisser ajouter à ces noms un prisme chimérique ou menteur? Si les hommes d'État écrivaient seuls l'histoire, croyez-vous qu'ils n'effaceraient pas de ces pages les noms dangereux de renommée qui s'y lisent, comme on tue la nuit, aux flambeaux, dans la cour fermée d'une prison, les coupables à qui l'on veut enlever la dramatique poésie et les influences de l'échafaud?... Croyez-vous qu'ils n'auraient pas un peu le droit de jeter ces noms perturbateurs aux oubliettes de l'histoire?... Et si cette ressource, cette haute précaution, cette raison d'État contre l'histoire n'est pas loisible aux gouvernements,

ne devons-nous pas, nous qui croyons à leur droit et qui voudrions augmenter leur force, agir de sorte avec leurs ennemis que, du moins, ils ne puissent imposer à l'observàteur qui les juge et augmenter la puissance de leur cause de la puissance apocryphe de leur propre personnalité ? A ne se préoccuper que du point de vue exclusif de la vérité historique, qui pourra t nier qu'un tel travail ne fût utile? Mais au point de vue de la politique dans l'histoire, qui pourrait en contester la nécessité? On ne saurait trop le redire, parce que, jusqu'ici, l'idée contraire a prévalu. Malgré les tendances panthéistes de notre temps, la personnalité des hommes occupe encore plus de place que les idées, surtout en France. Elle tient le haut bout de la solidarité qui les lie. Diminuer le prestige des chefs, c'est donc diminuer d'autant la force des partis auxquels ils commandent. C'est frapper une cause à la tête...

Eh bien, un écrivain a cru que ce n'était pas impossible, et il s'est dévoué à cette tâche ! Il n'a point fléchi devant cette idée de l'exil qui agit sur les imaginations généreuses, mais que la raison politique doit mettre à ses pieds ; car l'exil ne fait pas bouclier aux exilés pour les défendre quand c'est de là qu'ils lancent, avec une sûreté qu'ils n'eurent jamais davantage, leurs derniers traits à leurs vainqueurs. D'ailleurs, les proclamations dictées de Londres par MM. Kossuth et Mazzini ont quelque peu diminué

leur infortune. La patrie, pour des vanités aussi turbulentes que les leurs, est toujours aux lieux où l'on fait quelque bruit, et on l'emporte au bout de la plume qui écrit de si beaux manifestes à l'usage des rebelles de tous les pays. M. Jules de Bréval a donc pu publier son livre sans manquer à aucune pitié. En attaquant Mazzini, il n'avait point à ménager un malheur senti et noblement supporté, mais à combattre de nouveau un ennemi qui n'a point déposé ses armes, et c'est ce qu'il a fait avec une grande énergie en écrivant son *Mazzini jugé par lui-même et par ses amis.* Nous croyons, nous qui l'avons lu, que l'histoire, et même l'histoire de la démagogie écrite par elle-même, sera obligée d'en tenir compte avant de canoniser Mazzini et de le placer parmi ses grands hommes. Condensé comme du feu qui fait lumière et qui brûlerait en éclairant, l'écrit de M. de Bréval renferme, sous un titre atrocement impartial, de ces allégations et de ces preuves dont un chef de parti sentira durement le poids. Est-ce que les chefs de parti ne vivent pas d'ordinaire par la conséquence, l'austère conséquence entre leurs idées et leurs actes, et par la foi absolue, entière, fanatique, de leurs partisans?... Deux choses que M. de Bréval arrache l'une après l'autre à Mazzini, deux illusions, s'il les avait encore... s'il pouvait se tromper à ce point et sur lui-même, et sur ceux-là qui devraient lui être dévoués et fidèles! Le livre de M. de Bréval est bien plus l'instruction d'un procès



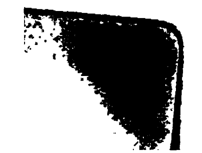
qui se jugera plus tard que le jugement antidaté et monumental qu'une grande intelligence historique aurait pu déjà prononcer, mais, telle qu'elle est, cette instruction est écrasante. M. de Bréval n'écrit, à proprement parler, ni un livre d'histoire, ni une biographie, mais un ouvrage tenant de l'une et de l'autre, et dans lequel il circule une indignation d'accent, une naïveté de colère qui lui donne le mordant de pierre infernale du pamphlet. Ce n'est point un pamphlet pourtant. C'est un déshabillé historique fougueusement accompli, d'une main violente, dans le transport de la justice ; car la justice a son enthousiasme, que les âmes faibles croient parfois de la cruauté. Le procédé de M. de Bréval est bien simple. Il consiste à opposer Mazzini à lui-même, acte à parole, parole à acte, et, quand cela est fait, à lui opposer les plus célèbres démocrates, insurgés contre lui comme il s'insurge contre eux. Ainsi, il le force à se frapper soi-même et il lui donne le coup de grâce avec l'opinion de ses amis.

Tel est ce livre. On n'en peut rien citer, parce qu'il faudrait citer tout. Il est des démonstrations d'une telle raideur de pente qu'on ne peut s'arrêter à mi-côte et qu'il faut aller jusqu'à la fin. Certes ! nous savions bien, ou à peu près, que Mazzini n'était pas l'homme supérieur porté, depuis des années, par les niais de la démagogie, sur le pavois de leur stupidité. Nous savions bien, ou à peu près, que, comme moyen

politique, comme force d'action, comme entente des masses, il ne dépassait pas d'un pouce les carbonari avariés de l'Italie, ces vieux charbonniers d'un feu que le pied de la France a éteint ; et, comme théorie, système, idée (l'idée, cette chose si chère aux novateurs de notre temps !), qu'il n'en avait pas plus dans sa cervelle vide et sa parole sonore que dans le ventre creux d'un tambour. Nous savions bien qu'il n'était pas coulé dans le moule d'un de ces Titans de passion ou de caractère qui doivent laisser l'empreinte profonde de leur tête, de leur main ou de leur talon, dans l'argile de l'humanité. Nous savions cela sur le vu général de ses pensées et de ses actes. Haut placé et très redouté comme il l'a été pendant des années, conspirateur en même temps ou tour à tour, joignant à la publicité éblouissante de l'écrivain le demi-jour de la conspiration et le profit de ce mystère qui va si bien aux supériorités douteuses et craintives de la lumière, s'il éclatait bien de médiocrité, on n'en voyait pas davantage. Il était un exemple de plus de cette faveur de l'Opinion, qui ne choisit pas ses mignons, mais qui les prend aux cheveux, comme on prend l'occasion à la place de la Fortune. Il était, enfin, un de ces mannequins vivants à qui les événements passent cette vaine robe de bruit que le temps ronge, mais, quand une fois elle est passée, qu'il ne peut entièrement déchirer. Si madame de Maintenon écrivait : « Défiez-vous de toutes les fortunes faites au chevet

des rois! » qu'eût-elle dit de celles faites au chevet des peuples?... M. de Bréval nous a montré en détail ce qu'on ne voyait que confusément, mais assez, néanmoins, pour reconnaître quels sentiments ont les peuples pour les flatteurs de leurs passions. Il a pressé toute cette médiocrité de Mazzini et il en a fait sortir tout ce qu'elle contenait. Or, ce que contient la médiocrité est nécessairement plus petit qu'elle. La médiocrité du génie doit contenir, dans ses jours heureux, assez de sottise pour défrayer l'imbécillité la plus largement épanouie, et la médiocrité du caractère assez de bassesse ou de mensonge, quand viennent les jours difficiles, pour défrayer la lâcheté même. M. de Bréval raconte Mazzini dès son début dans la vie politique, et il ne cesse de le raconter que quand il l'a fait voir dans toutes les phases de cette existence. Après nous avoir donné par des citations exhilarantes une idée du talent littéraire de Mazzini, qui commença, ainsi qu'on le sait, par la littérature, M. de Bréval passe et s'arrête au réformateur politique. Il en expose toute la philosophie, qui consiste dans les incohérentes formules d'un panthéisme et d'un communisme indécis. Jamais peut-être, dans aucun pays et dans aucun temps, il ne fut de plus grand *avaleur de formules* que cet Italien, qui a trouvé le moyen d'être, malgré le relief éclatant de sa langue maternelle, sinon de son langage, aussi vague, aussi nuageux qu'un Allemand lui-même, que

le *Tedesco* détesté. Dieu et le peuple appliqués à tout, la synthèse, les voies de l'avenir, le peuple initiateur, etc., voilà de quels lieux communs, et vides de tout souffle et de toute vie, se compose le bagage de cet homme qui tuerait le rire de Rabelais dans l'ennui. Il faut bien l'avouer, de tous les réformateurs de notre époque, acharnés à la réformer, comme ils disent, Mazzini est certainement le plus faible. Du moins Saint-Simon, Fourier, Proudhon, et jusqu'à Gioberti, tous ces tronçons d'esprits puissants qui se rompirent à la réalité des choses, qui se brisèrent contre le vrai, ont une valeur relative d'aperçu, de logique et d'ensemble; mais Mazzini n'a rien de pareil. Quand on jauge le néant de son intelligence, on est obligé, pour comprendre la situation nominale que lui a créée l'opinion de l'Italie et de l'Europe, de se rejeter à la décision et à la force de son action pratique. Mais M. de Bréval ne le permet pas. Ce qu'il a fait du penseur, l'auteur du *Mazzini jugé par lui-même* le fait de l'homme politique. En le dépouillant, il l'anéantit. Il montre que, comme tous les révolutionnaires sans portée, et qui, par cela même, confessent leur profonde inaptitude à gouverner, Mazzini ne conçoit l'administration qu'exercée directement par le peuple. Plagiat fait à tous les factieux! M. de Bréval cite le manifeste du comité italien du 30 septembre 1851. Qui le croirait? Pour Mazzini, l'*union* de l'Italie doit être rejetée, *mais il en faut*, ajoute-t-il, l'*unification*. Com-



prenne qui pourra les nuances d'un si subtil pathos! D'un autre côté, l'organisation et la législation des sociétés secrètes n'appartiennent pas à Mazzini. C'est un plagiat encore. Elles sont empruntées, comme chacun sait, à l'institution des francs-juges du Moyen-Age, au *Tugendbund* et au *Jungenbund* de l'Allemagne moderne. Et cependant, en dehors des déclamations de tribune ou de journal, qui font toujours un mal si facile, aucuns autres moyens d'action ne furent inventés par cet homme qui eut derrière lui un parti et qui a encore une opinion! Quant à l'influence personnelle venant de l'ascendant du caractère, de la trempe intrépide et souple de l'âme, de cette barre d'acier, moelleuse et résistante, qui est l'axe même sur lequel tourne tout ce monde dans un homme qui s'appelle un chef de parti, Mazzini ne semble pas en avoir les premiers éléments dans sa personne.

Ainsi, concluez! Ni principes nets et profonds, ni philosophie, ni sentiment de l'histoire, ni compréhension des nécessités contemporaines, ni mouvement d'idées au service d'une cause qui est une guerre, ni conscience de son autorité qui rend indépendant un chef de parti et le fait réellement maître, ni moyens personnels d'action. Quel effroyable bilan pour Mazzini que le livre de M. de Bréval! Si vous ajoutez à cela la réprobation qui ne lui vient pas par nous, ses ennemis naturels, mais par ses amis d'idées, par des révolutionnaires plus dévoués que lui à la cause de la

2.

démocratie: la réprobation des Gioberti, des Massimo d'Azeglio, des Sismondi, des Bianchi Giovini, des Dandolo et de Garibaldi lui-même, l'homme entier ne semble-t-il pas effacé? Quand on a lu le livre de M. de Bréval, il n'y a plus rien dans la personnalité de Mazzini qui reste debout et se tienne. Ce qui subsiste encore après ces attaques à fond et implacables, ce n'est plus... personne, mais c'est quelque chose qui n'a besoin pour exister d'aucune qualité personnelle, d'aucune vertu, d'aucun génie. C'est une force abstraite, mais réelle: la force de la révolution! Certes! la révolution ne gagne guères à avoir un serviteur aussi médiocre que Mazzini, mais lui, Mazzini, gagne beaucoup à être au service de la révolution. Il y gagne tout ce qu'il est.

Avec l'idée de la révolution, vous avez en Mazzini une réalité... puissante, puisqu'elle est dangereuse. Allez! au fond, Mazzini ne l'ignore pas. Soyez sûr qu'il a parfois senti, dans les difficultés de sa vie d'homme chargé de la conduite d'un parti, que la cause qu'il représente et qu'il soutient pesait à sa faiblesse, et que le froid intérieur qui vient du dénuement des idées et de la pauvreté morale l'a souvent pris et fait trembler. Soyez sûr qu'il s'est replongé alors dans le sentiment révolutionnaire, pour y perdre la conscience de sa nullité! Parce qu'il est du pays des plus habiles metteurs en scène qui soient dans l'univers, on a trop légèrement cru que Mazzini était un Ma-

chiavel de charlatanisme, mais précisément parce qu'il n'était que le contenant d'une force qui, si elle tarissait, le laisserait vide comme le lit d'un torrent à sec, le triumvir de l'Italie a bien plus la passivité de la dupe que l'activité du charlatan. M. de Bréval, dans son ouvrage, a beaucoup trop insisté sur l'exorbitante vanité de l'homme qui se proclame majestueusement lui-même : « le Moïse de l'indépendance italienne ». Il n'a pas vu assez que Mazzini devait avoir l'ivresse de la vaste coupe où il boit. Quand un nain peut produire un mal colossal, ses grêles proportions lui échappent. « L'épouvantail de coton » dont parle quelque part le vieux Mirabeau à propos de son fils, que Mazzini n'atteindra jamais à la cheville, et qui, comme Mazzini, eut en lui pendant quelque temps la force de la révolution, mais y substitua une autre force plus personnelle et plus divine, « l'épouvantail de coton » perd la conscience de sa substance inoffensive quand il peut s'attester qu'il est un épouvantail.

Et voilà précisément ce que Mazzini s'atteste. Il est la voix de la révolution et son drapeau. Qu'importe que cette voix sonne mal et sans puissance dans une bouche pâteuse, pourvu qu'elle dise les paroles de la révolte à l'oreille chatouilleuse des peuples qui les entendent toujours trop bien ! Mazzini sait qu'il est tout cela, et il en a parfois l'orgueil, vainqueur alors de la conscience de sa faiblesse. Et, que di-

sons-nous? il n'est certainement pas le seul qui croie par instant à sa propre puissance. Il en est, parmi les hommes qui lui obéissent ou parmi ceux qui le combattent, qui y croient, eux! absolument et toujours. Or, si les batailles gagnées sont les batailles qu'on croit gagnées, les hommes supérieurs et décisifs en politique sont peut-être aussi les hommes que l'on croit supérieurs. Le livre de M. de Bréval aura signalé justement Mazzini à l'histoire, et l'aura avertie de prendre garde en le classant. Malgré cela, malgré tout, il peut se faire encore que cette idée de représenter la révolution et d'être par elle, impose à la lâcheté originelle de tant d'esprits. Pour les matérialistes comme Diderot, qui l'a écrit, du reste, la poésie était quelque chose d'énorme; pour la plupart des hommes victimes des résultats extérieurs, la révolution doit communiquer à un homme cette énormité qui n'est pas plus de la grandeur vraie que de la poésie, et peut-être, malgré tant de preuves à l'appui de la médiocrité de Mazzini, ils s'obstineront peut-être à ne pas croire à cette incontestable médiocrité. Aussi est-ce surtout pour ceux-là qu'il faut montrer le fond de ce triste mystère, qui n'est pas bien profond, des popularités que la Révolution a faites ou des pouvoirs qu'elle a créés. L'histoire a révélé maintes fois ce secret. Composée de toutes les passions et de toutes les ignorances, la démagogie, cette grande aveugle, passe sur la tête de ses enfants, comme le pa-

triarche, les mains facilement égarées. Elle rencontre, mais ne choisit pas. Elle a fait un chef de Mazzini, mais qui ne sait pas que les chefs, pour la démagogie, ne marchent en avant que parce qu'elle les pousse devant elle, prête à leur passer sur le corps comme à de vils obstacles, s'ils faisaient seulement mine de s'arrêter !

LE CARDINAL MAURY [1]

I

La biographie a toujours été regardée comme une des parties les plus curieuses de la littérature historique, mais, depuis un certain nombre d'années, ce genre de littérature a pris un accroissement particulier. Conséquence forcée de la nature des choses de ce temps, le mouvement d'idées qui tend à multiplier les biographies est le même que celui qui multiplie, dans nos expositions, ce nombre fatigant de portraits qui vont chaque jour les envahissant davantage. Portraits ou biographies, en effet, ce sont là les gouttes d'eau de cette mer de l'individualité qui monte et qui doit bientôt tout couvrir!

1. *Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres,* par M. Poujoulat (*Pays,* 30 août 1855).

Dans un siècle où la démocratie n'est, en définitive, que le règne parcellaire de la personnalité universelle, chacun est un tout à sa manière et veut être regardé seul, détaché du fond sur lequel il serait perdu, s'il y restait, et rien de plus juste. Si chacun est un tout, pourquoi chacun n'aurait-il pas droit à cette intéressante prise à partie?... D'un autre côté, indépendamment de ce sentiment individuel que nous poussons jusqu'à la plus puérile idolâtrie, une autre préoccupation moderne assure pour longtemps l'avenir de la biographie historique: c'est le besoin de réaliser en toute matière ce *dix-huitième d'épingle* de la division du travail, qui est, comme on sait, le chef-d'œuvre de l'esprit humain dans ses meilleurs jours! Il n'est donc pas dit que d'ici à très peu d'années, la biographie ne soit pas notre unique manière d'écrire l'histoire.

Ce n'est pas l'histoire, cependant. C'est plus et c'est moins que l'histoire, et voilà pourquoi elle convient peut-être davantage à nos mœurs. La biographie entre dans des détails que l'histoire, qui voit les ensembles et qui tient sa tête pensive dans la lumière des généralités, ne se baisserait pas pour ramasser à ses pieds majestueux, tandis que la biographie, qui n'est pas si fière, les ramasse, elle. Malgré la familiarité de l'image, je dirais presque que la biographie est la chiffonnière de l'histoire. Elle recueille, glane et fourrage pour son service, et si l'histoire ne prend pas tout ce qu'elle lui offre, elle en tient compte du moins, et l'on sent, quand

on la lit et quand elle est bièn faite, ce qu'elle doit à la biographie.

L'important donc, pour l'écrivain qui consacre sa plume à cette spécialité historique comme pour le critique qui doit le juger, est de séparer avec soin deux genres de composition qui s'inclinent l'un vers l'autre et peuvent aisément se confondre; c'est d'en marquer nettement et d'en maintenir les différences essentielles. Pour cela, un seul mot suffisait, et nous avons voulu que ce mot fût dit avant d'aborder le livre de M. Poujoulat sur un homme dont il nous a donné bien plus l'histoire que la biographie, — c'est-à-dire justement le contraire de ce que le titre de son livre nous faisait naturellement espérer.

II

Le cardinal Maury est, en effet, une de ces personnalités bien plus faites pour le cadre étreignant et les curiosités de détail d'une biographie, fouillée et profonde, que pour les larges et lointaines perspectives de l'histoire. Ce ne fut ni un grand esprit, ni une grande vertu, ni un grand caractère, ni un grand talent, ni, à aucun degré, un grand homme. Ce fut tout

au plus une grande fortune, et, dans le sens que la vulgarité donne à ce mot de bonheur, un homme insolemment heureux. Parti d'aussi bas qu'on pouvait partir dans la société de son temps, il s'éleva vite sur les souffles les plus favorables et il monta presque aussi haut qu'un homme puisse monter. Il y eut une minute (si on se le rappelle) où, comme l'écureuil de Fouquet, il put dire : *Quo non ascendam?* en regardant le Vatican. L'abbé Maury appartenait à cette race d'*heureux coquins* que Mazarin, qui connaissait les goûts crapuleux de la Fortune, préférait cyniquement à ces imbécilles d'honnêtes gens, qui n'ont pour eux que la noblesse du caractère ou la hauteur de la pensée. Il était même un des premiers parmi ces favoris du sort; car, certes ! il n'était pas médiocre, et il réussit aussi complètement et aussi rapidement que s'il l'avait été.

Doué de facultés énergiques, entre autres des tenailles d'une mémoire qui pouvait le dispenser de tout le reste et d'un tempérament de feu qui rayonnait dans sa parole, on le prit pour un homme de génie, comme on prend l'illumination d'une heure de fête de nuit pour le jour. Ce ne fut pas tout. A une époque où l'histoire de France fut envahie par tout le monde, comme la cour de marbre de Versailles par la populace de Paris, il se mêla à cette histoire et se dressa dans l'orageuse lumière de Mirabeau, et cela de manière à faire croire que leur éloquence, à l'un et à l'autre, étaient les deux sœurs jumelles... et ennemies.

Mais un tel moment ne dura pas. Or, il faut, pour rester dans l'histoire, faire plus que de la traverser. Quand l'abbé Maury en sortit tout entier, après la Constituante, la pourpre dans laquelle l'enveloppa la reconnaissance de l'Église montra mieux, par son éclat même, que l'homme qu'elle couvrait n'était pas de taille historique.

Il n'était que de taille d'anecdotes. Nom propre à moitié rongé par l'oubli (déjà !), phénomène de réussite et de célébrité éphémère, il ne relève plus que de la biographie et de ses recherches. Ce n'est plus qu'en lui appliquant la loupe grossissante du biographe, qu'on peut apercevoir encore les traits de ce visage qu'on crut monumental pendant quelques jours. Chose singulière ! M. Poujoulat semblait l'avoir compris quand il écrivait simplement sur la première page de son livre : *Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres.* Qu'a-t-il donc trouvé dans cette vie qui l'ait fait changer d'opinion ? Le dauphin prenait le singe pour un homme, mais pourquoi M. Poujoulat n'a-t-il pas, en écrivant la vie de Maury, pris ce singulier cardinal, *né coiffé...* de son chapeau rouge, pour ce qu'il est réellement ? — un homme d'esprit, de pétillement, de tortillement, d'activité et de ressources, très curieux à connaître entre cuir et chair; car la profondeur de cet homme ne passait pas le derme. Gens d'Avignon, Italiens manqués ! Pourquoi a-t-il étiré, pour l'allonger en solennel personnage historique, ce gros homme

sanguin et râblé dont les mœurs font encore question aujourd'hui, grâce à sa tournure ; ce satyre d'esprit féroce, effronté, taquin et brave comme un singe, qui avait du Beaumarchais et du Piron dans la réplique, et, jusque sous son *beretino*, je ne sais quel air de Mascarille du XVIII[e] siècle... parvenu? Enfin, quels faits — inconnus ou trop connus — ont poussé M. Poujoulat à lâcher la réalité pour l'ombre; la réalité intéressante, entremêlée, complexe, faite, comme toutes les réalités, de cinq à six pâtes différentes, pour l'ombre inconsistante et vaine? Seraient-ce les trois ou quatre discours vraiment supérieurs qui enchantèrent Burke? car il a eu le hasard d'être supérieur trois ou quatre fois dans sa vie, comme il a eu le hasard d'être cardinal, cet incroyable abbé Maury, que la correspondance de de Maistre nous montre aussi bête qu'il avait été spirituel! Serait-ce son attitude de lazzarone repu et ennuyé dans son canonicat épiscopal de Montefiascone? ou encore son ingratitude envers Louis XVIII, dont il était le ministre plénipotentiaire, surpassée par une ingratitude bien plus criminelle envers le Pape, son souverain et son pasteur, et par la violation de la règle canonique, quand il eut la faiblesse d'accepter l'archevêché de Paris? Il faut bien le dire, voilà les *seuls* faits de la vie de Maury qui touchent à l'histoire. Comme on le voit, ils ne sont pas tels que l'attention du biographe puisse être légitimement détournée par eux des points intérieurs, mysté-

rieux, personnels, qu'il devait éclairer et creuser pour que son livre fût vraiment une biographie.

Oui ! encore une fois, une biographie. Là était l'intérêt seul possible du livre qu'avait projeté M. Poujoulat, mais qu'il a manqué pour en avoir perdu la visée. On se soucie bien à présent de cette gloire soufflée de l'abbé Maury, que les partis remuèrent tant qu'ils la firent mousser jusqu'au plafond de Versailles, et que M. Poujoulat s'est remis à battre, mais en vain ! La mousse la plus brillante ne revient plus une fois qu'elle est évaporée. Quant à moi, je ne connais d'ineffaçable et de résistant dans cette renommée de Maury, à moitié fondue, que les cinq lettres de son nom écrites dans le cartouche du Jeu de Paume, en face de celui qui porte en ronde bosse le nom fatidique de Mirabeau... Hors ces cinq lettres, écrites là, il n'y a plus rien qui importe (historiquement du moins) en cet homme mis, avant qu'il ne les eût touchées, en dehors des grandes affaires qu'il n'était pas fait pour manier. Mais dans la comédie de l'humanité, dans l'étude coloriée du XVIII[e] siècle dont il est une des figures les plus rubicondes et les plus chaudes, l'abbé Maury, devenu cardinal, a pour le moraliste et le chercheur une valeur et une importance, et, pour ceux-là, il est curieux de montrer avec quoi était faite l'échelle de corde à l'aide de laquelle ce fils de cordonnier entra si lestement par la fenêtre... dans la grande société aristocratique de son temps.

En effet, on a beau vouloir l'idéaliser, et, comme M. Poujoulat, le regarder de profil par ce *côté droit* qui est certainement son meilleur côté, l'abbé Maury produit toujours énormément l'effet d'un aventurier de plus dans ce siècle d'aventuriers qui vit Saint-Germain, madame de La Motte, Casanova et Cagliostro. Quoiqu'il eût un talent incontestable, et qu'il n'y ait encore à l'heure qu'il est contre ses mœurs que des attitudes de langage (ces légèretés du temps qui perdaient tout), Maury prêtre, et, disons-le à son honneur! hardiment, jusqu'à l'uniforme, — et l'on ne sait pas assez ce que la soutane portée par les prêtres leur épargne de fautes et leur vaut de vertus ! — Maury n'a point la dignité du prêtre, de cet holocauste vivant de la plus sublime des vocations. Il reste, malgré son costume et malgré tout, un abbé du XVIII[e] siècle qui, dans le pêle-mêle de l'époque, vint se vautrer, avec la familiarité de tant de croquants, parmi les abbés grands seigneurs, et leur emprunta leur langage sans leur emprunter leurs manières; car ni le talent, ni les fonctions élevées, ni rien de tout ce qui transfigure les hommes, ne put donner à Maury la simplicité dans le calme qu'ont les hommes d'un certain niveau. Sa profonde et remuante vulgarité tacha éternellement sa pourpre, et, toute sa vie, il ne fut qu'un cuistre éclatant. Son talent et ses convictions d'orateur, que je me garderai bien d'appeler des convictions politiques, sonnaient le cuivre faux du charlatanisme, même dans

leurs plus pures résonnances, comme le style de ses écrits sentait les roueries d'une rhétorique qui prenait toutes les circonlocutions pour faire son chemin. Il est bien du temps de l'abbé Poulle, où l'on voilait élégamment l'image saignante du crucifix, et où l'on aurait demandé excuse à un auditoire de caillettes d'oser leur parler de Notre Seigneur Jésus-Christ. Deux fois rhéteur, il a condamné, je le sais bien, cette rhétorique, mais elle fut la sienne, et par elle il eut son succès. Sa bravoure elle-même, sa qualité la plus solide, qui plus d'une fois lui fit affronter la mort avec une gaîté intrépide, a quelque chose de charlatan aussi. C'est le va-tout d'un enfant gâté de la vie, qui aime à courir toutes les bordées du destin. Regardez avec attention! Il y a encore du *cadédis* dans cette vaillance, comme il y en eut dans son éloquence, dans son esprit, dans ses manières, dans toutes ses manifestations. Le mot de Joubert sur Voltaire, qui n'est qu'une étincelle, devient toute une lumière quand on l'applique à l'abbé Maury.

Eh bien, nous donner le secret, s'il y en a un, de ce caractère et de cette destinée, nous expliquer un homme qui fut, je le veux bien, le plus honnête des aventuriers de son époque, mais dont la vie tout entière ne fut qu'une aventure, brillamment commencée et pitoyablement finie, — ce qui, pour le dire en passant, est le caractère propre de l'aventure, — voilà ce que M. Poujoulat aurait pu faire et n'a pas fait! Maury a péri dans son bonheur même, sous le poids d'une for-

tune qu'il était trop petit compagnon pour porter, et il s'enfonça tellement dans l'Océan des événements contemporains, qu'en l'y voyant descendre et s'y perdre on se rappelle involontairement les vers saisissants du *Giaour* qui peignent si bien l'enfoncement dans la mer de ces corps, cousus dans des sacs qu'on y jette, et qu'on cherche en vain, de sa pourpre, une tache rouge qui dise : « Il est là! » Tel est l'homme à qui M. Poujoulat a consacré un mausolée et qu'il a repêché au fond du gouffre d'oubli qui l'avait dévoré; tel il est, cet homme qui mérite qu'on l'oublie, ce Wolsey raté, qui n'eut ni le courage de la révolte, ni le courage de la soumission, et, quoique sous la plume de M. Poujoulat la vérité d'une condamnation se soit mêlée — nous le reconnaissons avec joie — aux éloges immérités de l'épitaphe, l'historien ne s'est pas souvenu de ce qu'il aurait mieux valu rappeler. Si Maury est digne du souvenir des hommes, pourquoi le livre qui porte exclusivement son nom ne nous donne-t-il pas sur sa personne, jusqu'ici jugée d'une manière incertaine, un renseignement ou un fait de plus? Pourquoi ne s'y trouve-t-il même pas ce qu'on trouve à la surface des Mémoires contemporains, sans aller chercher dans leurs profondeurs? On pourrait dresser autour de l'écrivain ignorant ou distrait un cercle de questions redoutables, auxquelles il n'a pas répondu. Le nombre des choses qu'il omet par préoccupation d'histoire est considérable.

Ainsi, pas un mot — j'entends un mot exact, catégorique et certain, — sur les études de Maury et sur ses premières années. Pas un mot sur le monde qu'il vit à Paris, sur ses relations, sur ses habitudes. Pas un mot sur ses mœurs, — ses mœurs suspectées et qu'il fallait tirer des fausses lueurs du soupçon! Pas un mot — concluant et définitif — sur son avarice prétendue, ce vice qu'on lui a reproché. Pas un mot sur son étonnant esprit de conversation que trois ou quatre reparties qui traînent partout, et qui ne donnent ni le poids, ni le timbre, ni la monnaie de cet esprit dont les épigrammes dévastaient plus que l'éloquence, et qui fit la partie de Rivarol, Chamfort, Tilly, Champcenetz, Beaumarchais, les causeurs du temps! En somme, rien enfin, puisqu'il faut le dire, rien de plus sur cet homme qu'on a fait poser devant soi que les quelques pages des Mémoires d'Arnault (*Souvenirs d'un sexagénaire*), lesquelles nous montrent dans leur croquis Maury plus vivant, plus complet, *plus saisi*, que ce vaste volume d'histoire, décidément trop mince ou trop gros.

Et la cause de cela, la préoccupation historique qui a empêché M. Poujoulat de nous donner une bonne et plantureuse biographie, je crois la connaître et je la dirai. Le cardinal Maury ne l'a pas fasciné au point de lui faire croire qu'il était autre chose qu'un passant dans l'histoire, qu'un sillage humain, une parole dissipée, une gesticulation évanouie! M. Poujoulat sait

bien qu'il n'est rien resté de cette cymbale retentissante, et qu'il faut des œuvres et des résultats à la positive histoire pour qu'elle cède à un homme le socle qu'on ne peut briser. Ce n'est pas même l'opinion politique de M. Poujoulat qui lui a fait grandir l'orateur qui sonna le cor de Roland à Roncevaux de cette opinion trahie, abandonnée, perdue.

S'il n'y avait dans les fautes du livre en question que l'admiration sincère, mais exagérée, d'un royaliste comme il en existait avant des fusions adultères, la critique, tout en condamnant, excuserait. Mais le livre sur le cardinal Maury est d'un sentiment moins élevé que l'admiration ou la reconnaissance. C'est, sous une forme qui veut paraître désintéressée, un ouvrage sournoisement agressif et qui rentre, par tous les côtés de l'allusion, dans l'opposition des partis. Mauvaise disposition pour écrire une histoire quelconque et faire une œuvre littéraire ! M. Poujoulat se donne beaucoup de peine pour draper des malices qui n'ont pas assez de pointe pour déchirer leur draperie, et dans lesquelles il n'y a de perçant que l'intention. Ceci est d'autant plus funeste à son livre, que cet écrivain, qui a beaucoup écrit, n'a jamais eu précisément ce qu'on appelle le trait ; c'est un esprit doux et solennel, ayant de la rhétorique de Maury sous sa plume, mais sans le tempérament littéraire qui a donné le bouillonnement de la vie à cette rhétorique qu'on ne lit plus.

GUIZOT [1]

I

Si Guizot avait à faire présentement sa fortune, la recommencerait-il ? C'est un homme heureux. Guizot a rencontré juste dans la destinée. Il est venu précisément à l'heure où, dans l'histoire politique et littéraire de son temps, son genre de talent, de caractère et de connaissances, devait lui rapporter le pouvoir et la renommée, — ce pouvoir qui tombe le dernier, mais qui tombe aussi comme les autres ! Si, en 1830 ou 1840, ces deux grands millésimes de sa vie, Guizot avait publié l'ouvrage que voici sur le *Protectorat de Richard Cromwell et le rétablissement des Stuarts*, il aurait eu le retentissant succès des œuvres qu'il pu-

1. *Histoire du Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts* (*Pays*, 27 octobre 1856).

bliait à cette époque. Ç'aurait été une pierre de plus dans ce monument d'illustration que l'opinion lui bâtissait. On en aurait dit ce qu'on disait alors de ses autres ouvrages, tandis qu'aujourd'hui ce livre passe sans que la critique s'en préoccupe beaucoup plus que d'une chose grave, il est vrai, mais plus éclatante par le nom dont elle est signée que par le talent qui l'a écrite. Des amis fidèles à la fortune d'un homme qui eut une fortune, ne veulent pas avoir le démenti de leurs anciennes admirations. Guizot est un Fouquet littéraire, qui a trouvé, dans la critique, des La Fontaine... Mais, quoi qu'ils fassent, le temps s'avance, et le temps a deux perspectives. Dans l'une, il y a les édifices qui grandissent à mesure qu'on s'en éloigne; dans l'autre, il y a les édifices qui diminuent. Le monument de Guizot serait-il parmi ces derniers?

Cependant, tous les efforts faits par Guizot pour garder son niveau dans l'opinion et n'en pas descendre, sont énergiques et persévérants. Talent réel, très digne presque toujours, du moins par le langage, il a même paru grand quelquefois; car dès qu'il a touché les rênes du pouvoir, Guizot a senti en lui les grands instincts d'ordre. Or, l'historien touche les rênes du pouvoir dans l'histoire. Quand il pèse une politique ou un ministre, il est ministre pour un instant par la pensée, et il juge comme il agirait. Puisque le gouvernement dont Guizot était le serviteur est tombé à la place même où il s'était élevé, — mort de sa nais-

sance, — l'homme d'État de ce gouvernement pouvait encore le continuer dans l'histoire, et c'est ce qu'il a fait. Grande consolation que l'histoire pour les Jean-sans-Terre de l'ambition! Guizot a voulu boire, dans la coupe de bronze d'une étude sévère, ce fier cordial qui donne aux nostalgiques du pouvoir la force de vivre hors du pouvoir. Plus que personne, un lettré, un écrivain comme lui, devait trouver un dédommagement au malheur de sa chute dans les travaux repris de sa vie entière. Richelieu disait arrogamment : « Les véritables hommes d'État, ce ne sont « pas les gens affairés, cloués à leur bureau et s'atta- « chant à poursuivre les moindres mouches. Cet « amas d'écritures étouffe le génie et les grandes con- « ceptions. » Mais Guizot, le doctrinaire et le professeur, a vécu dès sa jeunesse au milieu de cet *amas d'écritures* qui, après tout, sont l'histoire. Si sa politique n'avait pas les grandes conceptions et le bras de la politique de Richelieu, elle avait au moins la main qui sait écrire et la bouche éloquente, et il semblait que si l'homme de cette politique ne faisait plus l'histoire pour son propre compte, il pouvait très bien, pour le compte d'autrui, la raconter.

Eh bien, serait-ce là une illusion encore ? La nature humaine est plus une qu'on ne pense. Raconterait-on jamais l'histoire autrement qu'on l'a faite? Tel on est aux affaires dans le monde, tel on s'y met dans le passé quand on les expose, et voilà pourquoi les

grands hommes d'État ont été toujours de grands historiens ou pouvaient l'être, depuis César jusqu'à Napoléon. Louis XIV, l'illettré Louis XIV, n'aurait pas été un Bourbon qu'il aurait été un grand historien. Richelieu aussi, lui, le Trissotin jaloux de Corneille! La règle est certaine : qui raconte grandement l'histoire, l'aurait faite ; et, réciproquement, qui l'a faite eût pu la raconter. S'il y a parfois à cette règle inflexible une exception qui s'appelle Machiavel, Tacite, Saint-Simon, c'est que Saint-Simon, Machiavel et Tacite, sont de grands artistes en histoire, de grands peintres, mais ne sont pas, dans la réalité des choses, de véritables historiens. Dans cette histoire du *Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts*, Guizot, l'ancien homme d'État, connu, pratiqué, classé à son tour par l'histoire, nous apparaît, comme cela devait être, à travers Guizot l'historien ; et, comme des instincts d'ordre isolés ne constituent pas pour un homme de grandeur politique complète, transportés sur le terrain de l'histoire ils ne constituent pas davantage une autre grandeur intégrale, — celle de l'historien. Contre cette qualité qui fera le meilleur de la gloire de Guizot dans les deux carrières qu'il a fournies, il y a des défauts qui tiennent à la nature de son esprit et de son caractère. Certainement nous les avons vus plus prononcés et d'une toute autre conséquence que dans cette histoire ; mais pourtant ils y sont, et la critique doit les signaler.

II

Ce n'est point un choix isolé que ce sujet du *Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts.* Depuis longtemps Guizot prépare une histoire d'Angleterre, et le livre en question est l'anneau, à sa place, d'une chaîne de travaux. Guizot a toujours eu un grand goût pour l'histoire anglaise, et si grand même qu'il lui a trop souvent donné l'air de n'être pas assez français... C'est dans l'histoire d'Angleterre qu'il a pris le superstitieux respect des formes constitutionnelles, qui sont comme sa religion politique et son patriotisme d'érudition. Préoccupé de cette histoire, vivant plus en elle que dans la réalité de son temps, Guizot a cru souvent voir des identités de situation entre la France et l'Angleterre là où il n'y avait que des ressemblances de surface, et en cela il s'est compromis comme observateur; car les esprits superficiels doivent saisir facilement ce qui se ressemble, mais il n'y a que des esprits profonds qui voient où ce qui se ressemble va tout à coup différer.

Cette identité de situation dont l'idée a pesé sur l'intelligence de Guizot depuis qu'il existe, a dû en-

core une fois jouer sur sa pensée quand il a écrit ce *Protectorat de Richard Cromwell et ce rétablissement des Stuarts*. Évidemment, l'homme qui, comme lui, lit l'histoire de France dans l'histoire anglaise, ne doit pas voir sans un mirage le retour des Stuarts exilés. Seulement, il faut lui rendre cette justice, si cette pensée, naturelle à l'esprit de Guizot, lui est venue, il en a gardé le secret. Lui qui pourtant referait cent fois la même brochure dans les intérêts de son idée et de son parti, il a eu ce mérite et cette largeur de laisser aux hommes de son opinion, comme Montalembert et Tocqueville, le pamphlet à tortillons embusqué cauteleusement dans l'histoire, et, disons-le à l'honneur de son impartialité ou de sa prudence, en racontant les derniers soupirs de la république et de la dictature anglaise, il n'a songé qu'à être historien.

Mais comment l'a-t-il été? Voilà la question. Comment a-t-il raconté et jugé ces derniers moments d'une révolution qui finit par tourner sur elle-même et qui revient, spirale inverse, aboutir tristement au point d'où elle était partie ? Ce qui nous frappe surtout dans cette nouvelle histoire de Guizot, c'est le vide moral absolu qu'on y trouve, c'est l'absence de conclusion et de moraité. Ni les événements, ni les hommes, n'y sont regardés avec cette profondeur qui voit dans les hommes autre chose qu'un masque sérieux et dans les événements autre chose qu'une fatalité exprimée par le mot célèbre tant de fois cité:

« L'homme s'agite et Dieu le mène », si mal traduit de saint Augustin. Guizot, ce protestant pour discourir, qui a eu toujours des théories pour chaque affaire et qui n'a jamais manqué de couvrir l'insuffisance de ses actes par l'explosion de sa parole, Guizot serait-il, dans cette histoire, le sceptique qui s'imagine peut-être que, pour paraître étendu, l'esprit ne doit être borné par aucune conviction? Il passe froidement, décemment, auprès de ces figures les plus immorales et les plus lâches de l'histoire : Richard Cromwell, Lambert et Monk, et il les regarde avec des yeux presque indifférents. Il dirait volontiers : *It is not shocking!* Aucun de ces trois hommes, qui sont sur le premier plan de la scène qu'il décrit et veut nous faire comprendre, ne lui inspire l'indignation forte que le mal, le mal absolu, doit mettre au cœur de l'historien. Sans doute, quelques mots de pitié méprisante suffiraient sur Richard Cromwell, ce Cavalier, serpent sans venin, réchauffé dans le sein de son père, qui n'abdiqua pas, comme l'a dit, pour l'en glorifier, la philosophie du XVIIIe siècle, laquelle aimait les abdications : car on n'abdique pas le pouvoir parce qu'on s'en laisse tomber! Mais sur Lambert, le jugement devait avoir le mordant d'une empreinte, et Monk surtout, Monk, plus que les deux autres, devait être livré à la justice du déshonneur. Monk est une figure dangereuse, malsaine à rencontrer dans l'histoire; il a la démoralisante autorité du succès. On le

croit profond parce qu'il se cache ; on le croit dans le vrai parce qu'il est du côté de l'événement accompli. Ce qu'il fallait faire avec détail, c'était d'ouvrir les entrailles à ce sphinx qui n'avait que l'amour de l'argent dans le ventre, c'était de pénétrer cette taciturnité pleine de mensonges, et de nous peindre, pour en dégoûter ou en effrayer à jamais les lâches espions de l'événement qui font leur jeu en prévoyance, ce *moine noir* (*black Monk*), comme disait, de son temps, l'Angleterre. Pour mieux cacher sa pensée, Monk avait la coquetterie de la lâcheté quand il répondait au vieux Nithisdale, qui lui disait un jour : « L'œuvre « glorieuse se fera (la restauration des Stuarts), et il « n'y aura pas un seul doigt coupé dans l'affaire. — « En ce cas-là, je suis bien sûr d'en être, milord ! » Sa bravoure, ajoute Guizot, était si bien établie qu'il se vantait de sa prudence. Une telle explication n'est-elle pas la preuve que l'historien n'a rien compris ou voulu comprendre au cynisme glacé de cet homme, qui avait pour axiome : « Quand on suit de trop près « la vérité sur les talons, on court risque d'avoir un « jour la tête cassée. » Bien des gens, pas plus que Monk, ne veulent avoir la tête cassée. Mais à quoi bon ces hautes prudences? On a la tête cassée tout aussi bien par le mensonge que par la vérité.

Cette indulgente manière d'envisager le personnage historique de Monk ne vient pas, comme on pourrait le croire au premier abord, de ceci que Monk fut —

en apparence, du moins, — l'instrument de la restauration des Stuarts. Guizot a trop étudié l'histoire d'Angleterre pour donner dans cette vue commune, qui, de plus, serait une erreur. Monk, dont il a été tant parlé, dont on a fait le *Deus ex machinâ* de ce drame de la restauration des Stuarts, n'a pas même le mérite d'être un traître efficace et puissant. Ce n'était, en somme, qu'un roseau qui suivait le courant, et quoique ce roseau fût taillé en épée, il n'aurait pas pu l'arrêter. A l'heure où l'Angleterre reprit les Stuarts, elle était sous la pression d'une lassitude universelle. Elle vomissait les hommes qu'elle avait pris pour des hosties. Elle en avait le plus effroyable dégoût. Dans le plateau où pesait alors tout un peuple, une épée de plus ou de moins n'aurait pas beaucoup ajouté au poids qui emportait la balance, eût-elle plus pesé que l'épée de Monk! Guizot, qui a décrit cette lassitude, qui nous a montré ce mépris général où les hommes de la révolution étaient successivement tombés, n'est donc pas influencé par la reconnaissance. Les services de Monk ne peuvent l'aveugler. Pourquoi donc est-il d'une si étonnante impassibilité en nous développant cet odieux caractère, qui ne mentait pas seulement comme un homme politique, mais comme un laquais?

La sévérité de Guizot ne va pas jusqu'à condamner Monk nettement, péremptoirement, et de manière à ce qu'on n'y puisse revenir un jour. Il n'ose pas lever

de ce masque une empreinte d'ensemble et complète. Il le laisse dans l'ombre qu'il a aimée, et il se fait le complice de cette obscurité, en ne la dissipant pas. Dans cette histoire, où Monk est tout, on cherche en vain un portrait de cet homme qui se tienne debout : on a des traits et des parcelles, le miroir brisé dans lequel on voit moins l'indignité de ce mystérieux. Vraiment, quelles que soient les raisons de l'historien du *Rétablissement des Stuarts* pour avoir dissimulé ou diminué la honte de Monk, que ce soit mutisme de moralité ou protection intéressée ou gratuite octroyée à un tel personnage, toujours est-il que la soi-disante sévérité de Guizot n'est plus qu'une question de forme littéraire. Elle rappelle la définition des Pharisiens : — c'étaient des sépulcres blanchis. Seulement, ici, le sépulcre n'est pas d'une blancheur éclatante.

Et cette insouciance de la moralité des caractères et des actes, Guizot l'étend à toute l'histoire qu'il raconte. Muet et sans décision devant certains personnages, il est muet et sans décision devant les partis. On se demande, en lisant son histoire, pour lequel de ces partis l'historien incline, ou de quel point de vue supérieur et qui puisse être articulé il part pour les excuser, les condamner ou les absoudre. A cet égard, nulle initiative, nul discernement, nul choix fait résolument et maintenu. Il est de tous les partis, et il n'est d'aucun. Il admire les

vieux républicains. Il a des entrailles pour le parlement. Mais Charles II va réussir ! Et dans cette fusion de choses contraires qui se produisent en cette pensée ouverte à tous, la solidité du talent et de la conscience se fondent soudainement, et on se demande ce qu'il reste.

En réalité, le fait même, chez Guizot, quand il écrit l'histoire moderne, n'est plus manié avec la puissance que, dans les temps antérieurs, il avait montrée. Sagace à mille ans de distance, lui qui nous a allumé sur les époques de Clovis et de Charlemagne un phare qui ne s'éteindra plus, il perd de sa pénétration et de sa lumière passé la Réforme, et se trouble à mesure qu'il approche de son temps. Dans son *Protectorat de Richard Cromwell*, dupe des formes constitutionnelles qu'il prend pour le fond de la vie des peuples, il nous donne, avec l'exactitude d'un homme qui croit à l'importance de ces formes, le va-et-vient de l'autorité parlementaire en lutte avec les débris de l'armée, et il ne regarde pas plus avant dans cette misérable période de l'histoire d'Angleterre (de 1658 à 1660) que ce stérile balancement ! Nous l'avons dit, ce qui tenait l'Angleterre et la roulait sur le sol, cherchant le lit d'un gouvernement quelconque sur lequel elle pût s'étendre et dormir, c'était une immense fatigue, — la fatigue de l'anarchie ! Elle n'avait plus l'homme qui lui avait apporté l'autorité dans la gloire, ce rude fermier qui convenait si bien au génie de la race saxonne.

« Le vieux diable » de Cromwell était mort. Fletwood, Lambert, Monk, et beaucoup d'autres officiers, jouaient, dans des proportions abjectes et mesquines, la vieille tragédie des successeurs d'Alexandre.

Le parlement, qui n'avait plus peur de Cromwell mort, avait rouvert la salle dont le Protecteur avait mis si brusquement la clef dans sa poche. De l'aveu de Guizot lui-même, la République était devenue odieuse au pays. Les deux seuls pouvoirs, le parlement mutilé et l'armée, non seulement se déclaraient une guerre à mort, « mais se troublaient de se la « faire, tâtonnaient, divisés l'un et l'autre en cote- « ries flottantes de l'une à l'autre, à la fois entêtées « et incertaines, acharnées à se nuire et pourtant, « par un secret sentiment d'une égale faiblesse ou « d'un même péril, ne cessant jamais de se ménager». Cependant, sous ces luttes effrayées et obstinées et sous cette lassitude nécessaire d'un pays brisé de révolutions et qui n'avait plus la forte épaule de Cromwell pour appuyer sa tête, il y avait une passion profonde et terrible qui vivait toujours, comme le feu sous la cendre, qui pouvait se réveiller, et qui se réveilla, quand les Stuarts furent revenus, pour les chasser une seconde fois, et cette fois-là à jamais! Cette passion, qui était la haine protestante, est le fond de l'histoire d'Angleterre de Guizot. Il y avait à la montrer, à l'étudier dans les sectes dont l'ardeur ne s'était pas amortie comme celle des partis

purement politiques : les anabaptistes, les quakers, les presbytériens. Eh bien, c'est ce que Guizot, tout le temps que dure son livre, a trop oublié !

Il s'en est tenu à l'histoire officielle, aux conversations des chefs entre eux, aux correspondances; mais le pays, le cœur même du pays, l'historien s'occupe médiocrement de cela ! Sur la fin de son livre cependant, à la page 264 du second volume (il finit à la page 266), une faible lueur passe dans cet esprit qui n'a guères vu jusque-là que le parlement et les choses de l'ordre constitutionnel. Il ne nous donne pas les raisons qui font que, malgré cette restauration de lassitude et de désespoir qu'il a racontée, la révolution n'est pas finie, mais il sait par la lettre même de l'histoire qui va suivre et qu'il nous écrira peut-être, que rien n'est terminé encore et que tout doit recommencer. « Au milieu — dit-il — de cet élan de joie, « de confiance et d'espérance auquel se livrait l'An« gleterre (la restauration de Charles II), deux camps « se formaient déjà... » Ils n'avaient jamais cessé d'exister. « La Cour et les Puritains, — reprend-il plus « bas, — c'étaient là les deux bannières ennemies, « qui apparaissaient aux deux *extrémités* de l'arène « politique. Tout entière à sa joie, la *nation ne les « voyait pas ou ne s'en inquiétait pas.* Parce qu'elle « avait retrouvé le Roi et le Parlement, elle se croyait « au terme de ses épreuves et de ses vœux. La vue « des peuples est courte. Mais leur imprévoyance ne

« change ni le fond de leurs cœurs, ni le cours de « leurs destinées ; les intérêts et les sentiments na- « tionaux qui, en 1640, avaient fait la révolution, « subsistaient, en 1660, au sein de la réaction contre « la révolution... L'empire de la religion protestante « et *l'influence décisive* du pays dans son gouverne- « ment, c'était là le but que l'Angleterre *révolution-* « *naire* avait poursuivi. Tout en maudissant la révo- « lution, qu'elle appelait la rébellion, l'Angleterre « *royaliste* s'apprêtait à le poursuivre encore et à ne « se reposer qu'après l'avoir atteint. » Telles sont les dernières paroles de Guizot et les seules qu'on trouve sur ce sentiment religieux, l'unique chose infatigable de l'Angleterre. On le voit, Guizot est en mesure pour l'histoire prochaine... Mais il faut être d'un esprit commode pour accepter cette confusion de vues incertaines comme l'explication de l'histoire qu'il vient de finir, et l'on doit s'étonner avec raison qu'un esprit dont la hauteur est incontestée ait pu lui-même s'en contenter.

TAINE [1]

I

Quel qu'il soit, un livre sur La Fontaine arrêtera toujours le regard. Le diamant est un aimant. Mais si la science connaît le diamant, la critique connaît-elle bien La Fontaine? Pour les plus pénétrants, pour les plus lynx en critique, La Fontaine, ce talent non seulement sans égal, mais sans analogue, l'enchanteur La Fontaine, n'est-il pas encore une énigme?... Moraliste sans moralité, poète négligé d'une perfection désespérante, La Fontaine, aussi fabuleux que ses fables, est-il un naïf ou un retors; un simple ou une fleur concentrée; un railleur ou un sérieux;

1. *Études sur les Fables de La Fontaine*; *Histoire de la Littérature anglaise* (*Pays*, 8 décembre 1856 ; 21 février 1864).

un Machiavel ou un Platon, — une espèce de Machiavel souriant, positif comme le diable, au fond, quoique personne n'ait eu davantage, depuis Platon, le sentiment de l'Idéal qui fait ces adorables niais de poètes ? Était-ce un *fablier*, comme le prétendait madame de la Sablière; ou un artiste très réfléchi et très volontaire, comme le voulait M. de Féletz ?... Était-ce un Tartuffe d'art, fin et rusé comme tous les renards, souple, gracieux et scélérat aussi, comme tous les chats de ses fables? Était-ce un bonhomme, ou un enfant terrible, ou enfin un *Stradivari* de son temps, en vers divins, incantations immortelles qui resteront vivantes quand il n'y aura plus de langue française ? Diversement aimé des enfants et des hommes (l'aurait-il été des femmes comme madame de Staël?), La Fontaine est plus connu, malgré son génie, que Corneille, Racine et même Molière. Le génie est toujours un obstacle à la popularité. Raphaël et Mozart n'ont jamais été populaires, affirmait Gœthe, qui se vantait en proclamant que lui non plus ne le serait jamais. Euripide et Eschyle ont cessé de l'être... Mais La Fontaine a changé la destinée ordinaire du génie : il fut populaire tout de suite, et il le sera toujours. Dire le secret de ce génie; montrer les procédés de cet esprit qui peut-être n'en eut aucun et fit des chefs-d'œuvre, dirait Gœthe encore, comme les mères font de beaux enfants, sans savoir comment elles s'y prennent ; compter et décomposer toutes ses facultés

comme on compte et l'on décompose les rayons du diamant : telles sont encore et telles seront toujours, pour les esprits profonds et ravis, la tentation et la difficulté quand il s'agira de La Fontaine. Taine a cédé à la tentation. Paix aux hommes de bonne volonté, et même gloire aux hommes d'audace ! Mais a-t-il vaincu la difficulté?...

Taine est un des derniers venus dans la littérature contemporaine. C'est un de ces débutants heureux qui doivent jeter leur bague aux poissons ; car le bonheur des commencements doit les faire trembler pour la suite. Quand le soleil rit si matin, il pleut souvent au crépuscule. Pour devenir un homme, disaient familièrement nos pères, plus énergiques que nous, il faut commencer par « manger de la vache enragée », et les grands talents n'ont jamais manqué à cette loi. Ils ont même mangé du taureau. Taine est-il un de ces hommes dont on puisse prévoir la fortune et à qui ce mot de grand talent convienne ? Des articles de journaux d'une forme brillante, et surtout une très belle étude sur Shakespeare, insérée dans une revue et qui mériterait les honneurs du volume, voilà les promesses en fleurs de ce jeune homme qui s'est *essayé* sur La Fontaine. Le travail sur Shakespeare nous a beaucoup frappé. Il y a là une idée et une grande verve d'analyse. C'est l'explication du génie multiforme et multicolore de Shakespeare par la seule force de l'imagination, par le développement

de cette faculté *unique*, et la preuve de cette donnée vraie est faite avec une opulence d'observations et de citations merveilleuse. Le style de cette étude, qui est presque une œuvre, est d'une propriété d'expressions qui annonce l'écrivain, et les morceaux traduits de l'immense poète le sont de manière à nous faire désirer que Taine en traduise entièrement les œuvres complètes. La gloire qui lui viendrait par Shakespeare est plus sûre que celle qu'il cherchera tout seul.

Nous avons signalé en peu de mots les mérites actuels de Taine et les raisons pour lesquelles la critique doit s'occuper de lui quand il publie un livre sur La Fontaine, dont le génie est peut-être plus difficile à entr'ouvrir que celui de Shakespeare lui-même. Il est vrai que le livre en question est antérieur au travail sur Shakespeare, qui marque bien plus qu'un progrès. « C'est bien pis qu'un essai, — dit l'auteur avec assez « de grâce dans quelques lignes de préface, — c'est « une thèse soutenue en Sorbonne. » Mais qu'importe ! la pensée, l'aperçu et le style, se fourrent partout quand on en a. L'individualité forte se moule dans les plus minces sujets, et, en y entrant, les élargit.

Le cardinal de Richelieu, plus jeune encore que Taine, a soutenu aussi une thèse en Sorbonne, et dans cette thèse oubliée, mais curieuse, il y a çà et là des langages qui durent faire relever le nez à ses juges. On y voit poindre le futur roi de France, —

Richelieu. Ici, pressent-on un roi futur de la Critique ou des Lettres ?...

II

Le sujet, malgré le titre, est mal déterminé. Il n'y a que les esprits fermes qui sachent poser les questions. L'auteur nous apprend que ce n'est pas seulement un essai sur La Fontaine que nous avons sous les yeux, quoiqu'il n'y ait pas évidemment autre chose. C'est, ajoute-t-il, une étude *sur le beau* appliqué à La Fontaine, et dont les écrits du fabuliste sont l'exemple. *Exemplum ut talpa*, dirait en riant celui-ci ! Or, en lisant le livre, qui se douterait de la prétention de l'auteur ? Il est juste pourtant de reconnaître qu'à la page 201 d'un écrit qui en a 204, nous avons trois pages sur le beau, révélé par la contemplation du génie de La Fontaine. Trois pages pour contenir toute une esthétique, ce n'est pas trop ! Mais nous sommes de ceux qui ne craignent pas les concentrations les plus violentes. Seulement, le croira-t-on ? l'esthétique de Taine est la vieille tautologie de Hutcheson, cette fusion de l'unité et de la variété dans un dosage dont la loi est restée et restera inconnue. Certes

après les travaux des Allemands et les ouvrages anciens remis en lumière par l'éclectisme, ce mendiant qui prend de toute main, la métaphysique de Taine n'est ni profonde, ni puissante, ni sévère, ni même sérieuse. Son étude sur le beau reste à faire; sa thèse est à côté. Il n'y a plus là vraiment qu'une étude purement littéraire sur La Fontaine à examiner.

Ainsi, confusion et vague au début ! Cet essai, qui finit justement par là où il aurait dû commencer, et qui devait s'ouvrir par une définition du beau et une exposition de ses caractères, si l'auteur n'avait été trop léger de philosophie, cet essai, tel que le voici, est-il historique, philologique, naturalogique ? On n'en sait rien, et il n'est guères possible de le savoir. L'auteur voudrait bien qu'il fût tout cela, mais il n'a ni discernement, ni clarté, ni catégories, ni méthode. En se tenant à la simple explanation littéraire sur les fables de La Fontaine, au moins pouvait-il nous donner la meilleure poétique de la Fable, — un aperçu de son histoire. Mais, au lieu de cette large et simple manière d'aborder son sujet, qui aurait fait dégager tout naturellement à Taine les caractères essentiels de la fable depuis Salomon jusqu'à Ésope, et depuis Pilpay jusqu'à Lessing, — car deux lignes d'histoire en apprennent plus à l'observateur que des définitions toujours plus ou moins arbitraires, — il a mieux aimé tout d'abord établir, de son autorité privée, une opposition

erronée entre la fable philosophique et la fable poétique, qui ne furent jamais des genres séparés, et qui, bien plus, sont inséparables. Il est impossible, en effet, d'enlever à la fable poétique son caractère philosophique; car la fable (il s'agit ici d'un genre littéraire, et non pas, qu'on nous permette le mot, des cancans de l'humanité,) repose forcément sur une moralité et un enseignement, même quand cette moralité est fausse et quand cet enseignement aberre. Les fables primitives dont Taine nous parle (toujours avec la même absence de précision) sont des fables qui ne sont ni assez poétiques, ni assez philosophiques, en d'autres termes qui ne sont pas assez réussies, mais elles ne constituent pas de fables à part, de compositions particulières. Toutes ces distinctions qui ne distinguent rien de réel, toutes ces définitions de genre dont le siècle dernier avait la folie ennuyeuse, ne sont que de la logomachie de rhétorique, indigne d'un esprit pénétrant. C'est du coup d'œil de myope à travers les conserves de l'abbé Le Batteux... Pour faire admettre ces définitions, Taine a cité, en regard de La Fontaine, Ésope et les conteurs *inconnus*, dit-il, du Moyen-Age. Inconnus ! même de leur temps ! Vous verrez que ce sont des épiciers qui les ont fait connaître, en n'en faisant pas des cornets ! Mais Ésope, qui a ses mérites à lui, est un prosateur, et le Moyen Age, dont l'expression est inférieure à celle de La Fontaine, cet homme unique, est bien plus

plastique que littéraire, et ses fables sont dans les vitraux de ses églises et dans les voussures de ses portails !

Et une fois engagé dans cette voie étroite, fausse et verbale, Taine n'en sortira plus. Il ira jusqu'au bout. Il a méconnu l'essence même de la fable en la divisant. Il ne verra pas davantage l'immense arsenal dont elle est sortie. Évidemment, elle dut s'adresser à l'enfance. Elle fut nécessairement, ainsi que nous l'avons posé plus haut, de la morale en paraboles dont on découvre de plus en plus l'esprit, comme dans les signes élémentaires de l'alphabet lui-même, ce que, par parenthèse, ne comprit nullement Rousseau, ignorant et novateur, — deux choses qui s'enchaînent; car savoir beaucoup empêche d'inventer ! Selon Taine, les devanciers de La Fontaine : Ésope, Phèdre, Lokman, Pilpay, le Moyen Age, ne vivaient pas... La Fontaine vint, et sur ce frai fit passer son génie. Il *choisit*, dit Taine, et sous l'incubation du phénix, la fable devint poétique; ce qu'on pourrait peut-être nier, malgré l'admiration la plus sincère. Le critique d'expression ne monte pas plus haut, il ne pénètre pas le sens et le rôle des animaux dans les fables. La Fontaine ajouta le souffle du génie le plus varié et le plus heureux à quelques-unes des inventions de ses devanciers, mais il y avait de la vie poétique avant lui dans ces fables, qui sont une des formes de la pensée du genre humain, et qui courent le monde depuis que les hommes et les

animaux se trouvent en présence les uns des autres, dans un tête-à-tête éternel !

En effet, si Taine avait relevé son front vers l'histoire, il ne se serait pas amusé à herboriser si longtemps sur les plates-bandes de La Fontaine. Il n'aurait pas fait, en style de grammaire, la théorie de procédés que chacun voit très bien, sans lui, dans les écrits de son poète. Au lieu de coller comme un plâtre mort sa théorie sur la vie même de La Fontaine, et de l'isoler dans ce génie dont il ne prend guères que l'empreinte, mais dont il ne donne pas la clef, il aurait vu que cet isolé (parce qu'il est incomparable) n'est, après tout, que l'anneau le plus brillant, nous le voulons bien, le plus solide, le plus charmant, le plus *charmé*, mais l'anneau d'une chaîne historique qui remonte à la Création. Quoi qu'on soit peut-être tenté de sourire en soulevant de toute sa hauteur le grand mot de patriarche quand on parle de ce *bonhomme* qui s'émerveillait d'avoir découvert Baruch, il n'en est pas moins certain que les fabulistes, ces railleurs, ces amusants, touchent de loin au sanctuaire des premiers âges et se rattachent à celui-là qui, le premier, classa les animaux en *purs* ou *impurs*. L'homme contient dans sa nature corporelle l'encyclopédie des instincts, dont il doit être le recteur souverain. Il ne fait pas partie de la chaîne zoologique, mais il la résume, et les animaux furent pour lui, dès l'origine, un clavier d'épithètes pour se caractériser lui-même quand il

s'écartait de son centre de gravité morale, aussi nécessaire à l'ordre du monde que le centre de gravité matérielle. Quand donc Adam donna aux animaux ces noms qualificatifs qui sont comme la substance de leur être, c'était du Grandville anticipé, sur des proportions prophétiques, et, par ce côté, la fable, descendue aux adorables vignettes d'un temps qui a tout rapetissé, avait je ne sais quel reflet de la majesté du sacerdoce. Certainement La Fontaine ne s'en doutait pas. Ce *Jean qui s'en allait* dans la vie comme *il y était venu*, n'avait nulle conscience du sérieux de son rôle et de l'imposante antiquité de sa famille intellectuelle. Il passa ses jours à se bercer dans la voluptueuse et indolente sagesse d'Épicure... Mais, quand Phèdre donnait la leçon d'une de ses fables à Tibère, il y avait là un reste de la tradition qui faisait se toucher les extrêmes, — le roi et l'esclave, — à travers la fiction consacrée, et Phèdre l'esclave, aux yeux mêmes de l'égoïste tyran romain, n'était pas seulement un artiste qui distrait son maître ou endort son spleen dans les doux mensonges de ses vers.

Mais ce rôle de la fable, inaperçu par Taine, est fini. La fable, écoutée religieusement comme une leçon, n'existe plus. Les hommes ne se croient plus des enfants, parce qu'ils sont vieux. Raison singulière ! De nos jours, la fable n'est plus qu'une amusette d'esprits imitateurs et hardis, lesquels veulent effleurer sous la main de leur fantaisie le sistre mélodieux qui, depuis

La Fontaine, s'est endormi dans une harmonie exhalée. Que disons-nous! C'est La Fontaine lui-même qui a tué la fable. Elle est la victime de son génie. Lui seul pouvait l'abaisser dans une grâce si charmante et si souveraine qu'elle ne dût jamais remonter vers sa beauté première,— cette beauté grave, solennelle, presque sacerdotale, que tempérait l'ironie ou la douceur de la parabole! Entre la fable de tous les temps et la fable de nos derniers jours, La Fontaine a déroulé et tiré un ruban d'Armide que nul ne franchira désormais, ce ruban que l'*enfant à barbe grise* avait enlevé dans sa jeunesse au corsage ouvert de Ninon. Ninon et le XVIIe siècle, dont elle est l'expression la plus séduisante et l'influence la plus sensuellement spirituelle, furent les deux corrupteurs de cet ensorcelant génie, qui eut tout, jusqu'à la tendresse, jusqu'à l'idéal, mais qui manque de ce qui, autrefois, consacrait la fable, en manquant de moralité.

III

Il faut être juste : Taine l'a dit dans son étude. Il est enfin sorti une fois des idées de convention, du pesage des syllabes, des petites vues sur l'*expression*,

l'action, les caractères, et par ce côté, du moins, il a bien jugé La Fontaine. Cette vue courageuse et vraie que nous n'attendions guères d'un homme qui, jusqu'ici, n'avait rien discerné d'important et de neuf dans un sujet qui, pour être traité dignement, demandait le génie de la découverte, cette vue inopinée est la meilleure partie de son livre et en relève la vulgarité. Un tel jugement, du reste, n'appartient pas uniquement à Taine. D'autres que lui et avant lui, malgré la fascination d'une puissance de naturel et d'amabilité comme on n'en reverra probablement plus dans le talent des hommes, avaient remarqué l'immoralité, profonde et naïve, de cet irrésistible esprit à qui nous accordons le pardon d'un sourire, même les plus sévères d'entre nous, mais Taine l'a montré avec un détail de citations sans réplique, et il aurait pu les multiplier encore : « Il y a — dit-il — dans Gœthe une ode « magnifique où le poète compare la Nature, soumise « aux lois nécessaires, à l'homme, guidé par les lois « morales. Le soleil luit indifféremment sur le méchant et sur l'homme de bien, et la tempête renverse les moissons du juste comme celles du coupable. Ainsi qu'une mère aveugle, la nature nourrit et frappe l'un et l'autre, également et au hasard. « Le noble cœur de l'homme seul comprend la justice, renverse cette égalité inégale, et donne à chacun selon ses œuvres. La Fontaine est sur ce point « aussi libre, aussi indifférent, et je dirai presque

« aussi immoral que la nature. » Celà est très bien, quoique cela ressemble terriblement à un bill d'indemnité en faveur du génie coupable, que cette comparaison de l'immoralité de l'homme et de la prétendue immoralité de la nature, mais, avec les citations de Taine et les percées qu'il se permet dans la vie de La Fontaine, le *presque* était de trop.

Non ! La Fontaine était plus immoral que cela, et Taine, qui a eu l'éclair d'une vérité dans les yeux, recommence de se tromper. L'admiration le reprend comme une fièvre ! Lorsque la nature paraît aveugle, inconséquente, barbare, elle suit sa loi ; mais quand l'homme, même le plus délicieux génie, est immoral, il transgresse la sienne. Vous le mettez en vain sous la garde des beaux vers de Gœthe. Ces beaux vers ne peuvent le défendre. Comme fabuliste et comme homme, La Fontaine, si séduisant qu'il soit, mérite que la critique signale ses fautes, et son immoralité, naïve ou réfléchie, mais après tout volontaire, en fut une immense. C'est la seule *littéraire* de ses œuvres, mais c'est le mal de toute sa vie. Taine ne peut avoir sur La Fontaine les opinions de sa servante, qui disait qu'il était trop bête pour que Dieu pût jamais le damner. Pas de lâchetés quand il s'agit de regarder en face un homme ! La Fontaine n'eut pas l'innocence de ses vices. La lettre poignante qu'il écrivit avant de mourir, le cilice de Pascal qu'il porta dans ses derniers jours sur sa chair ensanglantée d'épicurien, ont

prouvé jusqu'à l'évidence que cet homme, à qui Ninon, la Circé du temps, avait fait boire le mortel scepticisme dont tant d'autres ne revinrent jamais, eut toujours en lui l'intelligence qui juge et le libre arbitre qui choisit. Il n'était pas seulement une chose ailée, mélodieuse, chantante. L'homme était par-dessous. L'homme est toujours par-dessous le génie ! Comme c'est embarrassant quelquefois, on fait du génie une force comme la nature, et tout est dit ! L'immoralité se trouve arrachée du fond de la conscience humaine et devient partie constitutive du talent, ce qui importe beaucoup plus.

Tel est La Fontaine, expliqué par Taine. Après nous avoir bien montré la double immoralité de ses œuvres et de sa vie, l'auteur de l'*Essai* nous apprend que cette double immoralité était nécessaire pour que le poète fût ce qu'il est... quoi donc? un poète divin ! Thèse hardie, soutenue en Sorbonne. « La loi morale « — dit Taine — restreint notre liberté pour la régler, « et retranche de nos sentiments pour les épurer. » C'est donc une contrainte. Or, La Fontaine « est le « plus aimable des poètes, parce que le cours sinueux « de sa pensée est toujours aisé et paisible. Ce doux « mouvement se communique à la nôtre, et nous *nous « sentons* heureux. » Taine n'a pas soupé chez Ninon. Il n'est probablement pas gassendiste. Mais l'épicuréisme est éternel, et quand on lit cette absolution singulière donnée au nom du beau, de la poésie et de

son œuvre, à l'immoralité d'un esprit adorable... et souillé, il faut se rappeler la définition du bonheur, ce fruit des devoirs accomplis pour les âmes viriles, et que Taine définit : « une action tranquille et facile », et l'on aura compris.

Résumons-nous et finissons. De l'épicuréisme sur de la rhétorique et de la grammaire, voilà le La Fontaine de Taine ; un style précieux quand il n'est pas mou. Cela suffit, à ce qu'il paraît, pour le triomphe d'une thèse. Nous l'avons dit : depuis la publication de l'*Essai sur La Fontaine*, Taine s'est élevé. Il a appris à écrire. Il a mangé de la moelle de lion de Shakespeare. Qu'il revienne donc à Shakespeare encore ! Qu'il nous en donne, non plus des fragments, mais les œuvres entières, et la critique, qui le blâme aujourd'hui, sera heureuse de l'applaudir.

IV

On parle quelquefois d'attacher le grelot à un livre. A celui-ci, il faudrait une grosse cloche, et je n'ai pas la prétention d'être cette cloche-là ; mais enfin, quoi que je fasse sur ce livre de Taine : l'*Histoire de la Littérature anglaise*, j'arriverai peut-être le

premier... Je planterai peut-être le premier mon harpon au dos de cette baleine. J'ai dit : baleine, et j'ai bien dit ! Figurez-vous, en effet, un énorme et formidable livre, de trois volumes, — à peu près de sept cents pages le volume, — qu'on ne lit pas, je vous assure, en un seul tour d'yeux et de main, quelque intéressant qu'il puisse être, et même parce qu'il est intéressant, car on s'y arrête, et, pour mon compte, je me suis arrêté à bien des places pour en savourer l'intérêt très vif. Telle est cette *Histoire de la Littérature anglaise.*

Évidemment, avec le train rapide, essoufflé, éreinté, d'une publicité littéraire qui a besoin de livres courts pour les avaler entre le vaudeville de la veille et le journal du lendemain, un pareil ouvrage — de cette dimension et de cette force — doit attendre... Comme d'ailleurs les choses et les personnes de mérite, qui, toute leur vie, ne font que cela... S'il y a des retardataires encore pour un tout petit livre comme celui de Maurice de Guérin, qui n'est qu'une noisette de génie, une gouttelette d'azur dans laquelle il tient une aurore, je me demande en quelle année les retardataires au livre de Taine arriveront ?

Et comme il est impossible que Taine ne se soit pas demandé de son côté ce que je me demande du mien, j'ai vu dans le *lancé* de ses trois volumes une assez rare insouciance de cette publicité *à l'heure*, si bien appropriée, du reste, à la solidité de nos œu-

vres; et c'est cette insouciance de nos fifres, cistres et psaltérions, à nous autres gens de la presse, qui m'a plu, à moi, comme si je n'étais pas un des marmousets qui en jouent; c'est cette insouciance qui m'a surtout donné l'envie de dire immédiatement mon mot sur l'ouvrage de Taine. Livre imposant, qui fait l'effet à distance, avec ses laborieux et minutieux détails, d'un de ces somptueux vaisseaux de haut bord ouvragés, ornés de volutes et de sculptures, que montaient les amiraux du temps de Seignelay et de Louis XIV, et qui, nous paraissant, comme eux, d'un trop difficile abordage, doit, selon moi, être attaqué par la quille; car c'est par la quille qu'il manque de solidité.

Eh bien, je l'attaquerai par là !... La quille d'un livre, c'est le système sur lequel il porte, et dans cette *Histoire de la Littérature anglaise*, qui ne veut pas être simplement une histoire, — ce qui serait assez, — mais tout un système de critique historique, c'est le système que je blâme et qu'il m'est impossible d'accepter. Hors le système, j'en conviendrai sans peine, le livre a des mérites et même des beautés, qui sont les plus grands des mérites ; mais c'est précisément pour cela, c'est précisément à cause de ces beautés que je reconnais et que j'aime, qu'il m'est impossible de laisser passer un système vieux déjà comme Hérode et mauvais, non parce qu'il est vieux, — ne le croyez pas ! — mais parce qu'il est faux.

Séparer la Beauté de la Fausseté avec laquelle souvent elle s'acoquine, la tirer de cette mauvaise compagnie afin qu'on ne puisse pas s'y tromper et prendre l'une pour l'autre, est un genre de sauvetage sans médaille imposé à la critique, qui n'est pas si méchante qu'on l'a dit et qui, comme le dauphin de la fable, ne noie les gens que quand elle s'aperçoit que c'étaient des singes qui voulaient grimper sur son dos. Certes ! malgré son esprit et son agilité, Taine n'en est point un en littérature, et cependant... Et cependant, — il faut bien le dire tout d'abord, et d'autant plus qu'il serait impossible de le cacher, — le système dont il a fait précéder son *Histoire de la littérature anglaise* peut bien passer pour ce qu'on appelle une singerie... C'est une singerie de Montesquieu !

V

Oui ! tout simplement, de Montesquieu. J'avoue que, puisqu'il fallait absolument un système à Taine, je me serais attendu à autre chose qu'à celui-là. J'avoue qu'après Hegel et les développements à fond de train de nos dernières philosophies, je me serais attendu à

toute autre chose qu'à voir Taine, un des jeunes premiers de l'avenir et l'un de ceux dont on espère le plus, ne trouver rien de mieux à faire, en cette glorieuse année 1864, que de déterrer, dans un coin de l'*Esprit des lois* où déjà quelques personnes l'avaient bien tracassée, l'idée de Montesquieu sur l'influence du climat, et de l'appliquer, pour l'expliquer, au génie de l'humanité et à toutes ses littératures.

Je sais bien que Taine, qui a la décence de la maigreur, a mis un ventre à la maigre et flageolante idée de Montesquieu. Il l'a doublée et même triplée de *l'idée de la race* et de *l'idée du moment*, — ces trois temps (*climat*, *race* et *moment*,) d'où doivent sortir toutes les littératures de la terre. Mais faudrait-il pousser bien loin le raisonnement et serrer très fort le tourniquet de la logique, pour prouver à Taine lui-même que la race est, après tout, une espèce de production du climat, tant elle en est une modification profonde ! et que ce qu'il appelle le moment est du climat encore, de sorte qu'en définitive, sous toutes ces couvertures et tapisseries, il n'y a jamais que la mince idée, la pauvre idée de Montesquieu !

Or, si cette idée, très peu compliquée, de l'influence du climat, c'est-à-dire, en d'autres termes, du milieu dans lequel nous plongeons et dans lequel ceux dont nous sommes issus plongèrent ; si cette idée de l'influence du milieu sur l'esprit et le corps de chaque homme, qui entre de plain-pied dans l'esprit de tout

le monde pour peu qu'on ait eu seulement un rhume de cerveau, n'est pas maintenue dans la notion circonscrite du bon sens, et si, comme Taine, on en exagère la portée, elle conduit bientôt, et grand train, savez-vous à quoi ?... au fameux axiome de M. Prud'homme : « Si vous ôtez l'homme de la société, vous l'isolez ! » Et ce n'est pas tout qu'une bêtise, si pommée qu'elle puisse être ! Il y a pis. Il y a même toujours pis. Méfiez-vous ! La plus innocente lapalissade peut passer la jambe à un homme d'esprit et le faire chuter, la tête la première, dans toutes sortes de contradictions et d'erreurs !

Et voilà ce qui est arrivé — j'ai regret de le dire — à Taine, quand il a fait son introduction à son *Histoire de la Littérature anglaise*. Bien plus écrivain que philosophe, quoiqu'il ait les prétentions les plus visibles à la philosophie, Taine, qui ne possède point cette tête nette du métaphysicien qui doit ressembler à un palais de cristal, Taine a été heureux comme un petit jeune homme à sa première conquête d'avoir mis la main sur une idée générale, et dans sa joie, il n'a pas vu où cette idée le conduisait... Mais nous le voyons, nous ! En cette introduction qu'il a plantée au front de son *Histoire* et qui y fait ombre, le philosophe — matérialiste, hélas ! — a eu l'ambition, que je ne blâmerais point s'il avait réussi, de nous donner la loi qui régit l'histoire littéraire. Mais cette loi, singulière au moins pour un homme qui dit à chaque

page que « l'individu est seul intéressant dans le « monde et que tous les problèmes de l'histoire « doivent se ramener à une question de psychologie », cette loi, le croira-t-on? n'est rien moins que la dépression de l'individu et la décapitation du génie, — qu'il ne décapite pas seulement, mais qu'il déshonore, en l'expliquant comme il expliquerait la médiocrité !

Car c'est là, je l'avoue, ce qui m'a le plus révolté dans la théorie de Taine. Si l'esprit humain, où qu'il vive, n'est jamais, en effet, que la résultante de la triple force qui le crée, — le climat, la race et le tempérament, — l'homme de génie s'explique comme l'homme médiocre, — aussi aisément, aussi platement que l'homme médiocre, — et je n'ai plus besoin d'en rien savoir; car l'homme médiocre m'intéresse assez peu et je le laisse à Taine pour faire ses expériences dessus.

Non! non! ce qui m'intéresse, moi et l'humanité tout entière, et ce qui me charme, c'est, dans l'homme de génie, ce qui se trouve au contraire précisément d'inexplicable, de plus résistant à toute violence de théorie et à toute impertinence d'absolu! Ce qui me prend et ce qui m'attire, avec la force du mystère, — car tout est crépusculaire ici-bas et doit rester tel jusqu'au dernier jour, — c'est justement cette nature cachée et dépaysante, éternellement dépaysante du génie! et surtout cette circonstance qui lui est habi-

tuelle et qui le fait se détacher, violemment parfois, d'autres fois avec le calme de la puissance, du monde ambiant qui pèse si fort sur le vulgaire, — qui fait le destin du vulgaire! — dont les sots ne s'affranchissent pas.

Le génie! mais ce qui le fait le plus le génie, aux yeux de ceux qui savent le comprendre, c'est quand il réagit avec fierté contre sa race, quand il se cogne contre son milieu ou qu'il le secoue autour de lui, comme le lion secoue sa crinière; c'est quand, enfin, il porte le moins ou repousse le plus de ces influences fatales, dont on voudrait le faire sortir. Certes! s'il n'avait été question ici — dans la théorie de Taine — que des écoles qui suivent le génie, pour en remplir les interrègnes, et du gros des littératures, peut-être n'eussé-je pas réclamé. Je me soucie des écoles et du gros des littératures comme des médiocrités dont ordinairement elles sont faites, et Taine peut les soumettre à l'action de son baromètre tant qu'il voudra. Mais le génie! il faut respecter le génie! Et c'est une mauvaise préparation, à ce qu'il semble, pour un écrivain qui va tout à l'heure nous en écrire l'histoire, que de commencer par le diminuer.

VI

Heureusement que Taine est plus artiste que philosophe. Voilà ce qui nous a sauvés d'une histoire sans grandeur, puisque l'auteur pouvait n'y pas avoir le sentiment le plus nécessaire au livre qu'il voulait écrire, — le noble sentiment du génie. Quoique les hommes timbrés de ce qu'on appelle un système ne puissent guères l'oublier, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* a bien des fois perdu l'idée du sien dans l'intérêt et la passion de son histoire.

A un fort petit nombre d'exceptions près et de passages où le souvenir du parti pris et des idées de l'introduction revient traverser l'esprit de l'auteur et l'induire en tentation de système, l'historien, emporté par le torrent lumineux des faits qu'il raconte et qu'il creuse, en reçoit tout à coup la lumière, et l'émotion avec la lumière, et n'obéit plus qu'à des impulsions très supérieures aux préconceptions de sa pensée. Dès ce moment, le talent naît, l'esprit perce, l'expression se précise, se colore et s'affine, et Taine, le véritable Taine, qui ne s'était encore montré qu'en des coins de livres spirituels, si l'on veut, mais sans profondeur

et sans étoffe, le véritable Taine — celui qui restera — s'est très brillamment affirmé.

Jamais changement et développement ne furent plus rapides. Avec le philosophe de l'introduction, que nous ne retrouverons plus qu'à la conclusion du livre, mais que nous y retrouverons alors avec son indécision et son vague, s'en est allé le roide pédant à idées qu'a d'abord été Taine, gourmé — on peut le lui dire à présent — comme un *scholar* victorieux en ses thèses. Ses vertes qualités d'écrivain, — car il n'en a jamais manqué, mais elles n'avaient pas atteint le degré de maturité qui pouvait les rendre savoureuses, — ses vertes qualités ont enfin trouvé le coup de soleil qu'il leur fallait et se sont dilatées. L'homme est venu avec toutes ses puissances. Il y a même plus d'un homme, en cette *Histoire de la Littérature anglaise* depuis les premiers poèmes saxons jusqu'au *Don Juan* de lord Byron.

Comptez ceux que je vais nommer ! D'abord il y a le critique sagace et chaud, — réunion très rare en un critique que la sagacité dans la chaleur, la pénétration dans l'enthousiasme ! Puis il y a le biographe prodigieusement renseigné, qui ne sait pas seulement avec le détail le plus savant, le plus piquant et quelquefois le plus charmant, la vie des hommes dont il parle, mais qui *sait la vie* pour son propre compte, chose si nécessaire quand il s'agit de raconter celles des autres ! Enfin, dans cette critique et cette histoire,

si remuantes et si fouillantes, qui touchent à tout et reproduisent tout, autour des hommes et des œuvres qu'elles jugent, il y a le paysagiste, qui n'est plus le mesquin descripteur du *Voyage dans les Pyrénées*, de ces Pyrénées dont, selon moi, Taine n'avait pas compris l'héroïque aspect et le grand caractère. Est-ce accroissement de facultés, ou simplement éveil de génie devant une nature avec laquelle l'âme de l'écrivain sympathise davantage? car le talent n'est bien souvent en nous que de la poudre qui attend l'étincelle. Mais toujours est-il que le peintre est ici achevé, comme l'écrivain et comme l'homme, et qu'il peut entrer en possession complète de son robuste et vaste sujet.

Et il y est entré, du reste, et s'y est maintenu glorieusement. Cette *Histoire de la Littérature anglaise*, que j'ai plus que personne le droit de louer, — car j'ai assez dit de mal de la philosophie et de la méthode de Taine pour être cru sur son talent, — cette histoire où l'auteur a montré qu'il entendait les choses anglaises autant qu'un Anglais lui-même, sera, je n'en doute point, très remarquée et très comptée en Angleterre. Certes ! j'y connais, dans ce pays profond, de solides et grandes études de critique et d'histoire, mais je n'y connais pas, sur l'ensemble de cette superbe littérature, la plus belle peut-être qu'aient vue les hommes, un livre aussi travaillé, aussi creusé et en même temps aussi vivant que celui-ci ! La compétence de l'auteur y éclate à chaque page.

Je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que la moitié des trois gros volumes de Taine est envahie par les traductions qu'il fait des auteurs anglais dont il parle, et les textes anglais mis à côté peuvent nous donner seuls la juste idée de l'esprit d'appropriation maîtrisante d'un homme qui traduit avec ce sentiment, ce tour et cette force ! Véritablement, c'est merveilleux ! Je me rappelle que quand les fragments du Shakespeare parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*, cette revue de chouettes qui aurait dû en avoir peur et les refuser, tant ils étaient exactement brillants et fidèlement magnifiques ! je donnai le conseil à Taine de consacrer un talent pareil à une traduction intégrale de Shakespeare, mais Taine ne m'écouta pas, heureusement pour François-Victor Hugo, et aussi pour nous, qui avons mieux maintenant que ce qu'alors je demandais. Le critique futur se sentait !

Le critique, traducteur du génie de Shakespeare et même du génie anglais tout entier, avait conscience de lui-même. Il se savait sous le traducteur de la lettre, et il se réservait de nous exprimer, dans un livre plus difficile et plus méritoire qu'une traduction littérale, cette essence du génie qu'il faut aller chercher plus haut que la lettre, et qui ne tombe pas, comme l'eau des linges, des textes les plus vigoureusement tordus !

VI

Car c'est là que je veux en venir, c'est à cette compréhension, la traduction de l'esprit même, qui est la force du critique et son genre de génie, à lui, l'anatomiste sur le vif du génie des autres ! L'*Histoire de la Littérature anglaise* vient de prouver à quel point Taine en est doué. Personne, dans la critique contemporaine, n'en a davantage, au moins pour le moment. En vain Taine appelle Guizot et Sainte-Beuve ses maîtres. Je regarde, pour ma part, comme de jolies hypocrisies, sa dédicace à Guizot et ses compliments à Sainte-Beuve. Mais, comme on est toujours le fils de quelqu'un, ainsi que le disait Brid'oison, ce sage ! et qu'on peut même être le fils de plusieurs, je reconnais parfaitement les pères de Taine, et ils ne sont pas que Guizot et Sainte-Beuve : ils s'appellent aussi Philarète Chasles et Michelet, — Michelet surtout, qui, à lui seul, a fait les trois quarts de l'enfant.

La prétention *héraldique* de Taine est de descendre de Stendhal, par l'excellente raison que Stendhal est un athée et parce qu'il a eu la pensée d'appliquer les lois mécaniques et chimiques aux sentiments hu-

mains, ce qui, pour Taine, est exquis, et la preuve de la plus grande force. Mais, comme nous avons écarté la philosophie dans le compte des mérites de Taine et comme nous ne voulons voir en lui que les facultés sympathiques et compréhensives du critique, nous n'admettons pas sa prétention de descendre d'un ironique, qui n'adora jamais qu'une chose, laquelle n'était pas celle-là qu'il appelait sa logique, car ce n'était rien moins que l'imprévu!

Cette déduction faite, Taine n'a donc plus pour ancêtres que Guizot, Sainte-Beuve, Chasles et Michelet. Seulement le fils, en bien des points, l'emporte sur les pères. Il a plus de sensibilité frémissante que Guizot; plus de largeur et d'horizon que Sainte-Beuve; plus d'aperçus nets et de bon sens que Chasles; et plus de fixité dans la vue et d'assise dans l'esprit que cette mouche de feu qui vole, Michelet! Et je ne crois point, d'ailleurs qu'aucun d'entre eux, pas même le dernier, pût écrire, avec ses qualités et même avec ses défauts, cette *Histoire de la Littérature anglaise*, si, par impossible, il s'agissait de la recommencer!

Il y a, en effet, dans cette histoire, une force de jeunesse, une fraîcheur de tête, une exubérance, une espèce de bouillonnement de sentiments et de pensées qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans un livre de critique et de biographie. Quoique faite, comme une éclatante mosaïque, de morceaux rapportés, qu'on a pu même distraire les uns des autres et

publier seuls, cette histoire n'en a pas moins son unité, qui est la trame de l'esprit anglais sous l'éblouissante broderie de ses grands hommes et de leurs chefs-d'œuvre. Mais elle ne l'aurait pas, que chaque étude spéciale de cette galerie historique empêcherait qu'on s'en aperçût et qu'on en regrettât l'absence, tant l'intérêt de chacune de ces hautes études isolées est, en soi, tout-puissant, et suffisant pour que l'imagination soit satisfaite.

Inconséquent, plus qu'il ne croit, à sa méthode, Taine a concentré son effort de vision et d'appréhension intellectuelle bien plus sur les grands esprits qui sont l'honneur de l'Angleterre, que sur la société à laquelle ils tenaient, — mais comme les hommes tiennent à la terre : par les pieds! Et, conclusion heureuse du moins pour ce livre que nous voudrions entièrement admirer, si le système dans lequel l'auteur veut enfermer toute littérature avilit le génie dans sa fatalité matérielle et le mutile d'une partie de son originalité, l'historien n'en a pas moins, en fait, et une fois à la besogne, subi tout le long de son livre la supériorité de ce génie dont il avait à raconter la vie et les œuvres, et, Dieu merci! il l'a montrée telle qu'elle fut, sans l'affaiblir et sans la dégrader.

CHARLES DE BROSSES [1]

I

Une librairie qui s'est donnée pour mission de réimprimer des œuvres justement oubliées du XVIIIe siècle, vient de publier les *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en* 1739 *et* 1740, *par Charles De Brosses*, qui fut depuis le président De Brosses. C'est le commencement heureux et habile (car le livre aura du succès, et tout à l'heure nous dirons pourquoi) ; c'est le commencement heureux et habile de tout un ordre de publications qui est un projet et presque un système. On veut égoutter sur nos lèvres cette coupe du XVIIIe siècle à laquelle nous n'avons que trop bu. On ne veut rien perdre de cette lie empoisonnée, et l'on commence par nous servir la moins chargée et la moins épaisse. Dieu sait ce qui viendra plus tard !

1, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en* 1739 *et* 1740, *par Charles De Brosses*, publiées par Hippolyte Babou (*Réveil*, 10 avril 1858).

Charles De Brosses mêle, au moins, un esprit naturel, dont il avait beaucoup, à l'esprit de son temps, dont il avait trop ; et, pour les dégoûtés, s'il y en a, l'un fera passer l'autre. Par Charles De Brosses on nous prépare à Crébillon fils. En langage de sport, c'est un *entraînement*. Le temps qui a glorifié Béranger n'en a pas fini avec le XVIIIe siècle. « Nous autres jeunes gens « qui avons vu Bonaparte, — disait Victor Hugo, — « ce n'est pas nous qui porterions jamais la queue « du XVIIIe siècle... » Ah! pardon! vous l'avez portée! Les mœurs de vos livres ont donné le soufflet d'un démenti à vos préfaces, et les petits que vous avez mis au monde, ces bâtards tombés du romantisme dans la bohème, malgré l'originalité qu'ils se supposent, la portent encore mieux que vous!

C'est cette queue, qui traîne partout dans le XIXe siècle et dans l'éventail de laquelle la littérature de ce temps vient de finir par se tailler des serviettes, que Babou a relevée, pour son compte, dans la notice placée à la tête des *Lettres familières écrites d'Italie.* Hippolyte Babou est un écrivain de cette bohème qui vit à la belle étoile de son caprice, et qui appelle les doctrines et les traditions de vieilles baraques. Parmi les pages caudataires du XVIIIe siècle, Babou, qui n'est point un page gai, mais qui aime tristement la gaîté des autres, quand elle est irrévérente et grossière pour les choses qu'elle devrait respecter, n'aurait jamais songé à nous vanter Charles De Brosses, s'il n'avait reconnu à tra-

vers son esprit l'esprit même du XVIIIe siècle. Nulle sympathie intellectuelle ne devait physiologiquement exister entre Hippolyte Babou, esprit sec, pincé et pointu, et De Brosses, ce *Bourguignon salé*, avec du gros sel, il est vrai, mais qui en avait à revendre à Babou, lequel s'est travaillé si fort pour en mettre un grain dans sa notice.

Si De Brosses n'avait jamais été que ce qu'il aurait dû être, s'il n'avait été que le président De Brosses, qu'il fut plus tard, et ce grand commentateur de Salluste dont la critique n'a pas encore pris la mesure, Babou et autres de la libre-pensée auraient laissé sa mémoire parfaitement tranquille. N'en doutez pas ! Il y avait même pour eux une excellente raison de garder le silence, de planter quelques clous de plus dans le cercueil qui a fait jusqu'ici couvercle à sa gloire : De Brosses, dans une affaire scandaleuse, avait osé tenir tête à Voltaire ! Il s'était montré tout aussi spirituel que le patriarche, et l'avait roulé sous les fagots que ce très drôle de patriarche avait cherché à lui voler. Cela seul aurait suffi pour ne jamais parler, en libre-pensée et en bohème, de l'esprit de de Brosses.

Mais avant cette aventure, avant cette volée pour cette volerie, avant d'être président, avant d'avoir été mûri par la vie et assaini par la fonction, Charles De Brosses — il faut bien le dire ! et il faut surtout le dire puisqu'on nous y force ! — avait été un homme de son temps. Il n'avait pu échapper aux influences d'une

époque si horriblement athée et corrompue. Ce n'avait pas été bien long. Il avait jeté vite cette gourme de jeunesse. Il avait rasé l'athéisme par le doute et le vice par les mauvaises mœurs. Ses *Lettres familières* nous le montrent graveleux et impie presque autant que cet autre président du XVIII[e] siècle qui écrivit les *Lettres persanes*, sans respect pour cette robe qu'on a donnée, dans un sens profond, aux magistrats comme aux femmes, afin de leur rappeler qu'ils sont obligés à toutes les pudeurs de la vie!

Les *Lettres familières* de Charles De Brosses furent, à lui, ses *Lettres persanes*; mais il finit par les juger et les condamner, ce que n'a point fait Montesquieu. Eh bien, c'est exclusivement l'auteur, et non pas le juge de ces lettres, qu'on se met en peine d'exhumer! Ce qu'on va chercher dans De Brosses, ce n'est pas tout De Brosses; c'est le jeune homme, c'est le gamin, qui se prolonge toujours un peu dans toute jeunesse. La notice d'Hippolyte Babou est explicite. Elle vante (que l'on nous passe le mot! il est du siècle dont on hausse la gloire sur le dos de ce pauvre De Brosses), elle vante «l'aimable polisson» aux dépens de l'homme qui prépare sa vie à des œuvres solides, et qui, de fait, l'y a consacrée. Elle ramasse ses chiffons érotiques et méprise le reste.

Elle fait même plus. Elle soulève et résout, en riant de ce joli rire que nous vous ferons voir sur les lèvres de Babou, une petite question de moralité littéraire

qui nous paraît lourde, à nous, et sur laquelle, avant de parler des *Lettres écrites d'Italie*, nous vous demanderons la permission d'insister.

II

Cette question est celle-ci : La critique la mieux intentionnée et la plus sympathique, a-t-elle le droit de publier, après la mort d'un homme, un livre que cet homme, de son vivant, n'a jamais voulu publier ? Et ce n'est pas tout. A-t-elle le droit, de son autorité privée, de rétablir dans leur intégralité les passages mauvais qu'il a lui-même marqués comme devant être retranchés du manuscrit, déposé dans des mains fidèles, mais à condition qu'ils n'en sortiraient jamais ? Respectera-t-on moins la volonté d'un homme que sa pensée littéraire, et sa volonté péremptoirement exprimée et traduisant sa conscience elle-même ?... Telle est la question que Babou a examinée en quelques lignes ineffablement légères, et dont il s'est joué plus qu'il ne l'a véritablement résolue :

« On *prétend* — a dit ce très libre-penseur — que
« Charles De Brosses, en autorisant ses amis à copier,
« pour leur agrément, un manuscrit qui n'était pas

« destiné à l'impression, avait eu le soin de marquer « lui-même à l'encre rouge les passages scabreux : « il témoignait ainsi, disent ses descendants, qu'il re- « grettait un péché de jeunesse et que son ouvrage ne « devait point être livré au public. » Et, en effet, c'est la conclusion naturelle ; mais Babou nous affirme, sur son honneur personnel, que « ni le président, ni son « fils, ni son petit-fils, n'auraient désiré, pour ces lettres « si *remarquables*, que le mystérieux et piquant demi- « jour d'une *galante* confidence. » Ayant vécu bras dessus bras dessous, comme on sait, avec ce président d'il y a une centaine d'années, Babou ajoute avec familiarité et certitude : « On nous permettra de « douter au moins des scrupules du président. Et, « quant à ses héritiers, ne doivent-ils pas se trouver « heureux d'avoir à regretter aujourd'hui ce que « Charles De Brosses avait l'air de redouter? Le char- « mant éclat, — (ici commence le joli rire dont nous « avons parlé plus haut), — le charmant éclat qui a « rejailli sur leur nom me semble une *très douce com-* « *pensation à leurs* PUDIQUES *regrets*... Puisque vous « vous laissez copier, vous ne serez pas fâché qu'on « vous imprime. — (Il manque à cette place un *mon* « *cher!* qui aurait bien fait !) — On vous imprimera « donc quelque jour, à votre insu, et certainement « *sans votre aveu*, de sorte que vous aurez le plaisir « — (d'hypocrite) — de déplorer *hautement* votre gloire, « comme si vous ignoriez, en homme naïf, que d'une

« confidence à une indiscrétion, il n'y a jamais que la « main. »

Ce sont les propres paroles de Babou dans sa notice. Elles déshonorent si cruellement celui qu'elles louent, que nous avons cru devoir les citer textuellement. Après avoir accusé si railleusement Charles De Brosses d'hypocrisie, Babou, qui s'est cru très hardi et très large, s'est accusé lui-même, sans cérémonie, d'indiscrétion ; mais indiscrétion n'était pas assez dire. Un livre qu'on ose publier malgré la volonté d'un homme n'est pas seulement une insolence au premier chef envers cet homme, c'est aussi une trahison. Il n'y a plus, dans une société, de rapports moraux qui soient possibles, si le premier esprit gâté qui admire nos vices ou nos sottises ne tient compte ni de nos aveux, ni de notre repentir, ni de nos défenses lorsqu'il s'agit de supprimer la faute, — qu'on ne supprime, hélas ! jamais tout à fait quand une fois elle est commise, — et s'il est loisible au premier venu de la reproduire et de l'encadrer au grand jour. Le procédé de Babou est le mépris le plus violent, sous sa forme ironique et superficielle, de cette personnalité que partout où la notion du droit existe, fût-ce au plus bas degré, les législations ont défendue ; car ce qui nous appartient le mieux, c'est la propriété de nos fautes, et nous avons sur elles le droit du repentir, qui les détruit, en les confessant.

De Brosses a usé de ce droit en confessant les

siennes, et nous ne connaissons rien de plus respectable et de plus touchant que ce testament d'honnête homme en pleine vie et adressé à des amis auxquels on dit : « Veillez-y bien! Je ne veux point que cela circule. Je ne me renie point vis-à-vis de vous, mais ne me déshonorez pas ! » Malheureusement, on la croit arrachée, et la racine de nos fautes repousse. Il vient un jour où nos amis meurent. Il vient un jour où l'esprit de famille s'endort sur le tombeau des ancêtres, et c'est alors qu'un libre-penseur sans préjugés, un écrivain *d'art pour l'art*, qui aime, avant tout, la *franche gaîté*, comme il dit, la *galanterie vermeille, l'honnête et sonore* GAILLARDISE, a bientôt passé pardessus ces considérations d'un autre âge qui avaient dicté à De Brosses la défense formelle de publier ses *Lettres d'Italie*, et fait une gloire à cette fredaine !

Tel est le châtiment d'un homme qui s'est oublié un moment... et telle aussi était la question préalable, la question qui devait précéder, dominer et arrêter tout dans cette publication des *Lettres d'Italie* de Charles De Brosses. Selon nous (nous n'hésitons pas à le dire !), quand on s'en réfère aux notions de la moralité la plus vulgaire, on n'avait pas le droit de les publier. On n'avait pas le droit de revenir sur cette fredaine, sur cette débauche d'esprit à huis-clos d'un homme qui eut raison d'en avoir honte, quand il fut arrivé à la pleine possession de toutes ses puissances d'esprit et de cœur. Et du reste, qu'y a-t-on gagné ? Au point de vue, toujours

subordonné, de la littérature, la correspondance de De Brosses étincelle-t-elle d'assez de génie pour mériter la gloire indulgente qu'on demande pour elle? Et cette correspondance, qui fait naturellement l'effet d'un chef-d'œuvre à son préfacier et à son éditeur, produit-elle le même effet aux yeux désintéressés de la critique, et définitivement en est-elle un?

III

Nous ne le pensons pas. Nous venons de la lire, et nous n'avons pu voir, dans ces pages familières et brusquées, un de ces livres puissants ou charmants, même dans le mal, que la morale et la religion désavouent, mais que l'art tout seul — l'art solitaire de notre temps — pourrait avec orgueil réclamer. Ce n'est point là un de ces ouvrages qu'on regrette de voiler, tout en les voilant...

Le bohème et le libre-penseur, qui détestent la fonction sociale et qui trouvent drôle de voir une fois sans son mortier et sans son hermine, *ne se composant plus pour figurer solennellement à la messe rouge*, le président De Brosses, qui sans doute l'était en nourrice, ont causé l'illusion de Babou sur la valeur exacte

des lettres qu'il vante. Le sentiment tristement humain qui fait trouver aimable tout ce qui se compromet ou se dégrade, tout ce qui était au-dessus de nous et qui vient à nous par des fautes, a saisi Babou et troublé son sens littéraire, quand, au milieu *de jolies têtes frivoles*, AIMABLES OU LIBERTINES *du* XVIIIe *siècle*, *entre les grands appartements où* TRONE *Voltaire, et le* VOLUPTUEUX *réduit où babille Crébillon fils*, il a aperçu, ne fût-ce qu'un moment, dans la minute d'un libertinage rétrospectif, un homme qui, par son état et les mœurs purifiées de la dernière moitié de sa vie, n'avait que faire dans ce honteux trumeau, et de plaisir il a crié : « Voilà un chef-d'œuvre ! » C'était une erreur.

En thèse absolue, pour qu'il y ait un chef-d'œuvre en littérature, il faut deux qualités indispensables qu'on cherche en vain dans ces *Lettres écrites d'Italie*, et qui, ni l'une ni l'autre, n'appartenaient à l'esprit de Charles De Brosses : c'étaient l'élévation et la délicatesse. L'élévation, il l'eut plus tard. Le génie de l'histoire lui donna la sienne, quand il s'appuya sur la rampe de ce magnifique commentaire de Salluste pour contempler de là ce monde romain dont il était allé en Italie chercher les débris. Mais la délicatesse, cette fleur martyre d'une âme choisie, qui, plus elle saigne, plus elle parfume, il ne l'eut jamais. De la race intellectuelle, ou plutôt sensuelle de Rabelais, il était narquois et gaulois, et gaulois a toujours signifié un peu grossier, dans la langue de France. Or, ce n'était pas

ainsi qu'il l'était : il l'était beaucoup, au contraire, et il le resta toute sa vie. Car les vertus acquises ne changent pas la nature de nos âmes, et ne leur apportent pas le velouté qu'elles n'eurent jamais ou qu'elles n'ont plus. Les *Lettres d'Italie* que nous avons là sous nos yeux contiennent, en grossièretés, des choses effroyables, et ces choses ne sont pas des nudités ou des crudités de mots, mais des sacrilèges de sentiment et de pensée, que l'auteur écrit avec la cynique bonhomie d'une âme hermétiquement fermée aux plus divines puretés du cœur !

Et voilà justement ce qui retire net à ces lettres de Charles De Brosses le nom de chef-d'œuvre : elles sont grossières. Tout le génie du monde, s'il pouvait y avoir du génie sans élévation et sans délicatesse, c'est-à-dire toutes les autres qualités d'un esprit pétillant de verve et de ressources, ne les tireraient pas du rang inférieur auquel elles sont condamnées. Certes ! nous ne refusons pas certains mérites, et même tranchés, à l'observateur et à l'écrivain de ces *Lettres*. Il a fait, ou du moins on a fait pour lui, en les publiant, un livre vif, naturel, un peu sec, mais dans lequel on reconnaît, malgré l'aridité de la nomenclature, le *réaliste* de l'antiquité, qui en a fait revivre le bronze et le bas-relief avec une mordante énergie. Seulement, lorsque la critique a dit cela, elle n'a plus rien à ajouter à l'honneur de l'auteur des *Lettres écrites d'Italie*, et, puisqu'elles reparaissent avec cette souillure que De

Brosses avait essuyée, la critique reprend contre l'œuvre ses condamnations. Et elles sont absolues.

Très indignes du président De Brosses, ces lettres republiées de Charles De Brosses ne valent point, en dernière analyse, le bruit qu'on voudrait en faire parmi les grivois et les plaisantins de la libre-pensée. Moralement, elles font un livre graveleux et impie, et littérairement, malgré l'esprit très vif de leur auteur qui n'y suffit pas, elles sont un livre médiocre. Comme renseignement d'art, appréciation, sensation d'artiste, cette correspondance est dépassée, et n'a plus guères, en ce qui touche à l'histoire des musées d'Italie, que l'intérêt d'un catalogue. Enfin, comme inspiration personnelle, c'est le fait d'un esprit qui avait plus de montant, de nerfs et d'originalité quand il répondait à Voltaire, que quand il l'imitait ; car De Brosses a imité Voltaire.

Comme tout le XVIIIe siècle, De Brosses a porté le joug du mauvais ton d'impiété que Voltaire a jeté sur tous les esprits de son temps. Jusqu'à cette amusante querelle pour le bois volé (1), jusqu'à cette superbe

1. Babou traite non pas légèrement, mais avec un sérieux plus étonnant que la légèreté, le vol des quatorze moules de bois que le président De Brosses ne voulut pas perdre parce que Voltaire les prenait. « *Un dévouement merveilleux* — nous dit-il — « *aux idées générales triomphant sans relâche des petites misères de l'égoïsme individuel, n'y a-t-il pas là de quoi inspirer* « *le respect ou du moins l'indulgence devant certaines faiblesses* « *de caractère... qui ne sont peut-être que les* INÉVITABLES DÉ- « FAILLANCES D'UN TEMPÉRAMENT NERVEUX? » Pour Babou, que

bucolique d'impertinences dans laquelle ils alternèrent, mais dans laquelle, de l'avis de tous les rieurs, De Brosses fut le plus fort des deux et mérita le prix, l'auteur des *Lettres sur l'Italie* avait semblé un écho fidèle de l'esprit de Voltaire, mais un écho presque aussi puissant que la voix. On ne l'a point assez remarqué : dans le XVIIIe siècle, dévoré par Voltaire, il y eut des écrivains aussi spirituels que ce terrible homme, qui effaçait tout. De Brosses fut un de ces écrivains-là. Galiani en fut un autre. Seulement, ils n'étaient que spirituels ; Voltaire, lui, était passionné, et c'est la passion qui domine le monde, si elle ne le gouverne pas ! Cette passion qu'il avait, et qu'eux n'avaient point, le faisait leur maître et les réduisait, ces esprits égaux, à n'être que de petits garçons devant lui.

Ce joug porté par tout un siècle, Galiani le porta toujours, mais De Brosses le rompit. A dater de ce jour-là, il entra dans sa valeur vraie. Il ne redevint pas, mais il fut lui-même ; car il ne l'avait jamais été. C'est ce De Brosses-là précisément qu'on n'édite pas, et qu'on répugnerait à montrer dans sa tenue digne et sévère, dans ses habitudes ignorées de magistrat et de savant, d'antiquaire et d'historien. On aime mieux l'autre, et cela se conçoit. Il est indécent... et c'est

sont quelques bûches ? Mais supposez en francs deux cent mille fortunes égales à celles de De Brosses, et Voltaire levant sur chaque un impôt forcé de trois cents francs, ce sera soixante millions pour l'*homme aux défaillances*, et le déboisement du pays

même là sa plus forte objection contre l'Église, cette mère de toute chasteté.

Il est cancanier, malveillant, scandaleux contre le catholicisme et les chefs de la catholicité, les cardinaux et le pape. Que de causes de succès aux yeux des bohêmes de ce temps, qui veulent nous refaire un XVIIIe siècle au petit pied, et qui trouvent délicieux ce petit panier d'élégantes ordures à verser sur l'Église et sur Rome !

LA
PRINCESSE DES URSINS [1]

I

En écrivant une histoire qui, jusqu'ici, n'avait jamais été écrite, M. Combes, l'auteur du livre que voici sur la princesse des Ursins, n'a point obéi à une inspiration personnelle. Esprit tiède, inclinant au froid, sens rassis, judiciaire historique, de loisir peut-être et cherchant quelque sujet à traiter, il s'est souvenu du mot du duc de Saint-Simon sur la fameuse *camerera mayor* de Philippe V : « Elle régna en Espagne et son histoire mériterait d'être écrite, » et il s'est

1. *La Princesse des Ursins*, par M. François Combes (*Pays*, 26 octobre 1858).

dit que cette histoire, il l'écrirait. Il l'a donc écrite, et même en toute conscience. Seulement, malgré le parti pris de l'admiration pour sa princesse, malgré son excellente volonté pour trouver cette femme un grand homme, M. Combes, qui, nous l'avons dit, ne manque pas de sens et en a plus que d'enthousiasme, montre peu de confiance en son héroïne, et voilà pourquoi il blottit son ouvrage et lui-même sous la recommandation de grand seigneur du duc de Saint-Simon, qui est un sire fort puissant sur l'opinion, à ce moment du XIXe siècle.

Mais le duc de Saint-Simon, dont l'importance, après tout, n'est qu'une importance littéraire, et qui, politiquement et historiquement, tend chaque jour à diminuer davantage, le duc de Saint-Simon, ce grand peintre injuste, après l'avoir trop rabaissée dans ses Mémoires, conclut sur la princesse des Ursins par un mot inconséquent et plus grand qu'elle. Il n'est point vrai qu'elle « régna en Espagne ». Celui qui régna en Espagne du temps de madame des Ursins fut tout simplement Louis XIV, Louis XIV qui fit sentir à la princesse elle-même, dans sa faveur et dans ses disgrâces, que c'était bien lui qui était le maître et le maître absolu: *el rey netto*. Très curieuse comme biographie et d'un intérêt qui a quelque chose de romanesque par cela seul qu'il s'agit d'une femme, l'histoire de la princesse des Ursins « mériterait » dans ce sens « d'être écrite » avec une plume acérée,

pittoresque, éprise du détail intime et domestique, et allant au fond des mœurs du temps et du caractère de la femme en question ici; mais, assurément, elle ne le mériterait pas, si, avec cette historiette d'une favorite qui finit comme une comédie, on voulait faire de la grande histoire.

Or, c'est là précisément ce qu'a voulu faire M. François Combes. Il a pris candidement au pied de la lettre le mot du duc de Saint-Simon, qui, en grandissant hors de proportion vraie la princesse des Ursins, a cédé à ses instincts de faiseur de Mémoires; car madame des Ursins est bien plus un personnage de Mémoires qu'elle n'est en réalité un personnage historique. Certes! une telle femme ne fut point une aventurière, mais, quoiqu'elle fût par sa naissance, ses relations, sa société, au niveau des plus étonnantes destinées, il n'y en a pas moins de l'aventure dans la sienne. Elle a le mouvement haletant, l'agitation stérile, l'intérêt passionné mais éphémère, et, qu'on nous permette le mot! le flou-flou qui passe des personnages de Mémoires. Elle n'a point la solidité dans la grandeur du résultat obtenu que doit avoir tout personnage taillé véritablement pour l'histoire. Dans le ciel de l'histoire, il n'y a que des étoiles fixes, et madame des Ursins est une étoile qui depuis longtemps a filé.

Dupe de l'appréciation à contre-sens du duc de Saint-Simon, M. François Combes, qui a de la gravité

et probablement le goût laborieux des choses historiques, a placé sous la forme sérieuse et abstraite de l'histoire les récits colorés des Mémoires du temps (et de Mémoires aussi originaux que ceux de Saint-Simon, de Louville, du maréchal de Tessé, lesquels feront toujours pâlir son livre quand on les mettra à côté), et c'est ainsi qu'au lieu d'une vie de la princesse des Ursins, c'est-à-dire d'une chose extrêmement piquante s'il avait eu la plume pénétrante et chaude qu'il fallait pour l'enlever, il nous a donné un fragment du règne de Philippe V, coupé dans la jupe de madame la princesse et surchargé de ces mille détails exigus qui sont comme la poussière de l'histoire, qu'un historien d'une physionomie aussi sévère que M. François Combes aurait pris soin de balayer.

II

Mais il les a laissés, et, au besoin, il les y aurait mis. Il a recherché tous ces détails, bien plus à leur place dans les Mémoires et dans les Correspondances, que dans un livre d'histoire élevée et générale tel qu'il a conçu le sien. « Les femmes fourrent des épingles partout, » a dit Figaro. Elles en fourrent jusque

dans leur personnage historique, ce qui équivaut à dire que les plus mâles d'entre elles sont encore femmes et le restent toujours. Or, madame des Ursins n'a guères été que cela, quand on y regarde : une femme très brillante, mais très inconsistante aussi, avec des lunes de bon sens, de caprice, d'entêtement et de chimère. Ce fut une femme en *tout* et *partout*, comme la chatte de La Fontaine.

M. Combes, dans le commencement de son volume, risque un parallèle de madame des Ursins avec lady Churchill (la femme de Marlborough et la favorite de la reine Anne), et de fait, si madame des Ursins jeta plus d'éclat, elle n'eut pas une tête politiquement de plus haut parage. Disons le mot : c'est une femme de chambre historique. Ce n'est rien de plus. Les éblouissantes qualités de la femme du monde que Saint-Simon lui reconnaît dans le fameux portrait qu'il a laissé d'elle, ne doivent pas nous faire illusion sur son inanité politique. Le génie politique est encore plus rare chez les femmes que le génie littéraire, et la princesse des Ursins ne forme point une exception. Cette servante de roi a gouverné ses maîtres, mais quels maîtres avait-elle, bon Dieu! Philippe V, la faiblesse idiote de l'esprit, asservi honteusement aux besoins d'un tempérament de Bourbon, la seule chose qu'il eût hérité de sa race, et cette princesse de Savoie, menée elle-même par son père, et dont toute la politique avec son mari (les Mémoires du temps nous l'ont

assez appris) fut d'ouvrir les rideaux de son alcôve ou de les fermer.

Encore cette domination de madame des Ursins n'était point personnelle. Imposée d'abord à son petit-fils par Louis XIV, et recevant l'ordre de Versailles, la princesse des Ursins fut restée *camerera mayor* quand elle aurait déplu. Seulement, ne rencontrant dans aucune idée ou aucun préjugé de son esprit de répugnance pour les fonctions par trop intimes et par trop domestiques dont elle était chargée, agréable d'ailleurs, charmante, de bonne humeur, une caquet-bon-bec d'un esprit infini et de grandes manières, comme doivent être des princesses quand elles sont des caquets-bons-becs, soulevant par là ce roi mollasse, qu'il fallait amuser, du spleen affreux dans lequel s'hébétait sa vie, madame des Ursins n'eut ni grand mérite, ni grande peine, d'exercer un si facile empire. Mais le jour qu'il fallut lutter pour le garder, car ce jour arriva le jour où Louis XIV fut mécontent d'elle et lui ôta cette confiance qui était sa force, à elle, sur les majestés espagnoles, cette servante, soi-disant maîtresse, perdit son empire aussi facilement qu'elle l'avait exercé.

Si cet empire fût venu d'elle, si, comme celui d'Éléonore Galigaï sur Marie de Médicis, il avait été l'ascendant d'une âme forte sur des âmes faibles, madame des Ursins, bien avant que la seconde femme de Philippe V la brisât comme une pagode de porce-

laine, n'aurait pas offert le spectacle de venir se justifier à Versailles, en 1705. Le ménage royal put la regretter comme une perruche très supérieure qui le désennuyait dans sa prison de l'Escurial, mais il la laissa docilement partir.

On lui permit de revenir. Justifiée à Versailles, elle revint et reprit sa puissance au prix qu'elle lui avait toujours coûté; et c'était à Madrid la domesticité, mais à Versailles, c'était l'esclavage! Impossible de voir, en effet, dans cette princesse des Ursins dont on veut faire une reine au petit pied en Espagne, autre chose qu'une observatrice qui renseignait Torcy et madame de Maintenon et faisait les commissions de Louis XIV. Réduite à cet emploi, qui est toute la réalité du rôle qu'elle a joué, la princesse des Ursins, comme on le voit, perd un peu de cette attitude superbe que lui a donnée Saint-Simon et qu'a voulu lui conserver M. Combes. Elle n'était pas de taille, du reste, à en jouer un autre.

Parfois très lucide d'observation, voyant bien la société espagnole et les résistances qu'elle opposait à l'influence française, elle manquait, quand elle voulait agir, de netteté et d'initiative. Elle s'agitait et tâtonnait, sans direction fixe, brouillant son écheveau en vraie femme violente qu'elle fut toujours. M. Combes, qui en parle parfois avec un respect presque comique, car, il faut être juste, elle ne mérite pas des sentiments aussi pénétrés, avoue lui-même qu'elle fut

d'abord pour la politique française, — ensuite pour la politique de conciliation, — et enfin pour la politique espagnole ; — précisément la politique qui l'eût renversée quand Élisabeth Farnèse, à elle toute seule, ne l'aurait pas chassée avec ignominie, comme une femme de chambre qu'elle était!

II

Tout le monde sait cette chute. Tout le monde a lu cette comédie d'une reine qui nettoie sa maison d'une vieille servante. Jamais femme qui veut être maîtresse chez elle ne donna de plus énergique coup de balai. « Chassez-la et dépêchez-vous! — avait dit le roi Philippe à sa jeune femme, — autrement... » Et l'histoire est plus hardie que nous, car nous n'oserions transcrire ici en quels termes d'un royal cynisme il lui dénonça l'influence de cette femme, qui pouvait se mettre entre eux deux. Chassée donc *comme une folle*, empaquetée, à moitié nue, au cœur de l'hiver, dans un carrosse, la princesse des Ursins fut expédiée à la frontière de France comme un colis pestiféré. Fouette cocher! Les cochers fouettèrent. Elle était déjà oubliée avant que le bruit de leurs fouets eût cessé. Elle

n'avait pas, du reste, opposé plus de résistance qu'une servante; elle tombait comme elle s'était élevée. Il y avait de l'unité dans son destin.

En effet, nous n'exagérons pas, et M. Combes a cité cette lettre: « Dans quel emploi, bon Dieu! m'avez-vous « mise! — écrivait la princesse des Ursins au temps de « sa splendeur à la maréchale de Noailles. — Je n'ai « pas le moindre repos, et je ne trouve pas même le « temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus ques- « tion de me reposer après le dîner, ni de manger « quand j'ai faim. Je suis trop heureuse de pouvoir « faire un mauvais repas en courant; encore est-il « bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment « que je me mets à table. En vérité Madame de Main- « tenon rirait bien si elle savait tous les détails de ma « charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui « ai l'honneur de prendre la robe de chambre du roi « d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner « avec ses pantoufles quand il se lève. Jusque-là je « prendrais patience; mais que tous les soirs, quand « le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte « de Bénavente me charge de l'épée de Sa Majesté, « d'un *pot de chambre*, et d'une lampe que je renverse « ordinairement sur mes habits, cela est trop gro- « tesque. Jamais le roi ne se lèverait si je n'allais « tirer son rideau; et ce serait un sacrilège si un au- « tre que moi entrait dans la chambre de la reine « quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe était

« éteinte, parce que j'en avais répandu la moitié. Je « ne savais où étaient les fenêtres, parce que nous « étions arrivés de nuit dans ce lieu-là; je pensai me « casser le nez contre la muraille, et nous fûmes, le « roi d'Espagne et moi, plus d'un quart d'heure en « les cherchant. Sa Majesté s'accommode si bien de « moi qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler « deux heures plus tôt que je ne voudrais me lever. « La reine entre dans ces plaisanteries; mais cepen- « dant je n'ai point encore *attrapé la confiance qu'elle* « *avait aux femmes de chambre piémontaises*. J'en suis « étonnée, car je la sers mieux qu'elles, et je suis sûre « qu'elles ne lui *laveraient point les pieds et qu'elles* « *ne la déchausseraient point aussi promptement que* « *je fais!* »

M. François Combes, qui est naïf, s'écrie, après avoir cité ce passage : « Une descendante des La Trémoille « devenue femme de chambre d'un roi! » Et il part de là, le digne homme, pour conclure que l'aristocratie française était descendue bien bas après Richelieu, et rappeler Tacite et la servilité romaine. Nous ne partagerons, certes! pas son étonnement, ni ses conclusions. La royauté et le culte qu'on avait pour elle du temps de Louis XIV, et même du temps de Henri IV, tenaient une si grande place dans les idées et dans les mœurs, que ces fonctions, que nous avons appelées plus haut trop intimes et trop domestiques, n'impliquaient aucune bassesse d'âme de la part de ceux qui les rem-

plissaient. Au contraire, dans l'opinion d'alors, ces fonctions étaient l'honneur même. Le livre de M. Combes porte à toute page la preuve, qu'il n'a pas comprise, il est vrai, de cette influence de la royauté qui transformait tout dans son éclat; mais, si ces fonctions étaient honorables, elle n'en étaient pas moins incommodes, et quand une femme de la naissance et du rang de la princesse des Ursins les acceptait et les remplissait, il fallait qu'elle fût soutenue par l'ambition de quelque chose de plus que de donner *le pot de chambre au roi* et *de laver les pieds de la reine!* Ce quelque chose de plus était évidemment de dominer l'esprit de ses maîtres et de se payer de ces peines et de ces attitudes... *grotesques*, comme elle dit, par la réalité d'un grand pouvoir.

Eh bien, c'est cette réalité du pouvoir qui a toujours manqué à la princesse des Ursins! Elle a vécu bien des années comme elle le raconte dans cette page incompréhensible à l'esprit moderne, et qui a dépaysé son historien, et jamais elle n'a touché, en pouvoir absolu et incontesté, les gages de cet épouvantable service auquel elle avait dévoué sa vie. Entre Louis XIV, invisible et présent, le vrai roi d'Espagne, et Philippe V, qui avait pour son pouvoir une de ces jalousies d'eunuque qui ne possède pas l'objet de sa jalousie, madame des Ursins, ambitieuse trompée, ne fut guères que ce qu'elle nous a décrit dans sa lettre à la duchesse de Noailles. Quand la première femme de

Philippe V mourut, on a prétendu que, les yeux fixés sur madame de Maintenon, elle pensa à être la Maintenon de l'Espagne; mais l'âme de ce faible roi qu'elle croyait tenir lui appartenait si peu, qu'il fut le premier à lui dire ce mot, rappelé par M. Combes: « Cher- « chez-moi une femme, nos tête-à-tête scandalisent le « peuple, » et la femme qu'elle lui donna fut cette violente et impérieuse Farnèse, qui, en arrivant, la mit dehors presque par les épaules, à la manière des laquais :

..... Et quant à Frontin, je dirai
Que c'était un coquin et qu'il est renvoyé!

Voilà pourtant, dans son élévation et dans sa chute, la femme à qui l'on veut faire les honneurs d'un personnage historique! Déjà, pour être malhonnêtes, j'imagine, envers la grande femme silencieuse qui ne domina pas, mais qui conseilla Louis XIV et qui devint sa providence lorsqu'il eut perdu sa Fortune, des critiques superficiels l'avaient comparée à madame de Maintenon et lui avaient accordé une préférence politique, mais tous les faits de la vie de madame des Ursins démentent l'indignité de cette comparaison et de cette préférence. Il y a, entre madame de Maintenon et la princesse des Ursins, la différence qu'il y a précisément entre la maîtresse et la domestique, entre le bon sens indéfectible et l'imagination *piperesse*, entre

le calme et l'agitation vaine, entre la simplicité et le faste, entre la réussite et l'échec! Saint-Simon, dans le somptueux portrait qu'il nous a tracé de la princesse, et quoiqu'il n'ait vu que la femme du monde là où un autre aurait au moins cherché la femme politique, n'a pas cependant oublié le trait juste qui l'individualise, et c'est sous ce trait qui porte, comme la flèche au talon d'Achille, que toutes ses autres qualités tombent abattues. « *L'entêtement de sa personne* « fut en elle la faiblesse dominante et *surnageant en* « *tout* jusque dans sa dernière vieillesse, par consé- « quent des parures qui ne lui allaient plus et que « d'âge en âge elle poussa fort loin au delà du sien. » Ce fut, en effet, cet entêtement de sa personne, lequel n'est pour le duc de Saint-Simon que de la coquetterie inintelligente, qui la poussa dans toutes les fautes et dans toutes les illusions. Ce fut cet entêtement qui lui fit croire qu'elle succéderait à la première femme de Philippe V, et la rendit dupe d'Alberoni dans l'affaire du second mariage, et ce fut cet entêtement encore qui lui persuada qu'on lui érigerait une principauté souveraine quand on signa le traité d'Utrecht!

Certes! nous sommes loin, quand on récapitule toutes ces erreurs d'esprit et de conduite, de la sage et solide madame de Maintenon. Puisqu'on parle de régner, ce fut celle-là qui régna vraiment, étant, dans tous les sens du mot, la noble moitié de Louis XI.

Elle régna sans en avoir l'air, tandis que la princesse des Ursins ne régna point et en fit le tapage. L'ambition de celle-ci ne fut, en somme, que des prétentions bruyantes et avortées, et le livre de M. Combes le fait voir. Il eût pu nous donner un précis exact de la guerre de la succession et du règne tout entier de Philippe V, qu'il connaît bien, comme son histoire le prouve, mais ce titre: *La princesse des Ursins*, l'a tenté, et il a succombé à la tentation. C'est le temps des femmes en histoire que notre temps. Voilà son excuse! *L'âme se mêle à tout*, disait madame de Staël. Le sexe aussi.

CHATEAUBRIAND (1)

I

Quand on lit sur la couverture d'un livre le grand nom de Chateaubriand suivi de celui du comte de Marcellus, toutes sortes d'idées vous viennent à l'esprit et on les accueille comme des espérances. Personne, en effet, n'ignore à cette heure ce que M. de Marcellus a été pour M. de Chateaubriand. On n'oserait pas dire son ami. L'amitié comporte une égalité, un niveau d'âmes et de position qui ne pouvait exister entre M. de Marcellus, que Chateaubriand prit si jeune sous son patronage, et un homme comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, frappé par le

1. *Chateaubriand et son temps*, par le comte de Marcellus, *Atala*, *René, le Dernier des Abencerrages* (*Pays*, 22 février 1859. *Constitutionnel*, 21 juillet 1879).

triple isolement de la misanthropie, de la vieillesse et de la gloire. Seulement, si l'on ne peut employer le mot d'amitié, s'il n'est pas loisible de croire à un sentiment que Chateaubriand, assez tiède à tout ce qui n'était pas sa personne, n'éprouva peut-être, dans toute sa vie, que pour Fontanes, il faut convenir pourtant qu'il y eut entre lui et M. de Marcellus une intimité profonde et dont le lien ne se rompit jamais.

Disons tout d'abord ce qu'elle fut, cette intimité. Lorsque Chateaubriand était ambassadeur en Angleterre, M. de Marcellus servait sous ses ordres en qualité de secrétaire de l'ambassade, et déjà Chateaubriand lui témoignait beaucoup de confiance. Malgré l'extrême jeunesse de M. de Marcellus, Chateaubriand, qui fut toujours le sublime bourreau d'argent que vous savez, investit cet enfant (il l'était presque) de la charge assez difficile de conduire sa maison et d'en surveiller les dépenses. Il ne l'appelait en plaisantant que sa « ménagère ». Et ce n'était pas tout. M. de Marcellus, qui a publié depuis les *Dyonisiaques de Nonnos*, était érudit comme un membre en herbe de l'Académie des Inscriptions (*Tu Marcellus eris?*), et Chateaubriand, qui n'était qu'un lettré, lui, trouvait commode d'avoir toute cette érudition sous sa main. Il faisait traduire à M. de Marcellus les vers grecs dont il avait besoin. Il ne le prenait point pour son bibliothécaire, il faisait mieux : il le prenait pour sa bibliothèque.

Comme les hommes qui ont la fatuité d'une grande

mémoire, l'illustre auteur des *Martyrs* avait peu de livres et ne s'en souciait. M. de Marcellus lui prêtait les siens. S'il y avait un Montaigne ou un Sophocle sur le coussin du canapé ou de la calèche, il appartenait à M. de Marcellus. En reconnaissance de ces bons offices, l'ambassadeur-écrivain avait pour le jeune Valère de sa maison et l'helléniste de son cabinet ces charmantes familiarités paternelles qui ont tant de grâce dans un homme d'un ton supérieur, et qui, venant de lui, Chateaubriand, devaient enivrer un jeune esprit adorateur de son génie. Comme Bossuet faisant le catéchisme religieux, Chateaubriand faisait le catéchisme diplomatique à son secrétaire. Il lui corrigeait ses rapports et devenait aimablement son professeur de rhétorique... en matière de protocole.

Et ce n'était pas tout encore ! « Je t'en prie, défais ce bouton », dit Hamlet. Le vieil Hamlet connu jadis sous son nom de René, devenu ambassadeur moins naturellement que l'autre était prince, aimait aussi à défaire « ce bouton » du costume officiel qui lui gênait parfois la poitrine, et, par un reste d'habitude, il s'en allait souvent, à travers les campagnes des environs de Londres, mélancoliser. Il emmenait avec lui le jeune Marcellus. Ainsi il le mêlait profondément à sa vie, — à sa vie publique d'ambassadeur, à sa vie cachée de rêveur et de poète. Dans sa préface, M. de Marcellus se vante, avec raison et justice, d'être « l'ombre diplomatique de M. de Chateaubriand ». Il est, parbleu !

bien son ombre tout entière! « Je ne suis pas la rose, — dit le Persan, — mais j'ai habité avec elle. » M. de Marcellus a habité avec le laurier.

Et bien, convenons-en, après tous ces détails, quelle meilleure situation pour écrire un livre, pour dire un dernier mot sur Chateaubriand, que cette position incomparable de M. de Marcellus! Quelle source plus secrète de documents inespérés, inattendus, entièrement nouveaux, que les souvenirs de cet ancien jeune secrétaire d'ambassade qui, dès Londres, et en vue de l'avenir, écrivait chaque jour, avec la pensée du diplomate, tous les dits et gestes de son ambassadeur et de son grand homme; qui en dressait le protocole pour en faire plus tard un gros livre; et, s'il manquait la grande gloire littéraire pour son compte, songeait à s'en faire, au moins, une petite, à même celle de Chateaubriand! Quelle intéressante, amusante et triomphante biographie à élever bravement en face des *Mémoires d'outre-tombe*, ce livre d'attitude, dont elle aurait pu si plaisamment éclairer les poses! Quelle belle étude, enfin, dans l'intérêt de la vérité, sur la plus brillante personnalité de ce siècle (en exceptant toutefois Napoléon), à entreprendre et à achever, pour qui l'avait suivie de si près et observée à toutes les heures, dans toutes ses pantoufles et dans tous ses déshabillés! Il est des intimités qui rapportent encore à ceux qui en ont joui, même quand ils n'en jouissent plus. Telle était certainement celle-là.

M. de Marcellus pouvait être mieux que personne le Boswell de Chateaubriand, mais un Boswell homme d'esprit qui entend à demi-mot et ne manque pas les nuances, et non pas un Boswell comme cet imbécille dont Macaulay a trop exalté la bêtise, qui ne sut que tendre indifféremment le crachoir à tout ce que le docteur Johnson expectorait, et qui ne fut, après tout, qu'une mécanique à souvenirs. Jean-Jacques Rousseau disait un jour qu'il « aurait voulu être le laquais « de Fénelon pour avoir l'honneur de devenir son « valet de chambre », et s'il avait eu cette destinée, il nous aurait donné sans doute sur le cygne de Cambrai un livre touchant et superbe, qui eût mieux valu que le livre des *Confessions* sur une orgueilleuse et sale huppe comme lui !

M. de Marcellus, qui a vécu chez Chateaubriand, mais sur le pied d'un gentilhomme chez un gentilhomme, y a vécu plus intimement qu'un valet de chambre, car le valet de chambre n'aide pas à la toilette de l'esprit, et il a fait précisément sur Chateaubriand ce que Rousseau put regretter de ne pouvoir faire sur Fénelon. Il a fait un livre, et que disons-nous ? nous nous trompons ! il en a fait deux. Le premier a pour objet la politique de l'auteur de *la Monarchie selon la Charte*, et le second sa littérature. Sur quoi fera-t-il le troisième ? car il y en aura peut-être un troisième. Chateaubriand est le majorat de M. de Marcellus; il lui appartient par droit de vie commune : il en use et

abuse, il le déchiquète. D'avance, nous ne blâmons pas cela. Les grands hommes, comme les grands esprits, appartiennent à tous ceux qui savent parler d'eux, et nous ne connaissons rien dans les délicatesses d'un écrivain qui puisse primer les intérêts de l'histoire. Est-ce qu'avec les réserves introduites dans les *Mémoires* de Byron, Thomas Moore ne s'est pas presque... déshonoré ? Seulement, attention ! Tout dépend de la manière dont le livre est exécuté, de sa vérité, de son art, de sa profondeur. Et voilà la question pour tout le monde, et en particulier pour M. de Marcellus. Quel est son livre ? Est-ce un chef-d'œuvre ? L'auteur a-t-il vraiment fixé pour les yeux de la postérité ce rayon viager tombé sur lui de l'immortalité de Chateaubriand, et dans lequel il a vécu heureux et réchauffé comme l'abeille dans son rayon de soleil ? S'est-il réellement ménagé une petite niche pour son amour-propre dans cette énorme mémoire, comme on se ménage un petit coin pour y glisser sa propre statuette sous l'entablement d'un tombeau ?

II

Hélas ! nous ne le croyons point, et même nous croyons le contraire. Ce livre ne nous a ménagé, à

nous, qu'une déception. Nous nous attendions, en effet, à de l'histoire plus fine et plus incisive que l'histoire, à des Mémoires plus vrais que des Mémoires parce que celui dont il y eût été question ne les eût pas écrits. Nous nous attendions ou à de l'admiration franche à qui l'on n'en veut pas de grandir un homme, ou même (allons!) au dénigrement, oui! au dénigrement qui le rapetisse, ou enfin à l'impartialité qui prend correctement sa mesure et ne l'exagère pas. Dans tous les cas, nous avions compté sur un livre vivant et robuste, et nous n'avons trouvé que de la grammaire, des notules comme nous en mettons tous sur la marge des ouvrages qui nous appartiennent, pour nos besoins personnels, et, en dernière analyse, un livre... vain. « L'ombre diplomatique » de Chateaubriand n'est qu'une ombre, et écrit comme une ombre! Son livre en est une aussi; car ce n'est pas un livre, à coup sûr.

Après nous avoir raconté en quelques lignes de préface les procédés de style de Chateaubriand, ce qu'il appelait *la coulée* et *le crible à froid*, — détails curieux pour les gens du métier, mais inutiles, car nos méthodes ne sont jamais bonnes que pour nous, — M. de Marcellus a ouvert tout simplement les *Mémoires d'outre-tombe*, et, sans autre ordre que celui de la pagination et des chiffres, il a, dans ce livre hardi d'expression, où la langue est maniée comme le marbre par la vieille main de Michel-Ange, pourchassé de

phrase en phrase *la petite bête*, c'est-à-dire la faute de français imperceptible et l'incorrection qui échappe. M. de Marcellus est un grammairien armé d'un microscope. C'est un émoucheur. Comme l'ours, ce gros bienveillant de la fable, il ôte la mouche à Chateaubriand quand il dort (*quando dormitat bonus Homerus*), mais, comme l'ours, qui du moins avait la patte vigoureuse et fendait net le front de son ami avec un caillou, il n'empoigne pas de pavé, et il n'a que l'irrévérence des chiquenaudes.

Au point de vue purement exclusif de l'intérêt de l'ouvrage, peut-être fallait-il qu'un livre pareil fût plutôt amer ou gai qu'autre chose... Mais vouloir être respectueux tout en faisant la leçon n'est vraiment pas une position tenable, et ressemble trop aux anciennes adresses de la Chambre en réponse aux discours du Trône. M. de Marcellus, qui doit être pour la politique de *la Monarchie selon la Charte*, a pour le génie de Chateaubriand l'insolence tempérée qu'on pouvait appeler l'insolence constitutionnelle. De race, nous l'avions cru *ultra*.

Il ne l'est point, et il ose d'autant moins l'être dans sa critique, qu'il aime Chateaubriand et qu'il a véritablement de la sensibilité littéraire. Mais la rage de montrer du goût gâte son goût, comme l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, et c'est ce terrible goût, qui gâte tout en lui sous prétexte de corriger et de purifier les autres, qui l'empêche de voir clairement

la supériorité, comme emploi de langue et art profond, des *Mémoires d'outre-tombe* et de *Rancé* sur les autres ouvrages de leur auteur. Il ne comprend pas, malgré toute son intelligence, que ces derniers livres soient les premiers de Chateaubriand pour la profondeur du sentiment et leur expression prodigieuse, — énergiques toujours, ceux-là, même dans leurs défauts et leurs prétentions, quand il y en a ; car il y en a, nous ne le nions pas ! Lui donc qui parle tant de goût et qui s'en préoccupe comme d'une idée fixe, il ne sent pas qu'il arrive lui-même au faux goût, — par la timidité. Car il y a deux faux goûts, et non un seul. Il y a l'exagéré et le timide. Une exagération en deçà aussi bien qu'au delà, et, que ce soit en avant ou en arrière que l'on tombe, c'est toujours tomber.

III

Voilà le reproche capital, le reproche qui entraîne tout le reste et que l'on peut faire à la critique de M. de Marcellus sur les derniers ouvrages en date de Chateaubriand. Le livre qui porte ce nom célèbre et qui annonce la vie, qui promet au moins un regard sur la vie de ce grand artiste que la politique vola à

la Muse, et qui ment aux promesses de son titre, n'est, au fond, rien de plus que de la critique littéraire. Une critique minutieuse, timide et fausse à force de timidité, laquelle finit par avoir peur de sa peur, comme si elle était une hardiesse! C'est insupportable, et tout à la fois c'est comique. C'est insupportable de voir recommencer, à propos de quelques points et virgules, la scène si connue de Bélise et de Philaminte dans les *Femmes savantes*, mais c'est comique, n'est-il pas vrai? que Martine soit Chateaubriand! Le croirait-on, si on ne le lisait?

Chateaubriand, cet homme de style qui voulut féconder une langue mourante et qui essaya de la rajeunir en la retrempant dans ses sources, est aujourd'hui repris de son audace, et par qui?... Par un érudit, par un linguiste, qui appelle le mot propre impropre parce qu'il est toujours énergique, et qui court sus au latin quand il ose passer dans cette belle langue d'invention et de tradition qu'écrivait Chateaubriand dans sa vieillesse. Certes! la science eût mieux conseillé M. de Marcellus que son goût littéraire, mais la science n'est qu'une juxtaposition dans notre pensée, tandis que le goût est la fleur de l'organisation même et sort du plus intime de l'homme: du mystère de son tempérament. Pas plus que tout autre, il n'a eu la liberté du choix. Il a obéi à sa nature en jugeant Chateaubriand comme il l'a jugé. Et il y a si bien obéi, qu'il n'a pas seulement relevé des faiblesses grammaticales qu'une

nature plus forte aurait dédaigné de relever, mais il s'est encore mépris dans ce qui n'était plus l'ordre grammatical et conventionnel de la langue, et en ce qui tenait à une appréciation plus profonde et plus littéraire.

On le voit passer sans cesse des mots aux choses qu'ils expriment, et reprocher à l'écrivain, qu'il accuse d'outrance et même parfois de barbarie, l'intensité de sentiment et l'âpreté de sa couleur. Ainsi, cette magnifique misanthropie, accrue par toutes les expériences de la vie et des hommes, qui a fini par déborder Chateaubriand dans ses dernières années, lui paraît un bistre trop amer et trop noir étendu sur les *Mémoires d'outre-tombe*, et il le signale comme une tache à la pureté d'un talent qui n'a jamais été si puissant ni si beau ! Voilà cependant la critique comme l'entend M. de Marcellus ! Cette critique incroyable qui marche entre deux prétentions, — le bon goût et la bonne compagnie, — cette vestale de Dictionnaire, que le moindre solécisme offense et qui garde contre les hardiesses du génie le feu sacré du rudiment, a des pudeurs permanentes et farouches qui ne sont plus que des pruderies.

Elle rougit du mot quand il est trop vif, du sentiment quand il est trop tendre, du détail de mœurs quand il est trop vrai ; il n'y a que la pensée et le style qu'elle décolore au milieu de toutes ces rougeurs. A chaque page de ces remarques incroyable-

ment menues, de ces délicatesses qui affadissent, de ces réserves qui réservent tout, l'esprit du lecteur s'impatiente. On n'écrit des Mémoires sur rien pour prendre des airs d'Harpocrate, et d'ailleurs ce n'est pas un dieu que M. de Marcellus. Puisqu'il fait un livre, ce n'est pas pour se taire! C'est trop ou ce n'est pas assez.

IV

Ce n'est pas assez évidemment! Dans ce volume de *Chateaubriand et son temps* nous ne trouvons ni l'un ni l'autre : ni le temps, qui est connu, qui est partout, dans tous nos livres, et sur lequel il aurait fallu nous apporter des détails ou du moins des jugements nouveaux ; ni le Chateaubriand que nous attendions, dans la virtualité de son double génie : d'homme d'action qui passe avec le mouvement du siècle dans l'histoire, ou du poète, assis à l'écart. Ils n'y sont point. Il n'y a que des phrases corrigées comme une version ou comme un thème. Cela s'appelle une *Vie*. On voudrait donc de la vie! On ne vous donne que du collet monté en toute chose, des bégueulismes littéraires, et quand on touche

à certaines cordes qui vibreraient trop, les réticences de la discrétion.

C'était bien la peine, en vérité, d'avoir été le secrétaire de Chateaubriand, pour écrire sur le père du Romantisme en France comme l'aurait fait le secrétaire de Villemain ! M. de Marcellus, au lieu de peser le mérite d'un des plus grands artistes qu'ait eus encore le XIXe siècle malgré nos décadences, a pesé des diphthongues et frotté des mots sur sa manche pour voir s'ils étaient de bon aloi. Qu'on nous passe l'expression ! il a pouillé grammaticalement le génie, et il ne lui est resté aux doigts de tout ce travail que l'encre de la plus *petite vertu*, l'encre d'un académicien. Ah ! lui qui s'est présenté longtemps au seuil de l'Académie française mériterait bien que, pour un pareil livre, ses portes majestueuses s'ouvrissent devant lui, d'y entrer entre deux virgules, et d'aller s'établir à ce grand travail du Dictionnaire pour lequel il a prouvé qu'il était bien fait !

M. le comte de Marcellus ! Vous croyez peut-être, ou du moins vous aviez cru, avant de lire ceci, que c'était là un historien qui devait pénétrer plus loin que les autres dans un homme qu'il avait pratiqué, qu'il avait aimé, et dont il avait été presque le partner dans la vie ! Vous aviez cru qu'il mettrait la main sur le cœur et aux entrailles de celui qui fut Chateaubriand ! Eh bien, vous vous étiez trompé ! Il ne l'a mise que sur son vocabulaire, qu'il chicane parce

que ce vocabulaire est trop fier, trop éclatant, trop hardi et trop latin surtout, — ce qui, par parenthèse, est la noblesse pour les mots français. M. de Marcellus, si érudit d'ailleurs, n'a pas même eu ici le courage du linguiste. La hart de l'homme de goût qu'il a au cou, a tout étouffé. Vous vous attendiez à de la critique humaine, moderne, qui va chercher le secret du talent dans les sources ouvertes de la vie; vous aviez cru, enfin, à une anatomie superbe! Mais on ne dissèque pas avec un grattoir. M. de Marcellus, c'est l'abbé d'Olivet sur Chateaubriand!

V

C'est tout Chateaubriand romancier qu'Alphonse Lemerre nous donne dans une de ces éditions inventées par lui avec tant de goût, et qui, en librairie, porteront désormais son nom. On dira : *Éditions Lemerre* et on les copiera, et déjà les copistes sont venus. Mais Alphonse Lemerre restera l'éditeur original, le *trouveur*, l'inventeur de ces éditions délicieuses sur papier maïs, qui a le reflet adouci des plus pâles topazes, tapis charmant pour la pensée! Chateaubriand, qui fut un dandy toute sa vie, qui met-

tait des *collants*, dans sa jeunesse, de la couleur de ce papier, serait heureux, s'il les voyait, de cette distinction et de cette aristocratie *livresque*. Pour l'édition seule, on devrait parler de ce *Chateaubriand romancier* ; mais il y a encore, d'en parler, une autre raison, pour moi impérieuse... C'est la manière inouïe de sottise et d'impertinence avec laquelle la jeune génération, qui se croit littéraire, de ce siècle, traite Chateaubriand, qui en fut et qui en est resté le plus grand écrivain ! Épris de *modernité*, comme ils disent dans leur ridicule jargon, les jeunes benêts qui trouvent à M. Zola un talent immense se permettent le mépris avec Chateaubriand, qui, s'il vivait, les écraserait du sien ; car les jeunes gens qui méprisent, comme ils disent, *les vieilles barbes* (un mot d'eux), ne se doutent pas du mépris que les *vieilles barbes* leur rendent, mais en y ajoutant la raison de les mépriser !

M. Anatole France appartient par son âge à cette génération insolente pour une grande mémoire, mais il a trop d'esprit et de tact, lui, pour en partager l'insolence. Dans la notice qu'il a été chargé de mettre à la tête du *Chateaubriand romancier* de Lemerre, il n'a risqué qu'une seule chose qu'on puisse peut-être lui reprocher : « En publiant — dit-il — trois romans « de la jeunesse de Chateaubriand, nous donnons une « place dans la petite bibliothèque littéraire aux « chefs-d'œuvre d'une *école qui brilla autrefois et qui*

« *maintenant est morte.* » M. Anatole France n'a pas osé écrire que la littérature, le *genre de littérature* de Chateaubriand était chose morte, mais d'autres l'ont écrit pour lui. M. France s'est retiré sous l'*école!* Mais il n'y a ici ni genre, ni école. Ce sont là des mots abusifs et vulgaires. En littérature, il n'y a pas de genres proprement dits, malgré les classifications de sottes rhétoriques. Il y a du génie, du talent, de l'invention, du style, tout cela très personnel quand il y en a. Et pour des écoles, elles ne sont jamais qu'une manifestation de la servilité imitatrice de l'esprit humain. Certainement les hommes dont on leur fait porter le nom ne les ont pas faites, et n'auraient pas voulu les faire! Ils savent trop que leurs plus grands ennemis sont leurs imitateurs. Et Dieu ne les a peut-être infligés au génie que pour qu'il eût, en les regardant, de lui-même un peu moins l'orgueil!

VI

Chateaubriand, d'ailleurs, fut peu imité, quoiqu'il ait eu le succès que n'a presque jamais le génie, et que l'admiration de son temps ne lui ait pas été marchandée. Il ne fut point imité comme, par exemple,

Rousseau le fut, avant lui et même par lui, Chateaubriand, alors que son génie n'était pas formé encore et que sa croupe de lion était engagée dans cette glu sentimentale et morbide de Rousseau, qui conglutina tout un instant et dont il eut tant de peine à sortir ! Depuis Rousseau, du vivant même de Chateaubriand, Lamartine, le sublime Lamartine, fut plus imité que Chateaubriand ne l'a jamais été. Le nombre de clairs de lune qu'a produit cet astre de Lamartine est infini. Ce n'est ni Marchangy, ni d'Arlincourt, qui furent les imitateurs de Chateaubriand. Il n'eut point, que je sache, de Bernardin de Saint-Pierre, ni de ces masses de Reboul et de Brueys d'Ouilly qui *lamartinisèrent* comme tant d'autres, faits pour l'imitation, *hugotinisèrent*. Chateaubriand échappa à ce triomphe vexatoire de l'imitation. Il y avait en lui quelque chose de trop particulier, de trop aristocratique, de hauteur d'isolement trop grande dans le talent comme dans la destinée, pour qu'on osât avec lui les familiarités idolâtres de l'imitation... « Monsieur de Chateaubriand », comme on a toujours dit, ne pouvait jamais être que « Monsieur de Chateaubriand », et malgré l'odieux vent d'égalité qui soufflait déjà et qui, depuis, a mis tout pêle-mêle par terre, j'ai entendu, vers la fin de sa vie, la manière dont on disait ce « Monsieur de Chateaubriand... » Et maintenant nous pourrons vieillir, nous n'entendrons plus jamais dire rien comme cela !... Lord Byron, grand seigneur et homme de

génie, qui avait les deux naissances comme Chateaubriand, ne fut pas, en Angleterre, plus imité que Chateaubriand en France, pour les mêmes raisons, et il n'eut pas plus que Chateaubriand le sentiment dilaté de son *moi* et ne le porta pas plus obstinément dans ses œuvres ! Deux fois dans sa vie Chateaubriand voulut être épique et courir cette grande aventure du poème épique, et ces deux fois-là il fut inférieur à lui-même. Il manqua successivement ces deux coups de partie qu'on ne peut gagner qu'à la condition d'être le plus rare et le plus impersonnel des poètes. Il ne l'était pas. Il était, au contraire, tellement personnel, qu'il n'a atteint toute l'expression de son génie que quand il a parlé de sa personne, et il n'y a que ceux-là qui ne comprennent rien à son génie qui le lui ont reproché.

Car on le lui a reproché... Les hommes, ces besaciers qui ont dans leur sac, sur le dos, l'égoïsme qu'ils voient dans le sac de devant chez les autres; les hommes, qui n'entendent pas qu'on s'occupe plus de soi que d'eux, ont presque tympanisé Chateaubriand de s'être trop préoccupé de lui-même et d'avoir, avec toutes les autres fatuités qu'il avait, jusqu'à la fatuité de ses tristesses et de ses dégoûts. Que de fois j'ai entendu dire « qu'il en était insupportable », même à ceux qui l'admiraient, mais qui en étaient impatientés. C'est que le sentiment de leur *moi*, à eux, souffrait de la dilatation et de la supériorité du sien ; — c'est qu'ils

étaient plus hommes que littéraires ; — c'est que leur égoïsme n'aurait pas parlé dans cette langue qui fait tout pardonner ; — c'est qu'ils n'auraient eu ni cette beauté, ni cette puissance à leur service, et qu'ils ne sentaient — comme les âmes esthétiquement développées et amoureuses du beau ! — ni cette puissance, ni cette beauté, dont ils méconnaissaient la source !

VII

Et, en effet, la source, la vraie source du génie de Chateaubriand, c'est Chateaubriand ! Quand il est vraiment inspiré, il est sa propre Muse à lui-même... Il est un des plus éclatants exemples qu'on puisse citer de la fausseté du mot célèbre de Pascal, qui disait qu'il fallait haïr le *moi* et qu'il le haïssait. Il aurait probablement haï celui de Chateaubriand, mais pour qui s'éprend de la beauté dans les œuvres de l'esprit, pour qui ne la craint pas comme ce malheureux Pascal, qui la prenait pour une tentation de volupté, c'est surtout le *moi* de Chateaubriand qu'on aimera dans Chateaubriand. C'est son *moi* qui sera toujours l'intérêt le plus passionné de ses œuvres. Il pourrait dire comme Médée : « Moi ! moi seul, et c'est

assez ! » En disant que le *moi* était haïssable, Pascal ne disait qu'un mot de janséniste envieux et farouche, qu'il détruisait, du reste, presque en même temps qu'il le disait, — car ce qu'il voulait, c'était, dans l'auteur, de trouver l'homme, ajoutait-il. Or, s'il cherchait l'homme dans l'auteur, il y cherchait le *moi*, l'auteur n'étant jamais qu'une superposition à l'homme, et Pascal, tout Pascal qu'il fût, prenait son cou d'Hercule dans une contradiction et s'étranglait ! Si le mot de Pascal était vrai, il emporterait du coup toute la littérature personnelle, et savez-vous ce qu'on y perdrait ?... Savez-vous de quoi elle se compose ?... Elle se compose de tout ce qui est lyrique et élégiaque, la plus immense part de la poésie humaine ! Elle se compose même de l'histoire ; car la personnalité de l'historien peut entrer dans l'histoire et couper et illuminer du rayon de l'aperçu ou de la réflexion le récit impersonnel des faits qu'il raconte. Et c'est même (pour le dire en passant) la supériorité des historiens modernes sur les historiens de l'antiquité. Le Christianisme, à qui nous devons tout ce que nous sommes, le Christianisme, en élevant la valeur de chaque âme jusqu'à la Rédemption par un Dieu, a par cela même puissancialisé jusqu'au delà de toute proportion le *moi* de l'homme, et donné à sa personnalité une vibration infinie inconnue aux Anciens. Tout génies qu'ils soient, Thucydide et Tacite sont secs. Mais si vous les supposez chrétiens, que ne mé-

leront-ils pas de torrents de pensées et de vie à leurs histoires ?... Excepté quelques œuvres épiques et dramatiques où le mérite du poète est de s'effacer et de se mouvoir dans des personnalités qui ne sont pas la sienne, et que le mot de Pascal ne détruirait pas, il s'en irait, pour peu que ce mot cruel triomphât du *je* de l'homme, de plus de la moitié de l'âme et des littératures, et c'est par masses qu'on écraserait l'esprit humain ! Le Chateaubriand de *René*, des quelques pages magnifiques des *Natchez* où René est encore entre Celuta et Mila, de quelques autres pages non moins belles de l'*Essai sur les révolutions* qui l'annonçaient, de l'*Itinéraire* tout entier, du *Congrès de Vérone*, des *Mémoires*, enfin ce Chateaubriand-là, qui est le grand, resterait sur la place, et nous n'aurions plus que le Chateaubriand du *Génie du Christianisme*, des *Natchez*, des *Martyrs*, de *Rancé*, — où pourtant l'obstiné génie de René revient encore, — et des *Fragments sur l'Histoire de France*, qui, dans un si vaste et si merveilleux artiste, est Chateaubriand le petit !

Ce qui resterait serait encore la gloire d'un autre, mais la sienne serait dédoublée. Réduit à ce que j'appelle ses œuvres impersonnelles, c'est-à-dire au *Génie du Christianisme*, aux *Natchez*, aux *Martyrs*, à tout ce que je viens de nommer plus haut, il aurait perdu la plus belle plume de son aile avec sa personnalité ; et ce ne serait pas assez dire : il serait plumé jusqu'au cœur ! Je sais bien que ce ne fut pas sa littérature

personnelle qui fut pour Chateaubriand le premier coup de cloche de sa gloire. Ce furent les circonstances d'un temps inouï qui lui inspirèrent ce *Génie du Christianisme*, rallumé, à temps, sur des ruines ! Seulement, dans ce livre qui fut une révolution après une autre, il y avait comme caché dans l'éclat de cet ouvrage étendu, varié, plein de descriptions jusque-là inconnues, il y avait... de quel nom l'appeler ? un roman, une nouvelle, un *presque rien* de quelques pages, évidemment personnelles, qui s'enfonça comme le glaive d'une vérité dans quelques cœurs. Ce *presque rien* s'appelait *René*, et ce n'était pas seulement le génie de l'auteur qui palpitait dans ce livre, mais c'en était l'âme : c'était l'âme d'un homme, et d'un homme dans un siècle, et même dans tous les siècles ! Car ce serait une erreur de penser que cette variété humaine qui s'appelle René est une âme finie, la curiosité et l'exception d'un instant, la maladie d'une époque déterminée, dont l'humanité est guérie et qu'on ne reverra jamais plus.

Non ! non ! c'est autre chose. C'est tout à la fois le portrait d'un homme et un type humain immortel. Depuis René, l'idéal René de Chateaubriand, nous avons vu, — malgré les grandes guerres de l'Empire qui arrachèrent les poètes à la rêverie et leur mirent le sabre à la main, malgré le Matérialisme envahissant, et l'Industrialisme qui l'a suivi, et l'Américanisme qui le continue, et la Philosophie positive, et le dévelop-

pement du *sens pratique* qui s'ajoute à la pratique des autres sens,— nous avons vu des générations de Renés, moins idéalement beaux que le *René* de Chateaubriand, il est vrai, mais marqués du trait qui les fait des Renés; car on dira désormais des Renés, pour certaines âmes, comme on dit des Don Juan et des Lovelaces pour certaines autres. Après le René qui fut Chateaubriand, il y a eu, tombé plus bas, le René qui s'appelait *Obermann* et qui fut Sénancour. Et, tombé bien plus bas encore, le René qui fut Sainte-Beuve et qui signa *Joseph Delorme* ; puis, remontant dans l'idéalité et le rayonnement du premier *René*, Georges-Maurice de Guérin, qui, par-dessus le René qui était en lui, mit un poète !

VIII

Quand ce livre de *René* parut, il n'eut d'abord pour lui que quelques âmes solitaires analogues à celle de l'auteur, et malades comme lui de ce *vague des passions* auquel il a consacré, comme une préface, un chapitre d'une analyse psychologique si profonde. On sortait des catastrophes sanglantes de la Révolution. A pareil moment, une *étude d'âme* devait se

perdre dans la préoccupation de reconstruire un monde tombé, et elle s'y perdit. On courait à cette reconstruction sociale comme au feu. Le *Génie du Christianisme*, qui activa le mouvement des esprits, montra, par l'ensemble de ce Christianisme qu'on ne savait plus, que ce n'était pas là absolument une religion d'imbécilles comme l'avaient dit les philosophes, et qu'il contenait (même à part des vérités d'ordre de foi) tout ce qu'il faut pour la dignité, l'imagination et les besoins les plus impérieux du cœur des peuples. D'un autre côté, indépendamment de la disposition générale des esprits emportés par la réaction, il y avait contre l'immédiat succès de *René* la suprême raison contre tout chef-d'œuvre, c'est-à-dire sa supériorité même... L'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait pas introduit qu'un roman pour épisode de sa grande exposition catholique, il en avait introduit deux, et — comme toujours — c'est celui qui valait le moins qui attira l'attention et qui la passionna davantage. On parla à peine de *René*; *Atala* eut un effet immense. Les vieux desséchés du voltairianisme se mirent à crier, comme des pies borgnes, contre cette exubérance de couleur si brusque dans une époque déteinte, et dont l'intensité cassait le verre de leurs lunettes sur leurs maigres nez, et on peut juger de l'exaspération de leurs cris par les fragments de la critique de Morellet que l'édition Lemerre a curieusement ressuscitée. C'est donc plus tard que *René*, qui

n'était pas un livre de circonstance, mais d'éternelle humanité, prit le rang qu'il a dans l'imagination des hommes esthétiquement développés, et qu'à présent, malgré la réaction contre Chateaubriand, son *genre* et son *école*, il ne perdra plus !

C'est, en effet, le premier livre, en génie, de Chateaubriand. C'est le plus court de ses ouvrages, mais le génie ne se mesure point aux proportions de la matière... Le génie personnel dont il brille ne s'est, d'ailleurs, pas épuisé dans ce roman incomparable. Le René qui est tout Chateaubriand est si incapable de s'abdiquer, qu'il reparaît dans ses autres œuvres, parce que ce grand génie personnel qui s'appelle Chateaubriand ne peut pas cesser d'être *lui* longtemps, — même quand il le voudrait pour obéir aux calculs et à la variété de ses autres compositions. Ainsi, je l'ai indiqué déjà, mais il faut insister, René, le René du roman, est intégralement dans le poème en prose des *Natchez*, aussi grandiose, aussi triste, aussi René enfin que dans le roman, et quoi d'étonnant, puisqu'il continue son histoire ?... Et, je ne crois pas que je me trompe, je le trouve même plus beau de fatalité tragique, époux de Celuta, que frère d'Amélie !... Les seules pages qui soient à sauver de l'*Essai sur les Révolutions*, écrit dans un galetas de Londres par un infecté de Rousseau, sont les pages où la personnalité du René futur, qui va s'accomplir et que Chateaubriand porte en lui, comme son cœur dans sa poi-

trine, commence à se dégager et à apparaître. Et plus tard, quand Chateaubriand écrivit l'*Itinéraire*, quand il nous raconta Rancé, ce *Rancé* qui n'est pas un livre mais une chiffonnière de pensées, et qu'il traça ces pages désespérées et cruelles sur le néant des lettres d'amour qui ne finissent jamais assez tôt au gré de nos misérables cœurs fatigués, c'est partout René, le vivace et l'immortel René! Enfin, et plus qu'ailleurs, dans ces vastes *Mémoires d'outre-tombe* qui sont le monument de toute la vie de Chateaubriand et le défilé du XIXe siècle, le René du roman qui est son histoire et son être revient sur lui, à travers tout, et donne à tout l'accent inouï qu'on n'a plus oublié dès qu'on l'a entendu et qui se replace sous sa plume avec acharnement. Écoutez-les, ces glorieux *Mémoires d'outre-tombe,* et dans ce ramassis historique des hommes et des choses de son temps qu'il pousse devant lui, vous entendrez les pieds méprisants de René comme quand il poussait les feuilles sèches tombées à l'automne, dans les bois de Combourg! Et, de fait, cette personnalité de René est si profondément celle de Chateaubriand, que les événements les plus heureux, les plus éloignés, par les côtés positifs, du dégoût et de l'ennui qui sont son mal irrémédiable, n'ont pu venir à bout de cette âme malade d'infini, dans les gloires finies de la vie !

Destinée curieuse et sans égale qui met encore plus en relief la force de cette personnalité, toutes les pros-

pérités de Chateaubriand sont en contradiction directe et perpétuelle avec les tristesses de son âme. A ne voir que les événements, à ne prendre les choses qu'à la surface, Chateaubriand fut certainement l'homme le plus continûment heureux, — et jusqu'à sa dernière heure, — par le fait mystérieux de ce qu'on appelle la Fortune, parce qu'on n'y comprend absolument rien! Il était né, comme Napoléon, avec une étoile sur la tête, et quand celle de l'empereur pâlit et s'éclipsa, la sienne resta lumineuse. Cette étoile, sa sœur, la hagarde Lucile, l'avait vu entreluire dans les ombres des bois de Combourg... De famille historique et presque royale, il eut bientôt traversé les misères de l'émigration, et quand il en revint, son *Génie du Christianisme* le tira du néant de l'obscurité avec l'éclat d'une victoire comparable à celles du Napoléon d'alors, quoique ce fut un autre genre de victoire. A dater de ce premier bonheur dans sa vie, Chateaubriand les eut tous. On n'en citerait pas un seul qui lui ait manqué. Sa seule manière de n'être pas poète, c'est qu'il fut heureux! Il eut l'admiration, l'influence, les yeux du monde fixés sur lui, les plus hauts emplois, les plus grandes affaires, et enfin une minute dans le gouvernement de son pays. Cette minute-là fut du bonheur encore, car pendant qu'elle dura il eut une idée juste et qui réussit. Ce fut la guerre d'Espagne. De toutes ses autres idées politiques, on peut faire bon marché. De celle-là, non! Et au milieu de tout ce déborde-

ment de prose retentissante, chose prodigieuse ! il resta poétique, incorrigiblement poétique, — comme s'il n'eût jamais touché à ces cuisines de la politique qui tachent les mains pures et dégoûtent les cœurs fiers. Beau de la beauté de René, de cette beauté triste qui prend le plus les cœurs, il fut, toute sa vie, aimé des femmes, à ce point que sa femme elle-même disait de lui dans sa vieillesse : « Quand il ne pourra plus marcher que sur des béquilles, elles viendront les lui porter. » Tel il fut, ce fortuné Chateaubriand, chez qui richesses, décorations, ambassades, ministères, versés sur sa tête, ne purent tuer le René, accablé de ces dons, qui résista et resta imperturbablement mélancolique là-dessous comme dans le salon de son ambassade à Rome, où, un soir, la poitrine couverte de crachats, il regardait debout, appuyé contre une console, la fête qu'il donnait à ses hôtes, avec ses yeux noirs de René...Une jeune Anglaise qu'il ne connaissait pas, et peut-être ressemblait-elle à Lucile, se planta hardiment devant lui, et après l'avoir fixement regardé, lui dit avec la voix navrée de la Voyante : « Ah ! monsieur de Chateaubriand, c'est vrai que vous êtes malheureux ! »

Elle en avait peut-être douté au milieu de toutes ces pompes de la vie, mais elle le voyait. Elle voyait qu'il n'y avait toujours là que René ! Mais voyait-elle comme nous que René, c'était aussi tout son génie ?

IX

Un dernier mot sur cette édition. Elle a prouvé qu'en réunissant les trois romans qui, réunis, sont intégralement le *Chateaubriand romancier*, le roman de *René* est celui qui a dévoré les deux autres. Que sont les deux autres, en comparaison ? L'éditeur a voulu ranimer un intérêt qu'il croyait expirant pour les romans de Chateaubriand, et l'intention est bonne ; trop bonne peut-être... L'intérêt n'expire pas. Toujours pour le raviver, il est allé jusqu'à donner des poésies en prose de Lucile, pauvretés qu'il fallait laisser dans le *Mercure*, où elles avaient été publiées autrefois. Le ridicule bas-bleu ne peut pas chausser le pied, qui doit rester nu, des sorcières et des ensorcelées, et on ne saurait dire laquelle, de sorcière ou d'ensorcelée, Lucile est le plus, cette hâve beauté de Lucile, ébauchée dans l'éther !... J'aurais mieux aimé, moi, pour le *ragoût* et le *complet* de l'édition, mettre, à la place de ces misères enfantines de bas-bleu, le mariage de René chez les sauvages, et sa lettre sublime, et l'épisode de Mila, cette aurore de vierge aux teintes albanéennes... N'importe ! tel que le voilà,

le *Chateaubriand romancier*, un peu trop arrangé par M. Anatole France comme un bouquet de fleurs mortes, a encore assez de parfum pour déconcerter l'odorat de ces délicats qui préfèrent à tout l'odeur de la pharmacie Bovary, et qui prétendent que tous les nez *modernes* ne peuvent plus respirer que cela !

PIRON [1]

I

Il était presque passé à l'état de légende, ce Piron dont on nous donne les œuvres inédites et la correspondance. Qui disait Piron, ne disait pas seulement un des esprits les plus vifs, les plus gais, les plus acérés du XVIIIe siècle. Il disait bien plus! Il disait tout l'esprit d'un diable en gaîté, et d'un diable colossal! Il disait la repartie, la riposte, le bon coup, le bon mot, l'esprit même! Si vous écoutiez la légende, Voltaire lui-même, Voltaire avait peur de Piron, mais Piron, Piron, lui, n'avait pas, mort-Dieu! peur de Voltaire! Et, en effet, regardez-y! Quand, semblable à la terre, cette petite fille devant Alexandre, le brave XVIIIe siècle

1. *Œuvres inédites de Piron*, publiées par Honoré Bonhomme *ays*, 15 mars 1859).

se tait devant Voltaire... pour l'écouter et l'adorer... un seul homme ne se tait pas, et, caquet-bon-bec, lui réplique et lui envoie, pif, paf, pan, à ce tyran charmant et cruel, qui tire sur ses sujets par la fenêtre de son Louvre bien plus réellement que le pauvre Charles IX, toutes ses arquebusades d'insolences, d'épigrammes, de mots qui emportent la pièce, et ce vaillant tireur, cet arquebusier, c'est Piron ! Sans Piron, Voltaire aurait pu se croire, à lui seul, je ne dis pas tout l'esprit humain, mais, ma foi ! tout l'esprit français, tandis qu'avec Piron, qui lui rappelle son *non-moi*, à ce *moi* immense, Voltaire est obligé de se dire, en se mordant l'ongle : « Diable ! nous sommes deux ! »

Oui ! ils étaient deux. Mais le second ici n'était plus un Rousseau qui se coiffe de nuit et s'enferme entre ses quatre rideaux pour accoucher de ses phrases, ni un badaud de Diderot amoureux de *Clarisse*, ni un pincé de Montesquieu qui mettait huit jours à aiguiser une épigramme. C'était un autre compagnon ! un autre vis-à-vis ! un esprit autrement alerte et allègre ! et soudain ! et jaillissant de la gaine ! et franc comme l'osier ! et cinglant et pétaradant comme la poudre ! C'était enfin un de ces esprits qui, comme nos anciens hérauts d'armes, pouvaient s'appeler également *France* ou *Bourgogne*, — c'était Piron !

Et l'esprit bourguignon, et l'esprit français, et l'esprit gaulois, et tous les genres d'esprit de ce pays-ci, qui en a presque autant que de provinces, se recon-

naissant en Piron, lui troussèrent une magnifique gloire qui ne lui coûta que la peine de naître et de rire, et, quand le pénétrant arome de son Bourgogne lui montait au cerveau, d'éternuer; car il appelait ses bons mots ses *éternuements*. Toute largesse et toute reconnaissance, cette gloire maintenant ne nous paraît fondée sur rien qui survive ; mais c'est peut-être la meilleure base de la gloire, car, celle-là, l'envie ne peut la diminuer.

Certes! maintenant, à la distance de plus d'un siècle, nous n'appellerons point quelque chose les œuvres écrites de Piron, les espèces de bouteilles vides de cet esprit mousseux, violent, bu sur place et... évaporé. Nous laisserons *Gustave Wasa* dans sa couche de poussière ; tragédie-cloporte ! Nous n'irons point chercher... où vous savez, ce *Théâtre de la Foire* dont Piron fut longtemps le *père* Gigogne. Nous ne l'imiterons même pas en évoquant cette trop fameuse *Métromanie*, qu'il faisait sonner, comme un pauvre sa cliquette, toutes les fois que Voltaire se vantait d'une œuvre nouvelle: « Moi, — disait-il avec orgueil, — j'ai fait la *Métro-* « *manie!* » Et, en effet, le malheureux n'avait fait qu'elle, cette froide pièce qui n'est plus si vous en ôtez seulement quelques vers ! Évidemment, la gloire de Piron n'est pas là. Elle est dans ce qu'il fut, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il laissa tomber, et non dans ce qu'il écrivit, cet esprit facile à profusion et débraillé comme l'ivresse.

Sa gloire, elle est en miettes brillantes, en rayons brisés, si l'on veut, mais elle est dans ce *Pironiana* qui nous reste; car on a fait un *Pironiana* à Piron comme un *Ménagiana* à Ménage. Livre imparfait, recueil impossible, ruche sans miel dont les abeilles ont fui, emportant leurs dards. Les mots de Piron ont vécu... ce que vivent les abeilles. Et pourtant c'est dans ce *Pironiana*, insuffisant toujours, alors même qu'il n'est pas suspect, qu'il faut chercher, et non ailleurs, si l'on veut la trouver quelque part, la trace effacée du génie de cet homme qui n'eut que sur place du génie, et dont les reparties, salées comme les chapons au gros sel, sont encore servies et citées avec enthousiasme en province, par les derniers siroteurs de la vieille gaîté qui tarit.

Eh bien, c'est cette légende, c'est cette gloire et c'est ce Piron, qui fait dans nos esprits le bruit de grelots et de fouet d'un joyeux postillon qui s'éloigne... c'est tout cela que l'on vient défaire et gâter ! Entreprise, ce n'est pas douteux, dans les meilleures intentions possibles, la publication d'Honoré Bonhomme, bien loin d'augmenter et de grandir Piron, va, au contraire, singulièrement le diminuer. Elle lui fera plus de mal que ses *Œuvres*, qui ne lui firent jamais de bien, à cet improvisateur bouillonnant, à ce Vésuve d'épigrammes en éruption, dont les livres ne sont que la cendre. Et, nous ne craignons pas de nous tromper ! elle lui fera d'autant plus de mal que cette publi-

cation est une correspondance, c'est-à-dire une conversation fixée, le genre d'écrit où le Piron spontané, inspiré et puissant, le Piron du trait qui n'y est pas, de la grande plaisanterie qui y manque, pouvait et devait se montrer.

II

Mais vous pouvez nous croire, ce Piron-là — le vrai Piron — n'y a pas paru une seule fois, et celui-là seul qu'on y trouve est encore au-dessous du médiocre auteur des *Œuvres complètes*. Dans ce volume de lettres familières, d'épigrammes et de vers auxquels Honoré Bonhomme a fait le dangereux honneur d'une édition, ce qu'on regrette le plus, c'est le naturel, la verve et la vie, c'est-à-dire précisément les qualités qui constituent cet homme impétueux, négligé et mordant, qu'en dehors de ses écrits fut Piron, le moins auteur des hommes, malgré son état et ses prétentions. Qu'on me permette de dire une chose nouvelle, car la *Métromanie*, cette pièce vantée par les Athénées, la *Métromanie*, ce préjugé classique, cette comédie qu'il fut de tradition d'admirer, fait peut-être illusion toujours: Piron, comme auteur, n'existe pas

Ou c'est le farceur grossier du *Théâtre de la Foire*, ou c'est le poète faux et guindé du XVIII[e] siècle, très inférieur à Gresset (le Gresset du *Méchant*) sur le théâtre, et de bien peu supérieur, s'il l'est, dans des genres divers, à Campistron et à Colardeau. Les bricoles de l'auteur n'allaient pas à cette nature primesautière et franche, qui avait besoin avant tout de liberté, d'épanouissement, de sans-gêne, pour jouir de toute sa force. Une fois tiré dans les quatre épingles de l'auteur, il n'était plus Piron, il n'était plus cet esprit vineux, capiteux, montant, démontant, qui cassait les bouteilles, les verres et les vitres, et faisait même, à certains moments, craquer les cercles du tonneau. Or, ici, justement, dans la publication de H. Bonhomme, Piron n'a pas besoin d'être auteur du tout. Pourquoi le serait-il? Dans une partie de ce volume il écrit de Bruxelles à la femme que plus tard il a épousée, une vieille commère d'esprit qui avait lu nos vieux conteurs immortels à grand renfort de besicles, une rabelaisienne qui n'avait pas plus peur de la crudité du mot que de la hardiesse de la pensée, et dans une autre il raconte ses relations avec quelques hommes de son temps, ou il traduit en vers des sentiments personnels, réellement éprouvés. Dans les deux cas, vous le voyez, l'auteur officiel disparaît sous l'homme, mais, hélas! l'homme soufflette cruellement sa légende et a bien l'air de nous mystifier!

Si Honoré Bonhomme ne nous l'assurait pas sur

son honneur et sur son admiration personnelle, nous ne croirions jamais que ces lettres pesantes, décolorées, gourmées, jamais gaies et quelquefois tristes, sans sel enfin : ni sel attique ni sel marin, comme disait le prince de Ligne, qui en avait à revendre de toute espèce, fussent de ce brillant esprit, superbe d'alacrité, qui tint tête à Voltaire, le pelota et dialoguait avec lui dans le silence du XVIII[e] siècle. Ah ! Voltaire ! Voltaire ! s'il revenait et s'il pouvait lire la publication de H. Bonhomme, c'est lui qui le trouverait un aimable homme et qui rirait bien... car il serait vengé !

« Ah ! vous l'avez cru spirituel, Welches que vous êtes, — dirait-il, — parce qu'il fut un impertinent contre moi ; mais tenez, lisez-le dans M. Bonhomme, dans cet excellent M. Bonhomme, dont le nom n'exprime que le positif de ses superlatives qualités, et voyez ce qu'il est au fond, ce bouffon de la Foire, quand il s'est essuyé de ses grossièretés ordinaires ! voyez ce qui reste de ce gros farceur aviné, à calembredaines et à calembours, et qu'on n'aurait certainement pas souffert dans les plus mauvais cabarets d'Athènes. Je l'ai autrefois baptisé du nom de *Gilles*, et je l'ai bien nommé ; mais ce Gilles, aujourd'hui, n'est plus qu'un Pierrot triste ! » Et de fait Voltaire aurait raison, non de se moquer de la tristesse du Piron des *Œuvres inédites*, mais de la signaler. Non seulement, en effet, les *Œuvres inédites* ne nous don-

nent pas le Piron connu, mais elles nous en donnent un autre que nous ne connaissons pas et qui est absolument le contraire de celui que nous connaissions.

Ce n'est plus là le beau gaillard de cinq pieds huit pouces, qui avait dans son geste et dans sa dégaine de la poissarde du marché aux fleurs et du plus beau garde-française, c'est un mélancolique (*stupete, gentes !*) à nous faire croire qu'il a enjambé par-dessus son siècle pour arriver jusqu'à nous ! Ni Byron, le mal marié, ni Chateaubriand, qui ne l'était pas trop bien, n'ont écrit sur leurs mariages de pages plus tristes, plus réelles, plus accablées et plus accablantes, que Piron, le bien marié, lui, n'en a écrit sur le sien lorsqu'ayant oublié de le lui mander, il le mande enfin à sa mère. Cette lettre, qui pourrait être écrite par l'un de nous, les mélancoliques modernes, et qui est de ce joyeux garnement, lequel rit et *épigrammatisa* plus fort que tout son siècle, est la seule chose vraiment charmante du volume, — mais il nous faut encore la parole d'honneur d'Honoré Bonhomme pour nous faire croire que cette chose touchante et poignante a été écrite... par Piron !

III

Ainsi, extinction complète, lourdeur, platitude, cuistrerie, absence de gaîté, et enfin çà et là une tristesse, une cruelle tristesse, tout est incroyable dans ce volume de Piron, qui tuerait Piron et l'idée que nous nous faisons de Piron, si sa renommée, indépendante des livres, pouvait être tuée par un livre. Tout est inattendu et incroyable dans ce volume, et l'on pourrait dire à Honoré Bonhomme, comme Dorine à Orgon, que tout y est

... à ce point,
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point!

s'il ne nous en donnait pas son *meilleur billet* dans une spirituelle préface. Il y a bien toujours un peu de nigauderie dans un biographe, mais, je me hâte de le dire, Honoré Bonhomme est très spirituel, aussi spirituel que s'il ne s'était pas trompé — mais trompé parfaitement! — sur les *Œuvres inédites* de Piron et sur leur portée. Honoré Bonhomme n'a pas l'engueulement de son héros Piron, ni la flambante épi-

gramme de ce brillant rompeur de côtes de la Côte-d'Or, mais il a une petite moquerie fine, légère et modeste, d'un ton excellent, qu'Arsène Houssaye, un autre biographe de Piron, a éprouvée ; car Honoré Bonhomme, dans sa préface, a *roulé* Arsène Houssaye, comme l'on dit, mais après avoir mis préalablement sur les escaliers un tapis. Il peut donc chanter : *Tenez! moi, je suis un bonhomme!* mais nul ne peut le chanter que lui, et nul ne peut dire qu'il l'est trop. Il l'est comme un Français d'un nom si français. Eh bien, c'est cet esprit français comme son nom, c'est cette petite plaisanterie française, c'est enfin l'absence naturelle de badauderie, qui rendent aussi incroyable que le ton du volume l'opinion étonnante qu'Honoré Bonhomme en a... et veut nous en donner!

IV

Mais, disons tout! Si littérairement ces *Œuvres inédites* devaient rester *inédites*, s'il ne faut pas toucher aux légendes, si Piron était mieux Piron dans notre pensée avant d'avoir lu qu'après avoir lu ce volume, biographiquement il a une valeur qui l'empêchera d'être inutile. Si le mérite littéraire de Piron est nul

ici, n'est pas nulle l'histoire littéraire. Honoré Bonhomme a réuni dans son ouvrage une foule de faits intéressants et curieux au double point de vue des mœurs du temps et aussi des mœurs de ce Piron, que l'on voit toujours trop à travers les gravelures qu'il a écrites et cette monstrueuse priapée qui lui ferma l'Académie, à cet homme si peu académique, du reste, de tenue et de tempérament. Piron, qui ne put effacer cette tache d'huile de l'orgie, qui grandit toujours au lieu de diminuer, Piron, cependant, n'était pas si diable qu'il était... sali.

Fournier a dit sur lui un mot charmant d'exactitude et de précision : « C'était un cynique doublé d'un patriarche. » Seulement, nous ajoutons, nous, qu'il eût bien fait de retourner son habit. Or, s'il était un patriarche, il était de ceux-là qui ont des demoiselles Agar pour servantes, — et pas d'enfants, malheureusement ; car il aurait eu souvent besoin d'une main attentive et pieuse qui eût caché sa nudité.

Il n'avait que sa femme, et sa femme ne lui eût pas rendu ce service. Elle était aussi une cynique, de la même race intellectuelle que lui. Il l'avait épousée à cinquante ans, et à eux deux ils formaient un siècle. C'était une gouvernante, une espèce de miss Griffith montée en graine, qui se faisait appeler mademoiselle de Bar parce qu'elle était chez une duchesse, — lectrice peut-être (on ne sait pas bien) comme mademoiselle de Lespinasse chez madame du Deffand. Elle

avait ramassé quelques économies, et elle eut pitié de la pauvreté de Piron.

Piron, en effet, était pauvre, et c'est encore là un des côtés poignants de ce livre sur cet homme d'une gaîté si rutilante et qui terrassait tout sous son bec d'acier. Il ne terrassa pas la misère. Piron, c'est la mendicité sans le pittoresque de la chose, sans les haillons qui peuvent être beaux. Jusqu'au moment où sa femme, qu'il aima beaucoup, quoiqu'il ait écrit, en l'épousant, cette lettre qui, elle seule, ferait lire le volume et qui est plus triste que la plus triste poésie,— car elle l'est comme la raison, l'âge et la réalité; jusqu'au moment où sa femme lui donna très noblement la main, il avait presque tendu la sienne. On a dit que cette femme de Piron avait été une cuisinière, et Honoré Bonhomme prend une peine du diable pour nous prouver qu'elle ne pouvait pas l'être, qu'elle ne l'était pas. A quoi bon ? Piron étant donné, ce gaudisseur au dessert, *« ce prétieux buveur de Bourgongne »*, il eût été dans la *couleur locale* de son esprit et de ses goûts d'avoir épousé une cuisinière. D'ailleurs, qu'importe! l'eût-elle été jamais, elle avait le cœur plus haut que son fourneau ; ne l'eût-elle pas été, elle ne lui en donnait pas moins la vie... sans la cuisiner.

Elle mourut folle. L'homme de cette *Ode* qui est un crime, ne la quitta pas, cette femme en démence, la soigna, se laissa battre par elle, et la pleura longuement et amèrement de ses deux yeux aveugles. Il

ne rit pas toujours, le farceur! Cette fin de *Gilles* Piron fait tout pardonner. Il a parlé dans une ou deux lettres de sa cécité, et il en a parlé avec une résignation qui rappelle un plus grand aveugle que lui. Milton disait: « C'est l'ombre des ailes de Dieu qui produit en moi « ces ténèbres, » et encore: « Dieu me regarde avec « plus de tendresse et de compassion parce que je ne « puis voir que lui. » Et Piron, moins sublime, mais plus touchant peut-être, écrit à un ami dans l'affliction : « J'écris sans voir si j'écris. J'ouvre inutilement « deux grands yeux qui pour cela même achèvent de « se crever. Ma nièce est là seulement pour m'avertir « quand il n'y a plus d'encre à ma plume, et me « remettre au courant; sans quoi, j'irais toujours... « Quand votre lettre m'est arrivée, je me suis jeté, « plein de ferveur, aux pieds du fils de David, qui a « mis encore un peu de sa salive sur la visière du « pauvre *Quinze vingt*; et je profite aussi vite que je « puis du topique avant qu'il se sèche. »

V

Ce sont de pareils faits et de pareils détails qui donnent à la publication d'Honoré Bonhomme l'intérêt humain et historique, à la place de l'intérêt litté-

raire dont elle est dénuée. Les dernières années de Piron, qui mourut à quatre-vingts ans, se nuancèrent, dans leur crépuscule, de qualités sérieuses et de délicatesses qui ressemblent à des vertus. Ce vieux rabelaisien de Bourgogne, ce vendangeur dans la *vigne à Claudine*, se mit à vendanger dans celle du Seigneur, et il traduisit en vers les *Psaumes de la pénitence*, de la plume qui avait tracé tant de couplets grivois. Ce rival de Voltaire par le trait et le mot, qui joua si longtemps avec lui, aux éclats de rire de son siècle, la fameuse scène de Vadius et de Trissotin chez les *Femmes savantes*, Vadius au niveau, par la riposte, du Trissotin de génie auquel il répondait toujours, ce *frère ennemi* de Voltaire, mais si frère dans l'épigramme que, pour sa part, d'une seule fois, il en campa seulement cinquante-deux à Fréron (tout un carquois renversé !), bat définitivement Voltaire par la beauté douce et désarmée de ses derniers jours. Il meurt presque comme La Fontaine, moins le cilice. Mais il a la cécité en plus. Son cilice, à lui, est sur les yeux, là où l'Orgueil porte ordinairement son bandeau.

H. Bonhomme a eu tort de comparer autrement que par la mort Piron et La Fontaine ; ils diffèrent trop par la vie, par l'art, par leur œuvre, — et par leur immoralité, quand ils furent immoraux, — pour pouvoir opposer ces deux noms. Ce n'est point le seul tort, du reste, de H. Bonhomme dans sa préface. Ce

spirituel débutant en biographie ferait bien mieux ses propres affaires s'il ne voulait pas tant faire celles de Piron qu'il ne fait pas, car il ne les fait pas ! et on dirait même qu'il le sent, on dirait qu'il a conscience de l'inanité de son livre, quand il se met à le lester d'écrits étrangers à la plume de Piron, et qui, par conséquent, ne devraient point faire partie des *Œuvres inédites.* Je veux parler des lettres de mademoiselle de Bar, devenue la femme de Piron, et de celles de mademoiselle Quinault, qui avait été sa maîtresse au temps où, *jeune* et *superbe* comme Œdipe, il ne perdait pas une ligne de ses cinq pieds huit pouces de garde-française. Honoré Bonhomme, toujours chevaleresque dès qu'il s'agit de Piron, Honoré Bonhomme, qui s'est croisé déjà pour madame Piron en voulant nous prouver qu'elle ne fut jamais cuisinière, se croise aussi pour mademoiselle Quinault et sa vertu ; et ce n'est plus se croiser, cela, mais se jeter par la croisée ! Il prétend qu'elle avait, cette cabotine, « et la dignité « qui impose et la modestie qui désarme », et qu'elle faisait, d'un simple regard, rentrer à Piron, au dessert, toutes ses plaisanteries et grivoiseries dans le ventre ! C'est comme s'il disait qu'en le regardant elle eût fait rentrer dans la bouteille le bouchon que l'électrique Saint-Péray envoie, comme une balle, au plafond ! C'eût été là une bien jolie qualité dans cette demoiselle...

Voilà pourtant jusqu'où l'ardeur de la biographie

peut entraîner un homme d'esprit! La femme d'Alexis Piron, fils d'apothicaire comme Dubois, ne *peut pas* être une cuisinière. Sa maîtresse, la Quinault, la Ninon des planches, lui refait, non pas une virginité, mais une pudeur. Et lui, Honoré Bonhomme, refait à Piron, de la même façon, avec son volume, un génie littéraire qu'il n'avait pas davantage, ce bout-en-train intempérant dépensé tout entier pendant sa vie, et dont il ne restera pas, au milieu des éclairs de ses mots qui passent, une épigramme *écrite* qu'on puisse citer, ou une chanson!

PÉLISSON [1]

I

Les livres de Cousin continuent de faire des petits. Encore un livre sur le XVIIe siècle ! Grâce aux succès, plus tentants que mérités, de l'auteur de *Madame de Longueville*, de *Jacqueline Pascal*, de *Madame de Chevreuse*, de *Madame de Sablé*, le XVIIe siècle est passé pagode, et nous sommes menacés, avec l'originalité qui nous dévore, de voir défiler devant nous tout le personnel de ce temps, biographie par biographie, Chacun et *chacune* aura la sienne. Il n'y aura pas d'excuse d'obscurité ou de médiocrité à donner, et quand la dernière aura été écrite, les biographes allumeront une lanterne, comme Diogène, et chercheront

1. *Pélisson, étude sur sa vie et ses œuvres*, par F. L. Marcou (*Pays*, 14 septembre 1859).

encore... un homme ou... une femme, comme Cousin!

Assurément, il faut aimer et admirer le XVIIe siècle; c'est un grand siècle, et c'est même le *grand siècle*, personne ne peut le nier, Mais faut-il l'aimer jusqu'à l'idolâtrie? Et n'en est-ce pas une véritable que de nous donner de gros livres, abominablement détaillés et tout surchargés de petites choses bonnes à laisser par terre, où elles étaient très bien, sur des personnages de deuxième, de troisième ou de quatrième ordre, à qui l'histoire, dans la discrétion de sa justice, n'a consacré que quelques pages, parce que réellement ils n'en méritent pas une de plus?

Eh bien, c'est un de ces gros livres que M. Marcou a commis! M. Marcou, qui est peut-être un disciple de Cousin, car c'est un ancien élève de l'École normale, vient de publier sur Pélisson un de ces livres — renseignés, trop renseignés même, — dans lesquels il a gratté, râclé et retourné tout ce XVIIe siècle, si râclé et si retourné déjà, le tout à propos d'un écrivain qui eut une valeur à son rang et à sa date, mais qui ne mérite pas cependant qu'on se donne tant de peine pour l'exhumer comme s'il était un de ces génies oubliés, statues de Dieu, de ces chefs-d'œuvre que Dieu permet parfois à l'oubli et au mépris des hommes de recouvrir!

II

Pélisson, en effet, n'est plus qu'un nom dans l'histoire littéraire du XVIIe siècle, un nom surnageant sur des œuvres qui ont sombré. C'est un nom, mais ce n'est pas une œuvre. Excepté les curieux, qui lisent tout, et les hommes attirés par la vogue dont jouit présentement le XVIIe siècle et qui veulent picorer quelque chose dans cette vogue-là à tout prix, qui lit actuellement Pélisson ? On le connaît par sa laideur, cette laideur célèbre qui l'a fait poser un jour pour le diable chez un peintre d'une gaîté féroce ; par son araignée, qui l'aima peut-être parce qu'il était plus laid qu'elle ; par son dévouement à Fouquet, prouvé par plusieurs années de Bastille ; et par sa conversion au catholicisme : quatre faits restés dans la mémoire des hommes. Mais, par ses écrits, qui connaît cet écrivain, trop habile pour n'avoir pas été de son temps, et dont les œuvres, faites pour ce temps, ne pouvaient durer davantage ?... Qui vit trop de la vie de son époque la partage, et passe avec elle.

Le génie lui-même, malgré sa force, perd quelquefois de sa vigueur dans l'énervement corrupteur d'une

gloire contemporaine. Pélisson, lui, qui n'était pas un génie, ne perdit à ses succès du jour que cette gloire du lendemain pour laquelle, d'ailleurs, il n'était pas créé. C'était un bel esprit, qui fut un bon esprit, à la fin, lorsqu'il se fut débarbouillé des affectations communes à toutes les jeunesses ; car nous avons tous notre Rambouillet dans la vie et nous le traînons longtemps après nous ! Ce fut un bon esprit, sorti de ce bel esprit qui n'en est que bien rarement la chrysalide... Pendant que Voiture et Bensérade, ces momies ratatinées par quelques jours, comme si ces quelques jours avaient été des siècles, mouraient dans leur peau de beaux esprits, Pélisson dépouillait à peu près la sienne et montrait un homme sous tous ces vernis... Il s'en était trop peint, le malheureux ! pour qu'il n'en restât pas quelque chose ; car le tatouage de ce qu'on appelle les salons littéraires est aussi indélébile que celui des matelots et des sauvages, et j'aime mieux ce dernier. Mais autant que ces choses s'effacent, il sut les effacer.

Voilà le mérite de Pélisson. Ridicule dans l'idéal (le poète des samedis de mademoiselle de Scudéry, l'auteur plus tard d'*Eurymédon*, va jusque-là, il faut bien l'avouer), Pélisson fut un homme admirable dans la réalité et dans la pratique de la vie. C'est Trissotin et c'est Clitandre, mais c'est un Clitandre sans beauté et sans talon rouge, qui n'est de la cour ni par sa naissance, ni par ses habitudes, mais qui y entra et

qui la fit mieux que personne. Pélisson a été le modèle des courtisans dans une cour assez forte en ces sortes d'hommes, dans une cour qui avait Lafeuillade et d'Antin.

De tous les hommes qui flattèrent cet Olympien de Louis XIV, si naturellement dieu qu'il est le *seul* souverain de l'histoire qu'on ait pu adorer sans bassesse, Pélisson fut le plus accompli, le plus souple, mais aussi le plus continûment élevé dans l'hommage, trouvant le moyen de paraître aussi grand d'à genoux que les autres l'étaient debout, tant il conserva toujours de dignité et d'aisance dans cette longue et habile flatterie, variée et nuancée, qui fut la cause de sa fortune... Entraîné d'abord dans le désastre de Fouquet, dont il avait été le poète, puis le commis, le confident, l'ami, la main toujours et souvent la moitié de la tête, renfermé à la Bastille où il avait écrit ces éloquentes défenses, éphémères et mortelles comme toutes les éloquences, mais qui passionnèrent toute la France d'alors en faveur de l'homme à l'écu reuil qui avait cru monter jusqu'au ciel et qui, aussi étourdi que son emblème, avait misérablement dégringolé, Pélisson, avec un tact qui est le génie de l'adresse, — mais c'est le moins honorable de tous les génies, — s'était montré ému, délicat, courageux, reconnaissant jusqu'au danger, presque sincère, et enfin toujours cet amoureux de l'amitié, comme il s'appelait lui-même, et qui, comme les autres amou-

reux, pouvait bien avoir sa folie, et il n'avait pas blessé la susceptibilité monstrueusement ombrageuse de Louis XIV, qui n'entendait pas qu'on fût à deux maîtres. Loin de là ! Il avait fini par se faire nommer, au sortir même de la Bastille, historiographe du Grand Roi, et son pensionnaire, et son économe...

Il devint presque pour Louis XIV, en faveur et en confiance, ce qu'il avait été pour Fouquet. Résultat prodigieux, qui ne fut point le coup d'escarpolette du destin, mais le gain obtenu d'une partie de longue main engagée et d'une conduite exquise de tenue, de langage, de finesse... Seulement, ces délicates flatteries de Pélisson, que Louis XIV aimait à respirer de son nez busqué et superbe, ont *vécu ce que vivent les roses*. Tout cela n'est plus que vieux bouquets dans de vieux tiroirs. L'*Histoire de Louis XIV*, par Pélisson, est allée rejoindre dans le néant de l'oubli son *Histoire de l'Académie*, cette pantalonnade en révérences que M. Livet voulait nous faire admirer l'autre jour ; et ni les efforts de M. Livet, ni ceux même de M. Marcou, ne seront capables de les en tirer toutes les deux !

Et cependant, je vous jure qu'il a du talent, ce M. Marcou. Je ne le comparerai pas à M. Livet, qui n'est qu'un baguenaudeur historique. M. Marcou est un homme d'un talent réel, quoiqu'il se soit laissé prendre à cette manie que je me permettrai d'appeler le *cousinisme du* XVII[e] *siècle*, et qu'il se courbe jusqu'à la biographie et ses épingles tombées, quand il pour-

rait se redresser et atteindre à la grande histoire. Or, je ne puis m'empêcher de regretter cela. M. Marcou a le sens vif et droit, la fermeté de tête, d'œil et de plume, la solidité du goût, qui est la conscience littéraire, disait Joubert, ce juste littéraire ! Il est, lui, un bon esprit sans bel esprit, et il n'en est que meilleur. S'il avait moins de culture et de rhétorique, il serait excellent, mais, pli des premières années peut-être ! il y a un peu *trop de classe* dans ce qu'il écrit. Il est évident qu'il *professe.* Il est évident qu'il veut prouver qu'il tient bien son sujet, et, comme on dit, qu'il le possède, et c'est lui qui en est possédé.

Or, Pélisson, qui était bien laid comme un diable, n'était pas le diable, après tout ! Pour cette raison, il ne doit posséder personne. Quoique biographe, du reste, et tout biographe est un épouseur de son sujet qui l'épouse des deux mains et qui l'épouserait de trois s'il en avait une troisième; quoique biographe, M. Marcou se fait bien moins d'illusions que beaucoup de ses confrères. Littérairement, il surfait Pélisson, mais il garde encore vis-à-vis de son héros quelque indépendance. Il s'en moque dans l'*Eurymédon* et ailleurs, et d'une jolie moquerie sérieuse. A part quelques mots à la moderne, introduits dans la conclusion et qui expriment cette décrépite idée, vieille comme un vieux journal et née sous le gouvernement représentatif, que Pélisson (on a mis bien d'autres noms déjà !) *représente* cette « bourgeoisie de

« talent et d'activité qui sent que son heure est ar-
« rivée et prend sa place dans l'État », — ce qui est du Guizot après du Cousin et fait vraiment trop de grands hommes dans M. Marcou, — il y a, dans le courant de l'ouvrage, une impersonnelle manière de juger les bourgeois qui étonne, et fait plaisir en étonnant.

Jamais pesant, M. Marcou est piquant parfois. Il compare, par exemple, la flatterie de Pélisson à celle de Voltaire, la flatterie de l'honnête homme mesuré à la flatterie d'un gamin immense, et vous vous doutez bien de celle qu'il préfère. Après les jugements piquants viennent les mots piquants. Quand il a fait le petit procès à l'*historiographie* de Pélisson, qui ramasse, comme un précieux crachoir, tout ce qui sort de l'auguste bouche de Louis XIV : « Il n'écrivait pas « l'histoire, — dit-il, — il la recueillait. » Et c'est vrai, et c'est heureusement dit, heureusement distingué. Mais c'est précisément pour cela qu'il ne fallait pas consacrer un si gros livre à ce maigre Pélisson ; c'est pour cela qu'il ne fallait pas faire d'histoire sur un homme qui ne sut pas écrire l'histoire, quoiqu'il eût pour cela fonction et charge, et dont probablement il ne restera rien... pas même le livre de M. Marcou !

III

Je me trompe. Il restera sur Pélisson les deux lignes qui en disent aussi long, à elles seules, que l'in-octavo de cinq cents pages de M. Marcou: « *Son style noble et* « *léger*—dit un jour Fénelon — *ressemblait à la démarche* « *des divinités fabuleuses, qui coulaient dans les airs sans* « *poser le pied sur terre...* » Ce qui, par parenthèse, appliqué à Pélisson, est deux fois fabuleux; mais Fénelon succédait à Pélisson, savait aussi bien flatter que lui, et parlait à l'Académie. Eh bien, le livre de M. Marcou est la justification opiniâtrement cherchée de cette phrase d'apothéose! Mais allez donc la chercher dans Fénelon, œuvres complètes! Allez la chercher dans son coin, cette phrase louangeuse, épitaphe d'or d'un talent depuis longtemps enterré! Pour cela il faut la piété de M. Marcou et... ses lunettes. Fénelon lui-même a beau toucher le nom de Pélisson de cette plume qui fait l'effet d'un rayon velouté sur toutes choses, qui le voit et qui s'en serait souvenu sans M. Marcou?... Personne.

Venu à cette époque de la littérature et de la langue du XVII[e] siècle, car il y avait une littérature et une lan-

gue *française* avant Descartes et Pascal (et, toujours la plaie du grand homme! Villemain s'ajoute ici à Cousin et Guizot) ; venu donc au moment où se faisait le marbre dans lequel les génies du siècle de Louis XIV allaient tailler leurs chefs-d'œuvre, et qui était très différent de l'espèce de marbre dans lequel Montaigne et Rabelais avaient taillé les leurs, Pélisson, comme une foule d'esprits qui entrent, par leurs œuvres absorbées, dans la composition de la langue d'une époque, servit à faire le marbre, mais il ne tailla pas de chef-d'œuvre. Et voilà pourquoi, en bonne justice, il n'a droit qu'à la place de son nom! Son livre le plus travaillé, celui dans lequel il *versa le plus de son temps et de sa tête*, son traité de l'*Eucharistie*, inachevé d'ailleurs, n'a point le caractère supérieur et net du chef-d'œuvre. Il engraissa, à l'époque où il parut, le champ théologique, comme ses autres ouvrages engraissèrent le sillon de la langue et la littérature générale. Ce fut tout, et qu'on le dise, c'est bien! Mais il ne faut pas aller plus loin.

Pélisson n'a pas plus droit à un monument spécial que l'officier sans grand commandement, qui tombe à son poste et qui est absorbé pour jamais dans la gloire de celui qui a fait, lui, ce beau chef-d'œuvre d'une victoire! Donner davantage à Pélisson, c'est ne plus faire ni de l'histoire, ni de la critique, et c'est désorganiser la gloire elle-même; car la gloire est une hiérarchie, et non pas une égalité! Confondre les rangs,

cette politesse démocratique, est toujours une impertinence pour quelqu'un. Avec son volume sur Pélisson et tout le XVIIe siècle remué et fouillé à propos de cet homme, qu'est-ce que M. Marcou aurait donc fait pour Fénelon ?...

Ainsi, le manque de proportion de l'œuvre à l'homme, et, par suite, l'homme vu à la loupe et manifestement grossi dans ses qualités, qui furent toutes secondaires, tel est le défaut capital de l'*Étude* de M. Marcou. Puisqu'il tenait à nous parler de Pélisson, un essai à la manière de Macaulay et des *essayists* anglais aurait suffi. Il eut une grande existence. Il fut important à son heure. Il vécut dans le soleil de Louis XIV et dans la lumière affectueuse de Bossuet. Il correspondit avec Leibnitz. Converti au catholicisme, sa conversion fut un événement si considérable que les protestants lui firent l'honneur de leurs calomnies et l'accusèrent d'ambition et de duplicité. Tout cela n'était pas mal pour un petit avocat de province et un vulgarisateur d'*Institutes !* et tout cela pouvait être rappelé ; mais sobrement, comme il convenait, et non avec le parti pris de faire un volume majestueux.

Tout cela, en effet, est de la fortune, de l'art, du bien joué, des qualités bien employées, mais tout cela n'est pas de la gloire. Et quand ce n'est pas au profit de la gloire que vous descendez dans l'ombre vaine d'une vie éteinte dont les écumes brillantes sont allées depuis longtemps où va toute écume, quand

ce n'est pas pour retirer de toutes ces misères, de tous ces néants, un génie perdu, un talent étouffé, un chef-d'œuvre que le monde oublie, il faut s'épargner d'y descendre.

Oui! par respect pour son talent même, si on en a, et j'ai dit que M. Marcou en avait. M. Marcou est un esprit qui, s'il n'a pas de profonds aperçus en propre, élargit les aperçus connus et y ajoute. Il aime ces groupements de faits dans lesquels Macaulay excelle, et il s'en sert pour donner du poids ou de l'étendue à son sujet. C'est enfin un écrivain dont la phrase a de l'envergure, et qui semble plus fait, comme je l'ai dit plus haut, pour écrire amplement l'histoire, que pour gonfler démesurément les proportions d'une biographie. Malheureusement, au *cousinisme du* XVIIe *siècle* il ajoute probablement une autre manie contemporaine. C'est l'amour de la biographie, de cette petite servante de l'histoire qui veut chasser et remplacer sa noble maîtresse.

Voltaire parle quelque part de cette abondante insignifiance de détails qu'il appelle la *vermine de l'histoire;* mais la biographie est particulièrement la mère et la nourrice de toute cette vermine, et n'en sommes-nous pas épouvantablement rongés? Je ne vois que des Shakespeare et son temps! des Bacon et son temps! des Abélard et son temps! et c'est un signe du nôtre, dont les philosophies ont retranché insolemment la personnalité à Dieu, que cette adoration de la

personnalité dans l'histoire, véritable anthropomorphisme historique, bien digne de toutes les dégradations de la pensée moderne. La biographie, c'est plus facile, plus familier, plus commère, plus amusant que l'histoire ! disent les esprits qui veulent des baladins partout, et les hommes les plus graves n'osent plus être sévères et vastes, par respect pour ce qu'ils devraient mépriser.

SAINTE-BEUVE [1]

I

Le fond du livre de Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, était presque inconnu, mais n'était pas nouveau, puisque c'est son cours fait à Liège en 1848-1849 ; mais ce qui est nouveau et d'une nouveauté très piquante, c'est l'immense détail dont il l'a chamarré, car les notes de toute espèce y abondent. Les anecdotes, les mots, les commérages (et je n'écris jamais ce mot avec dédain), y font un fouillis étincelant et charmant, et tout cela n'est pas le simple extrait de livres quelconques, mais des relations de l'auteur, de sa vie, du train de toute sa vie. Personne en Europe, je ne

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (*Pays*, 9 novembre 1860).

crains pas de l'affirmer, ne pourrait nous donner autant de détails que Sainte-Beuve sur ce qu'il appelle *Chateaubriand et son groupe* : madame de Staël, Joubert, Rivarol, Chênedollé ; la statue en pied et les bustes rangés alentour ! Sainte-Beuve est une personnalité très rare dans la littérature de ce temps. C'est tout à la fois un homme d'étude et un homme du monde. C'est un *lakiste* sans lac, un Wordsworth mondain, qui sait dîner en ville et plaisanter adorablement au dessert. C'est un travailleur qui n'est pas du tout un solitaire.

Bénédictin libre de sa petite maison de la rue du Montparnasse, il ne s'y cloître qu'à *ses heures*, comme mangeait cet autre *lakiste* moins aimable, le cormoran ! On le rencontre assez souvent lisant dans la rue quelque Elzévir à tranche dorée, et c'est une image de sa vie... Il étudie toujours, mais il va... Et les personnes qu'il rencontre, il les voit, les salue et leur parle, causeur éolien dont vous qui passez êtes la brise et tirez de délicieux accords, aimable sans distraction, suffisant à tout, plein de présence d'esprit et d'alacrité, une moitié de lui à sa lecture, l'autre moitié à vous, son doigt faisant *signet* au livre qu'il rouvre et reprend quand vous l'avez quitté. Voilà, en tout et en deux traits, Sainte-Beuve ! Abeille de livres acharnée à cette fleur qu'il aime, plus abeille encore de relation, et faisant miel de tout pour le compte de la littérature.

Et c'est ce qu'il a fait là, et mieux, je crois, qu'il ne l'a jamais fait encore. Sainte-Beuve, parmi tant de gens dont l'art pénible tourne au métier, aime vraiment la littérature. Elle a été pour lui une brillante maîtresse, et la maîtresse s'idéalisant est devenue sa meilleure amie. Toutes les fidélités de l'esprit, il les lui a gardées, et pour des poètes et des artistes, l'esprit, c'est bien plus profond que le cœur ! C'est pour cela qu'à mon tour j'aime ce livre où il y a tant de littérature, où tout ne me plaît pas cependant... Je n'en connais aucun de son illustre auteur où sa personnalité littéraire, studieuse et mondaine, poétique et critique, trouveuse et chercheuse, ait plus intimement pénétré ; aucun où il ait été plus lui-même ; aucun où il ait mieux dit et su davantage, et quand il n'a pas su de science certaine, où il ait plus bravement risqué l'incertain, — ce qui fait parfois dans un livre un charme de plus.

Le sien n'est pas, en effet, une histoire qui ne puisse se permettre de risquer quelque aventureuse anecdote ; ce n'est pas une histoire formelle et tirée à quatre épingles, quoique les épingles y soient et qu'il y en ait plus de quatre. C'est matière d'histoire bien plus qu'une histoire, où la divination va plus loin que les faits ; un essai d'instruction sur un homme que la grandeur de talent a rendu historique. Les vanneurs viendront plus tard, mais voici toujours du grain à vanner ! Du vivant de Chateaubriand, du vivant

même de madame Récamier, Sainte-Beuve n'aurait pas probablement publié tout ce qu'il y a en ces deux volumes, mais la mort ayant brisé la chaîne des relations, il s'est dit qu'il faut bien enfin que l'histoire commence, et l'impatience de cet *enfin* on la sent dans ce livre, bien autrement vif d'accent que les autres productions de l'auteur.

II

C'est là qu'a été la surprise. Ce n'est pas dans le talent, toujours présent, de Sainte-Beuve quand il écrit quelque chose, c'est dans l'opinion qu'il a exprimée si nettement, de cette fois, sur un homme dont il pouvait gâter la cendre sans que l'opinion lui reprochât, comme elle l'a fait souvent, ses faiblesses pour ceux qui sont morts et les gloires posthumes que quelquefois il leur invente. Sainte-Beuve est depuis trop longtemps au premier rang de la critique pour qu'on puisse méconnaître ou faire mine d'ignorer les habitudes et les procédés de sa pensée. Qui ne le sait? En fait de gloire, il a beaucoup aimé à donner à de pauvres diables, qui ne l'auraient pas eue sans lui, cette dernière obole que les anciens mettaient sous la

langue de leurs morts, pour, disaient-ils, payer leur passage. Il a été certainement le plus grand donneur d'oboles de ce temps. Mais ici, de pur don, il n'a rien donné à Chateaubriand, qui n'en avait pas besoin, du reste, qui n'était pas l'abbé de Marolles ou tout autre cuistre pour être aumôné.

J'aime à le reconnaître, Sainte-Beuve n'a eu aucune faiblesse pour l'illustre mort, et il le juge avec cette indépendance qu'on n'a pas toujours avec la vie; car la vie nous entortille de tant de manières qu'elle fausse sinon le regard, au moins le langage, de tout critique qui n'est pas le Vieux de la Montagne ou quelque juge inexorable et invisible. Or, Sainte-Beuve, studieux et mondain, sagace, mais aimable, par un privilège de sa souple nature, n'a jamais eu de la critique une conception si farouche.

Mais, quelle que soit la conception qu'il en ait eue, sa critique n'en est pas moins faite de deux choses infiniment précieuses pour ceux dont la fonction est de juger les œuvres littéraires: je veux dire de la sensibilité la plus vive, et d'une analyse si subtile et si pénétrante qu'elle ressemble à ce qu'est, en chirurgie, une opération... On ne l'a point assez remarqué: à l'âge où les premiers travaux mordent profondément sur les facultés et y laissent une empreinte ineffaçable, même alors qu'on les interrompt, Sainte-Beuve étudia pour être médecin, et, depuis ce temps-là, il a toujours porté sur son talent et sur sa pensée philoso-

phique et littéraire, le ressentiment de ses études interrompues. Cela n'a pas toujours été heureux, et nous dirons tout à l'heure en quoi ce ne fut pas toujours une fortune, mais, pour l'analyse du critique, cela fut un bonheur au plus haut degré.

C'est par l'analyse, en effet, que Sainte-Beuve a incontestablement établi sa supériorité en critique. C'est par l'analyse qu'il a fait faire un progrès à la critique contemporaine. Avant lui, les analyses littéraires qu'on se permettait n'avaient ni le profond, ni le saignant de la sienne. Les critiques d'alors (car on dira les critiques d'avant Sainte-Beuve comme on dira les critiques d'après, et il aura l'honneur d'être une date), ne parlaient guères que des lois abstraites d'un goût, très relatif d'ailleurs, et pinçaient seulement des mots... Mais lui, anatomiste et physiologiste pour la première fois dans l'ordre littéraire, il nous a appris à faire autre chose; il nous a appris à percer le livre jusqu'à l'homme. La critique a cessé d'être abstraite et grammaticale, pour devenir humaine. Pas immense! mais qui mènerait peut-être Sainte-Beuve plus loin qu'il ne voudrait aller...

En effet, quand l'habile critique prétendait un jour contre nous que la morale n'a rien à voir dans la critique littéraire, il ne se sentait pas inconséquent, mais de fait, pourtant, il l'était. Il l'était à l'emploi de son procédé ordinaire, à toute la pratique de sa vie intellectuelle, puisque c'est de lui, et de lui seul, que nous

tenons qu'il faut traverser le livre pour arriver à l'homme, au cœur de l'homme, à la conscience de l'homme, aux vices et aux vertus de l'homme ; car les livres que nous faisons, nous qui faisons des livres, nous ne les faisons qu'avec cela!...

III

Oui! voilà quelle était son inconséquence. Et si jusque-là on avait eu besoin de la signaler pour qu'on la vît, on n'en aurait plus besoin aujourd'hui que le livre que voici en fait sauter aux yeux la lumière! Je ne pourrai assez le répéter: jamais Sainte-Beuve n'a fait emploi plus intense, et je dirais presque plus inassouvi, de sa manière, que dans ce livre de *Chateaubriand et son groupe*, et pour cette raison il n'a jamais été plus vivant, plus intéressant et plus *fouillant*, en tout ce qui regarde Chateaubriand, que dans cet ouvrage où il va des œuvres à l'homme, de la pensée à la vie, du talent au cœur; enfin, il n'a jamais montré mieux (ce qu'il est sévèrement défendu de faire quand ce n'est pas Sainte-Beuve qui le fait!) que la conscience morale double toujours la conscience littéraire, ou plutôt que ce sont là les deux

côtés du même fait qui s'appelle, sans adjectif, la conscience de l'homme.

Là-dessus, Sainte-Beuve, qui se rallie (et qui s'en vante) à la critique de Gœthe, le païen et le naturaliste, a agi absolument comme nous eussions agi, nous les vieux retardés de moralistes chrétiens dont il se moque, — avec agrément, je le crois, mais dont certainement il se moque! Et prenez garde encore que ce livre de *Chateaubriand et son groupe* n'est pas uniquement le texte, revu et corrigé, du cours fait à Liège de 1848 à 1849 sur les œuvres du grand écrivain dont la France était en deuil, mais que chaque page de ce cours s'entable sur d'énormes notes recueillies par Sainte-Beuve des quatre points de l'horizon de ses relations, qui est un horizon fort vaste, et à cet effet de prouver mieux que par l'examen du talent et des procédés de composition de l'auteur du *Génie du Christianisme*, qu'il n'était, en somme, sous toutes les faces et de fin fond, qu'un comédien de talent ou de génie comme de conduite, indifférent à l'esprit du rôle qu'il joua toute sa vie, et ne se souciant que de l'*expression* qu'il y mettait!

Telle est la conclusion de Sainte-Beuve. Non seulement elle sort de chaque anecdote qu'il raconte, de chaque phrase qu'il écrit, de chaque mot qu'il ajoute aux jugements déjà très formels de son cours, mais il la rédige à dix places différentes, et la multiplie avec une clarté que lui, Sainte-Beuve, qui tamise si fine-

ment la lumière du blâme et sait en faire un jour presque doux, a rarement à ce degré de fulgurance. L'un des talents les plus reconnus de Sainte-Beuve, et l'on peut dire son art suprême, c'est d'adoucir les tons crus de la critique, tout en laissant assez de transparence à sa pensée pour que, du moins, on la soupçonne ; c'est de placer sur des opinions d'une franchise qui serait trop cruelle, de ces vapeurs que certains peintres charmants mettent sur leurs paysages. Seulement, cet art suprême du clair obscur dans la critique, cette habitude des crépuscules qui rendent la vérité plus piquante, comme le sont beaucoup de femmes, parce qu'on les voit moins, il n'y en a plus trace dans *Chateaubriand et son groupe*. Sainte-Beuve applique à Chateaubriand mort le bouclier d'Ubalde, fait avec des diamants implacables, dans lequel Chateaubriand ne peut plus se voir, mais dans lequel nous le voyons, nous ! Sainte-Beuve, à l'analyse presque chirurgicale, *opère* son mort d'autant mieux qu'il ne craint pas de le faire souffrir, et c'est d'autant plus ferme à lui qu'il aime certainement le chantre des *Martyrs* comme un poète aime un autre poète, qu'il en sent les beautés avec cette sensibilité littéraire si délicate et si passionnée qui distingue sa critique des autres critiques de ce temps, et que même un reflet de la glorifiante bienveillance du grand écrivain brille encore sur son front, à cette heure, ce qui ne l'empêche pas d'aller son train d'analyse, d'induction,

d'anecdotes plus ou moins compromettantes (comme celle du mariage de Chateaubriand, par exemple), enfin de détails de toute espèce et des plus amusants caquets !

Évidemment, c'est là un amour de la vérité historique dont nous ne nous plaignons pas, mais qui fait demander pourtant quelles sont les causes qui en ont animé à ce point la flamme sacrée et ont rendu Sainte-Beuve incorruptible à l'*enchanteur*, au *talent fée* (c'est ainsi qu'il appelle Chateaubriand), dont il nous dit les procédés littéraires et moraux comme Dorine disait à Orgon les procédés de Tartuffe? Eh bien, qu'il me permette de faire comme lui, Sainte-Beuve, à propos de Chateaubriand, et de regarder plus avant que le texte de son livre tout en regardant dans son livre, pour expliquer cette nouveauté de sensation qui a rajeuni sa verve et fait pousser des boutures si vertes à son inépuisable talent !

IV

J'ai dit que les influences des premiers travaux de Sainte-Beuve avaient été parfois pour lui une fortune, car elles ont aiguisé son talent d'analyse et lui ont

donné le fil d'un scalpel, mais qu'elles avaient, par contre, été quelquefois une infortune aussi. Voici une de ces infortunes :

La physiologie et l'anatomie, excellentes toutes deux dans le procédé empirique de l'analyse, sont montées plus haut que ce procédé et se sont établies un peu trop dans la pensée générale de Sainte-Beuve. En d'autres termes, il est resté dans son intelligence un matérialisme involontaire, mais singulièrement contradictoire avec l'esprit, le rare esprit dont Sainte-Beuve est doué. Certes! il n'y a jamais eu d'homme mieux payé pour être spiritualiste que Sainte-Beuve. Il n'est pas que critique, vous le savez; c'est de plus un poète, et un grand poète. Nous le prouverons quand il rééditera son *Joseph Delorme*, un des plus beaux livres de poésies morbides de ce temps morbide... Et ce n'est pas tout. Comme critique, son caractère avoué c'est qu'il préfère, dans les choses de l'esprit, ni plus ni moins que Joubert (le platonicien Joubert!), la délicatesse à la force. Et néanmoins, malgré ces tendances primitives et qu'il a dû développer dans des études purement intellectuelles, Sainte-Beuve, l'auteur des *Consolations*, des *Portraits littéraires*, de *Port-Royal*, l'admirateur *posé* des plus rudes porteurs de cilice qu'on ait vus, n'a jamais pu s'essuyer entièrement des doctrines de l'amphithéâtre, et un plus brutal que moi dirait qu'il y a encore quelque part, dans un pli de cette nature exquise, un peu du carabin

oublié. Cet homme de goût raffiné, qui nous dit, dans son *Port-Royal* (dont par parenthèse nous examinerons un jour la littérature et la théologie), que la meilleure objection contre les dogmes du Paradis et de l'Enfer c'est qu'ils ne sont pas d'un goût parfait et ne conviennent plus à messieurs les honnêtes gens de ce temps-ci, n'a pas le mauvais goût d'attaquer l'Église comme on l'attaquait au XVIIIe siècle, mais il est assez facile de reconnaître qu'il n'est pour l'Église ni un ami, ni un fidèle.

Chateaubriand, au contraire, à partir de la date du *Génie du Christianisme*, a toujours défendu l'Église; ce même Chateaubriand dont Sainte-Beuve, au commencement de son livre, assure, en se frottant les mains avec le tressaillement de la joie pour qui comprend quelque chose au style d'un homme, « qu'il était (Chateaubriand), ainsi que son ami Fontanes, un *épicurien, ayant seulement l'imagination catholique* », et combine le reste du livre et le pique d'anecdotes plus ou moins suspectes, plus ou moins étranges, plus ou moins lestes, pour le prouver. Le philosophe tapi dans le littérateur, le critique qui trouverait, même littérairement, Chateaubriand plus grand s'il avait été de la religion de Gœthe au lieu d'être de la religion de saint Paul, a pensé qu'il serait plaisant et d'un bon tour de guerre de soutirer tout doucement l'auteur du *Génie du Christianisme* à l'Église, ou d'inquiéter l'Église sur la loyauté de sa foi!

Telle est, en le lisant, la portée que j'ai cru voir et l'intention que j'ai cru surprendre dans le livre de *Chateaubriand et son groupe*; tel est le secret de l'ardeur historique qui a allumé toute cette furie d'anecdotes et dont il résulte, pour moi et pour tout le monde, que Chateaubriand, selon Sainte-Beuve, manquait en toute chose profondément de sincérité, qu'il arrangeait sa vie comme ses livres, qu'il a toujours vécu pour la galerie et la draperie, et qu'enfin il n'était pas plus chrétien que Talma n'était Oreste. Et si, en effet, il en fut ainsi, Sainte-Beuve a certainement raison et droit de le dire. Mais quand on consentirait toutes les anecdotes qu'il raconte, et qui *descendent* si cruellement Chateaubriand en l'expliquant, on pourrait encore se demander si véritablement ce fut bien cela...

Et il y a plus! Quand cela serait, quand réellement l'auteur du *Génie du Christianisme* aurait été toute sa vie un épicurien; quand même le mot (trop *porcin* pour que je le cite) prêté à Fontanes sur les convenances de ses après-dîner aurait été aussi le mot de Chateaubriand; quand Chateaubriand aurait eu des passions, sans lesquelles, après tout, il n'y a pas d'écrivains de génie, et qu'il aurait eu aussi pour la popularité un amour que je trouve bien plus coupable que toutes les autres passions; quand bien même sa foi se serait éteinte en lui aux souffles du temps, secret gardé, du reste, entre lui et Dieu, il n'en a pas

moins donné à son *imagination* la stabilité d'une conscience, il n'a jamais, *et sur ce point seul,* démenti son passé, il n'a jamais abjuré d'aucune manière la religion à laquelle il s'était dévoué, et il est mort enchaîné par cette conscience, qui, en France, *s'appelle encore l'honneur*, au poste qu'il avait choisi ! *Humainement parlant* (et pourquoi parlerais-je autrement à Sainte-Beuve?...), humainement parlant, une telle hypocrisie, si c'en est une, est plus difficile que la franchise des inconséquents et des lâches, et vaut presque la sincérité !

V

Voilà toute la réponse qu'il y ait à faire à la thèse cachée adroitement par Sainte-Beuve sous le talent le plus décevant et le plus fin, sous le plus beau et le plus pimpant frou-frou littéraire ! Sainte-Beuve est comme ces femmes qu'on aime en les appelant perfides. Il y aurait peut-être moins de grâce, si la perfidie n'y était pas... Ce n'est pas, du reste, pour Chateaubriand qu'il a voulu être perfide, mais il s'est rencontré que Chateaubriand a été victime.

Pauvre Chateaubriand ! Ceux qui ne l'ont pas été,

eux, dans ce livre de *Chateaubriand et son groupe*, c'est bien un autre groupe vraiment! C'est Cousin, Thiers, Villemain ; c'est toute la terre, toute la création qui n'est pas morte, mais, entre tous, c'est Villemain, dont Sainte-Beuve vante la « puissance d'imitation » comme originalité, et qu'il déclare un grand critique « pour peu qu'il ne s'occupe pas des vivants ». Le regarderait-il comme mort déjà, qu'il lui donne son obole de passage? Nous avons parlé des charités tumulaires de Sainte-Beuve, mais, après sa manière inattendue de procéder avec Chateaubriand, je voudrais bien savoir si Sainte-Beuve, quand nous aurons la douleur de perdre M. Villemain, lui retirera de dessous la langue la pièce de monnaie qu'il a la bonté d'y mettre aujourd'hui...

MACHIAVEL [1]

I

Voici un petit livre qui fera certainement à ceux qui le liront, comme à nous, l'effet de la plus singulière découverte. Ce n'en est pas une cependant, et ce n'en est que plus étrange encore... A entendre M. Joseph Delaroa, qui a publié cet incroyable petit livre qu'il n'a pas fait (et il a besoin de le jurer, ma foi !), mais qu'il a tout simplement et fidèlement traduit (prétend-il), c'est là du Machiavel que nous connaissons, c'est du grand et terrible Machiavel, l'Évangéliste des Borgia ; et non seulement c'est du Machiavel, mais c'est la substance même, la moelle de son esprit.

1. *L'Esprit d'un homme d'État*, par Nicolas Machiavel, traduit par M. Joseph Delaroa ; *Le Prince* (*Pays*, 14 novembre 1861 *Nain jaune*, 25 juillet 1866).

Ce sont les idées générales de cette créature redoutable, prises dans tout ce qu'elle a écrit ; les idées générales, entendez-vous bien? les idées générales qui, dans tout être vigoureusement organisé, sont le sang artériel de l'intelligence, et qu'ici on a condensées dans un petit livre sous ce titre : *L'Esprit d'un homme d'État*, comme les parfumeurs turcs concentrent toute une tonne de feuilles de roses dans un tout petit flacon, — une aiguille de cristal ! Pour qui n'a pas l'appareil respiratoire d'une sultane, ce petit flacon pourrait être mortel.

De même, à ce qu'il semble, le livre de M. Delaroa qui est du Machiavel pur, du Machiavel rectifié, du Machiavel axiomatique, ce petit traité qui montre mieux, à part des draperies historiques dont Machiavel sait les entortiller, les arêtes de sa pensée et les principes générateurs de la philosophie politique à laquelle nous devons le *Traité du Prince* et l'*Histoire de Florence;* oui ! ce traité doit paraître, n'est-il pas vrai ? avant de l'avoir lu, — et l'imagination doit s'y attendre, — quelque chose d'assez violent, d'assez savamment et sataniquement concentré. Car enfin Machiavel ne passe pas généralement pour un faiseur de sorbets... innocents, et Macaulay, que M. Joseph Delaroa n'a pas manqué d'évoquer dans sa préface pour blanchir cette noire renommée, l'honnête Macaulay lui-même n'a trouvé rien de mieux à dire que ceci, en faveur de Machiavel : c'est qu'après tout il n'était pas

pire que son pays et que son siècle, lesquels, moralement, furent affreux.

Eh bien, voilà la chose inattendue et renversante ! Ce qu'on pouvait prendre pour du très bon poison florentin de riche qualité, n'en est point du tout ; à ce qu'il paraît, c'était une tout autre chimie ! Et nous ne sommes plus à Florence, mais à Venise, en carnaval, pendant des jours gras qui durent depuis trois siècles, mais qui vont cesser ; car on vient d'ôter le masque au sombre domino du *Traité du Prince*, et ce qu'on a trouvé derrière ce diable de masque est curieux !

Je sais bien qu'il y a eu toujours de *l'embrouillamini*, comme dit M. Jourdain, dans la physionomie de ce masque que l'on prenait pour une figure. Je sais bien que madame de Staël, qui n'était ni une mademoiselle ni une madame Jourdain, ne pouvait dire, après y avoir regardé, si ce Machiavel était vraiment un pervers ou un ironique. Je sais bien, enfin, que le mot de sphinx, appliqué à tant d'hommes d'État, semblait avoir été créé exprès pour lui, et qu'il y a toujours un peu d'inconvénient à faire le sphinx quand on veut qu'on vous apprécie. Mais il n'en est pas moins vrai qu'entre cette indéchiffrable énigme de la physionomie et le mensonge positif de toute la personne, il y a un abîme.

Or, cet abîme, le livre de M. Joseph Delaroa veut nous le faire un peu trop lestement passer, et quand

on n'a que ce pont, la tête tourne ! Je suis inquiet; je crains qu'elle ne lui ait tourné. Quoi ! dans Machiavel, dans cet être qu'on a cru si profond que son nom veut dire profondeur dans l'universel préjugé des hommes, il n'y aurait, au fond, qu'un Jocrisse ou un La Palisse très caché ? Ceci me paraît rude. C'est, comme dit Thomas Diafoirus, *duriuscule*, pour ne pas dire dur, et j'avoue que je voudrais voir. J'avoue qu'à chaque axiome, à chaque phrase citée dans le livre de M. Delaroa, je suis tenté de demander le nom, la page et la ligne du livre de Machiavel où cet axiome se trouve et d'où cette phrase est textuellement tirée, pour y aller voir et être bien sûr qu'on ne se moque pas trop de moi.

Malheureusement, la critique s'y prendrait ainsi pour s'attester la vérité de toutes ces citations suspectes, que M. Joseph Delaroa échapperait à une pareille mise en demeure. Il n'est pas l'auteur du livre en question, et il nous en prévient dans sa préface. Cette compilation qu'il publie a été faite à Rome, il y a à peu près cent ans... La publication d'alors fut un trait d'esprit, dit M. Delaroa, — et ce fut là le seul de ce livre, comme vous allez voir ! L'Église avait condamné les écrits de Machiavel, et à l'autre bout de l'Église, Voltaire, qui aimait la clarté et qui, comme Lucifer, était un démon de lumière, ne montrait que haine pour le Ténébreux de la politique et de l'histoire, tandis que, de son côté, Frédéric de Prusse le

déshonorait à cœur joie dans son livre de l'*Anti-Machiavel*, « crachant au plat, — disait Voltaire de son royal ami, — pour en dégoûter les autres ».

Un jurisconsulte de Pontremoli (je suis toujours la version de M. Delaroa), qu'on *suppose* être le conseiller Bianconi (et que, moi, je crois être le conseiller *Bridoisoni*), eut « l'*heureuse* pensée de venger la mé-« moire du célèbre Florentin, au sein même de la ca-« pitale du monde chrétien. (Ces échos ne m'appar-« tiennent pas.) Il recueillit et mit en ordre, sous le « titre de l'*Esprit d'un homme d'État*, les *meilleures* « maximes de Machiavel » ; puis il présenta, machiavéliquement, le coquin! ce travail, comme son œuvre personnelle, à cette imbécille de Cour romaine, qui dauba dans le piège et qui ne vit pas plus d'inconvénient à permettre l'impression de ces maximes au conseiller Bianconi qu'à autoriser un de ses apothicaires à vendre des fleurs pectorales.

« La concision élégante du style », écrit M. Delaroa, dont on ne peut dire aussi, comme de Machiavel, s'il est sérieux ou s'il est ironique, mais qui, à coup sûr, n'est pas un pervers, « la mâle simplicité de « la pensée, l'élévation des idées, révélaient un écri-« vain éminent (*Ohime!*); la sagacité à discerner « le bien et le mal, la précision des conseils, la sûreté « des préceptes, la pureté de la morale, le bon sens « politique (et allez donc! il n'y va pas de main « morte, ce M. Delaroa!), annonçaient un esprit supé-

« rieur qui avait tiré un enseignement salutaire des « hommes et des choses. »

La censure, cette taupe, bien entendu, ne reconnut pas Machiavel ; mais les fins et les contrefins ne se trompèrent pas sur l'*Esprit de cet homme d'État* qui me déconcerte aujourd'hui (je l'avoue en toute humilité, j'aurais été comme la censure), et la mystification de ce vieux machiavélique de Bianconi fut bientôt découverte. L'autorité ecclésiastique, qui s'était prise au traquenard du *bon* conseiller, comme l'appelle M. Delaroa, très bon lui-même, racheta son erreur par de l'esprit et laissa vendre le petit livre. C'était de l'esprit, en effet, mais pas comme l'entend M. Delaroa. Elle ne s'opposa même pas à la seconde édition, ajoute-t-il, se congratulant, et pour ma part, je le crois bien !

Laisser ses ennemis se déshonorer entre eux, quand ils s'imaginent s'honorer, au contraire, quelle jolie politique ! ou je ne m'y connais pas. Jamais pavé d'ours n'était tombé d'une patte plus bête sur la figure d'un ami qui dort. Pauvre machiavélique qui s'attrape lui-même, le conseiller Bianconi, cette dangereuse dupe fourrée, aplatissait du coup de son livre l'angle facial de cette tête de Machiavel, restée si mystérieuse, et cassait le nez jusqu'à sa gloire ! Tel était pris qui croyait prendre, et le mystificateur était mystifié.

Voilà l'histoire que M. Delaroa nous raconte dans

sa préface. Il ne pense pas tout à fait comme nous. Le conseiller Bianconi lui semble très fort, très madré, un machiavélique digne de Machiavel, mais seulement plus gai ! Enfin il est heureux, lui, de reproduire et de traduire ce petit livre, qui était allé, depuis longtemps, *où va la feuille de rose et la feuille de laurier*, et la feuille de papier, quand on la charge de tous les *truisms* de la terre. Il l'a donc tiré de l'oubli.

M. Delaroa, qui est un machiavélique aussi, se sert de ce petit livre pour réhabiliter définitivement Machiavel, suspect toujours à d'aucuns esprits tenaces malgré Macaulay et les apologistes allemands qui lui sont nés depuis un certain nombre d'années, et il faut bien convenir que si les citations du livre de Bianconi sont exactes, si Machiavel, l'auteur de la *Peste de Florence* et de la *Mandragore*, a pu écrire les simplicités prodigieuses et les prudhommismes exorbitants que nous avons là étalés sous les yeux comme des fleurs de génie, tandis qu'ils ne sont qu'une rangée des plus tristes choux que puissent produire la bêtise et la platitude humaines, Machiavel n'est plus Machiavel ! Ce n'est plus le terrifiant Iago de la politique italienne, et mon embarras est horrible ; je cherche même à qui, parmi les badauds de notre âge et les philanthropes de récente invention qui y brillent, je pourrais bien le comparer !

II

Et je supplie qu'on ne me croie pas sur simple parole! Je supplie mes lecteurs de se procurer le petit livre, que je voudrais pouvoir citer en entier, pour qu'on vît bien le très drolatique attentat (si c'est un attentat) que l'on a commis sur l'imposante personne de Machiavel; pour qu'on pût bien mesurer, dans toute sa longueur, l'immense bonnet de coton qu'on a planté sur la tête de ce sphinx en bronze vert ou en marbre noir, dans le but d'en changer la physionomie et de nous faire passer de la terreur qu'il nous a jusqu'ici inspirée, au plus risible attendrissement!

Ce livre, composé de seize chapitres, embrasse le champ d'une spéculation assez étendue. C'est *la religion, la guerre et la paix, le droit des gens chrétiens, les vices qui ont rendu les grands la proie des petits, les lois, la justice, les charges publiques, l'agriculture, le commerce, la population, le luxe et les subsistances, le mal de l'oisiveté, les effets d'un gouvernement corrompu, des préceptes et des sentences politiques et morales, le père de famille, le bon prince, le ministre et le tyran.*

Tels sont les titres de ces chapitres, et, certes! il y a là assez pour montrer, en touchant aux idées qu'ils expriment, ce qu'on est, quand on est Machiavel; mais c'est là justement ce qui manque. Sur tous ces grands et féconds sujets que je viens d'énumérer, vous trouverez un homme qui n'a que de petites maximes sans inconvénients, comme le premier bourgeois chaperonné de Florence du corps de métier des teinturiers ou des cardeurs.

Écoutez-le sur la religion, cet homme de prudence qui ne veut se brouiller ni avec l'Officialité, ni avec l'Inquisition : — « Dans toutes les entreprises, il faut « se proposer l'honneur de Dieu et la prospérité « générale de l'État. — La crainte de Dieu facilite « toute entreprise que forment les gouvernements. — « L'abandon de toute piété et de toute religion « entraîne à sa suite une foule considérable d'incon« vénients et de désordres. — Il ne convient pas que « les hommes passent les jours de fête dans l'oisiveté « des réunions de plaisirs. — Il faut rendre grâces « à Dieu, lorsqu'il daigne, dans sa bonté infinie, ac« corder à un État ou à un citoyen la renommée « qu'ils ont méritée, l'un par sa grandeur, l'autre par « ses rares vertus et sa sagesse. »

A coup sûr, tout cela n'est pas faux; mais cela est-il poinçonné Machiavel?... Avez-vous vu dans aucune Civilité puérile, honnête et religieuse, rien de plus commun que ces idées?... Au moins, lorsque don

Juan est hypocrite, il est spirituel! Et sur la paix et la guerre, écoutez encore : — « Un prince bon et « sage doit aimer la paix et éviter la guerre. — Ac- « croître sa puissance et l'État, c'est accroître, en « même temps, la haine et l'envie, d'où *peuvent naître* « *guerres et désastres.* » Quel scrupule dans l'affirmation! « L'homme qui, aveuglé par l'ambition, s'élève « à une place au delà de laquelle il ne *peut plus mon-* « *ter, s'expose* à faire une chute *d'autant* plus désas- « treuse. — Le peuple a le droit de se plaindre d'une « guerre entreprise sans raison. — Le courage plaît, « même dans un ennemi, autant que la lâcheté et la « méchanceté répugnent. — Ce n'est point une sage « conduite que de réduire son ennemi au désespoir. « — Il vaut mieux, pour commander à une multitude, « être affable qu'orgueilleux, clément que cruel. — « Celui qui se contente d'une demi-victoire s'en trou- « vera toujours mieux; car *ceux qui veulent aller trop* « *loin, souvent se perdent.* — Pour conclure un accord « (découverte superbe!), il faut *d'abord supprimer les* « *motifs d'opposition.* » Rien de plus certain! Et encore ceci sur les lois : — « Celui qui n'est pas dirigé « par les lois, commet les mêmes fautes que la foule « sans frein. — On ne peut trouver bonne une loi qui, « *sous peu d'avantages, cache beaucoup d'inconvé-* « *nients.* — Où une cause produit le bien par elle- « même, sans le *secours* de la loi, la loi n'est pas néces- « saire. » Quelles escarboucles d'évidence! Mais

j'aime encore mieux notre Bianconi français et son lumineux aphorisme : « On est toujours l'enfant de quelqu'un, » que le Brid'oison italien qui prête de ces cris d'oie à Machiavel!

Et c'est ainsi, du reste, jusqu'à la fin du livre, sans qu'il y ait, de hasard ou de volonté, une seule pensée ou un seul mot qui s'élève au-dessus de ce vol... de chapon! Tout le temps que dure ce traité, intitulé l'*Esprit d'un homme d'État*, par antiphrase, s'allonge sans interruption la plate-bande de ces incomparables niaiseries, où une idée fausse finit par faire plaisir et paraît une fleur! Et quelle idée fausse, en effet, ne serait pas préférable, même pour les esprits justes, à des vérités de cet ordre-ci, par exemple: « C'est une « dureté que de vouloir tirer quelque chose là où il « n'y a rien! »

Je ne sais pas si c'est une dureté de tirer de cette phrase, où il *n'y a rien*, bien évidemment, une faute de français qui n'est pas imputable à Machiavel; mais c'est bien assez, français à part, que de telles vérités lui incombent. Seulement, dans l'impossibilité de vous rapporter tous ces idiotismes suprêmes d'un badaud qui se fond de bienveillance aimable pour l'humanité, je signalerai, en finissant, plus expressément, le chapitre de la justice, où Machiavel est beaucoup moins profond, moins compliqué et moins pratique, que M. Henrion de Pansey dans son *Manuel du Juge de paix*, et où l'idée qui nous restait encore de l'atroce

théoricien du *Prince*, se dissout et se noie dans un tutoiement sentimental!

III

Eh bien, n'est-ce pas curieux, tout cela, et n'avais-je pas raison de dire que voilà un Machiavel inédit dont ne se doutaient pas ceux qui lisent le plus Machiavel? Retourné, vertueux, Grandisson, bonhomme Richard sans l'âpre bon sens de Franklin qui le sauverait, sinon de la vulgarité, au moins du sentiment pleurard et de l'ineptie, ce Machiavel-là est-il vrai, réel, surpris sous l'autre? ou le vieux conseiller Bianconi l'aurait-il fait à son image? Question de critique que je pose, que je ne résous point, mais que je demande qu'on résolve.

Dans ce traité fait avec des pensées qu'on lui prête, ou qui, fondues dans le tissu de ses ouvrages, ne s'y voyaient pas avec le sens qu'elles ont quand on les en détache; dans ce traité qui se termine par la morale des Contes de fées qu'on fait aux enfants : « Quel est « l'homme, né d'un homme, qui n'ait horreur de faire « revivre ces temps où les méchants (lisez : les ogres) « gouvernaient ? », Machiavel est si peu l'ancien

Machiavel, qu'il finit (chapitre du Ministre) par poser naïvement la nécessité de la fraternité ministérielle !

Ce n'est plus le conseiller de ce César Borgia qui deviendra peut-être aussi, un de ces jours, un honnête jeune homme, mais c'est l'instituteur des petits garçons politiques auxquels il donne, dans cet *Esprit d'un homme d'État*, la première leçon entremêlée de confiture, pour qu'ils retournent au plus tôt jouer à la fossette ! Tel est le Machiavel du traité arrangé par le conseiller Bianconi, auquel croit M. Joseph Delaroa, mais auquel je refuse de croire, justement sur le texte même qu'il a publié.

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ce Machiavel, qui n'eut que du style et ne fut qu'un grand homme de lettres dans l'ordre politique, mais qui manqua toujours de sincérité dans la conduite et dans la pensée ; peu donc me chaut que ceux qui l'admirent commencent par le dégrader ! Mais si réellement, pourtant, le conseiller Bianconi nous a donné les idées générales de cet homme dans son *Esprit d'un homme d'État*, je comprends parfaitement le mépris qu'en fit à la fin la République de Florence, et qu'il vint un moment où elle ne voulut plus employer à ses affaires ce menteur d'habileté qui, au fond, n'était... j'en demande pardon, qu'un jobard !

IV

Ce n'était qu'un Satan en bonnet de coton.

Pour le bonnet, — que vous contesterez peut-être, — c'en est bien un. Je vous le montrerai, d'ailleurs. Je vous le ferai toucher, cône, serre-tête et houppette. Mais pour la tête qui est dessous, vous ne la contesterez pas !

C'est bien celle de Satan, — cette vieille tête, connue dans le monde comme celle de Barrabas (un de ses fils !) à la Passion.

Ironique, profonde, équivoque, *sphinxique*, lividement belle, italienne enfin, ceux qui l'ont le plus regardée n'y comprennent pas grand'chose, à cette face mystificatrice, et je prétends même, moi ! qu'ils n'y ont rien compris... Tous en ont eu peur, plus ou moins, et l'ont nommée le Diable... le Diable dans une de ses réalisations les meilleures... les meilleures au point de vue de l'Enfer. C'était Satan, et un Satan spécial... Ce n'est point celui de Milton, qui, lui, n'est qu'un grand diable puritain, une Tête ronde à laquelle il a poussé des cornes, un colonel insurgé et cuirassé des *côtes-de-fer* de Cromwell. Ce n'est point non plus

le Satan dandy de lord Byron (dans sa *Vision du jugement*) ; ni le Satan fourchu, bouffon et voyou de Callot, qui éteint les chandelles vous savez comment...; ni le Satan conseiller d'état et diplomatique de M. de Gœthe : le comte de Méphistophélès ; ni le beau diable romantique, mélancolique et svelte, d'Alfred de Vigny (dans *Éloa*) : tous diables inventés par quelqu'un, tandis que celui-ci s'est inventé lui-même, comme le péché. Celui-ci, c'est le Diable tout sec. C'est le Diable professeur, le Diable doctrinaire. En un mot, c'est Satan... Machiavel !

Il a même cet avantage, qui doit en être un très grand pour un diable, qu'il a été reconnu tout de suite pour tel, sans discussion et sans indécision de suffrages, depuis l'Église romaine, qui l'a condamné, jusqu'au Grand Turc, qui l'a fait traduire pour son usage personnel; depuis Frédéric de Prusse, un des plus grands Saints du XVIII[e] siècle, qui lui a répondu par cette claque de l'*Anti-Machiavel*, jusqu'à lord Littleton, qui lui a mis sur la conscience tous les massacres de la Saint-Barthélemy, — ce qui nous décharge d'autant, nous autres catholiques, car c'était à peu près un athée que M. Machiavel (*il signor Machiavelli*). Immédiatement après la publication de son *Prince*, il fut regardé par tout ce qui lisait la lettre moulée comme le Diable absolu, omniarque, universel. En Angleterre, le nom de Machiavel — Nicolas — fut le nom du Diable, et il n'y eut, quand

parut Cromwell, que le vieux Noll qu'on pût opposer au vieux Nick. Même les écrivains de ces derniers temps, ces temps hardis où l'on fait avec les idées ce que l'*homme* à *la poule aux œufs d'or* fit avec sa poule, à laquelle il creva le ventre pour voir ce qui était dedans, n'ont pu, en la retournant, blanchir sa damnée face. Un des plus célèbres, Macaulay, qui, dans une nation rongée de *cant* et dévorée de *spleen*, gagna sa renommée à la pointe de ce paradoxe que Machiavel était un des plus honnêtes gens de son charmant siècle, lui laissa pourtant l'empreinte de ce siècle sur la figure et ne put jamais le *démarquer* de l'initiale diabolique que rien, je le crains bien pour lui, ne pourra effacer. Une fois dans une fondrière d'erreur, la spirituelle humanité, qui se reconnaît là chez elle, enfonce jusqu'aux oreilles... Machiavel est passé Satan. Voilà qui est éternel et accepté comme un lieu commun de rhétorique, et moi qui vais le montrer casqué d'un casque à mèche qui devrait éteindre le démon, comme l'éteignoir éteint la chandelle, je ne suis pas bien sûr d'avoir, en résultat, plus de succès que Macaulay dans mon entreprise. Lui, voulut faire de Machiavel un honnête homme et il n'a persuadé personne ; moi, je veux en faire un niais et un niais de la plus splendide espèce ! Persuaderai-je quelqu'un ?...

V

Le faire un niais... Non! je ne le ferai pas: il l'était, pardieu! bien de lui-même, ce roué qui ne valait pas la roue, ce diable apocryphe qui ne le fut pas même en paroles, — la plus triste manière de l'être ; car les Tartuffes de l'Enfer sont tout aussi lâches que les Tartuffes du Paradis. Je n'aspire, pour mon compte, à n'être un Renan d'aucune sorte, mais je n'irai pas jusqu'en Syrie pour montrer, *d'après les textes*, comme disent les Renan, que Satan Machiavel ne fut qu'un Joseph Prud'homme de Florence, sur lequel le genre humain s'est incroyablement trompé. D'intuition, je l'avais toujours soupçonné, mais je n'en disais mot. Madame de Staël, qui, avec beaucoup de talent, comme en ont les femmes quelquefois, mais qui ne disait pas, comme les femmes, un seul mot venant d'elle, — par la bonne raison que les femmes ne font pas des enfants toutes seules, — madame de Staël, serinée par ces serins d'Allemagne pour lesquels elle eut toujours un goût qui m'étonne, prétendait que le *Prince* était une plaisanterie faite sans rire, et moi, qui aime excessivement la plaisanterie, même quand elle ne rit pas, je n'ad-

mettais pas carrément et d'aplomb cette idée, mais je m'y suspendais et je m'y balançais comme dans un hamac, cette balançoire de la rêverie! quand la petite publication de M. Delaroa tomba dans mes mains, arrêtant net le mouvement de ma balançoire.

Il nous la donnait comme une découverte en faveur de la haute moralité de Machiavel. Cette espèce de compilation de l'*Esprit d'un homme d'État*, ce n'était pas lui qui en était l'auteur; elle avait été faite à Rome, il y avait près de cent ans, par un jurisconsulte, — le conseiller Bianconi, — et l'Église, avec son Inquisition et son *Index*, avait laissé passer la chose... Or, la chose *dédémonisait* Machiavel le déchaussait de ses cornes et de sa cervelle, et en faisait tout simplement l'Ange de la plus pure niaiserie, s'il y en a un, ce que je ne crois pas, pour l'honneur du ciel! On n'y trouvait, sans exception, que des axiomes comme ceux cités plus haut, que vous pouvez aller lire, si vous le voulez, dans le livre en question. Certes! j'avoue que quand l'honnête M. Delaroa m'eut transporté à cette hauteur au-dessus de ce magnifique orrent d'idées générales, et d'idées générales de cette puissance, je n'eus pas tout à fait autant d'aplomb que Blondin sur sa cataracte du Niagara. J'eus le vertige... du scepticisme, qui en est toujours un! Je ne sus comment expliquer cet *Esprit d'un homme d'État*, qui était tout le contraire d'un esprit. Je doutai des facultés du traducteur. J'allai jusqu'à dire que le

conseiller Bianconi n'était autre que le conseiller *Bridoisoni*... Enfin j'eus tort de toutes les manières ; je le confesse en pleine humilité. Lorsqu'une circonstance particulière me faisant remettre la main sur le *Prince* de Machiavel, cette tête de Méduse froidie et aux serpents glacés dont nous avons le frisson de père en fils, et d'école en école, depuis plus de trois siècles, j'ai vu là, non sans étonnement, mais avec le plaisir que fait, quand elle arrive, la Vérité, qui a le pied encore plus lent que la Prière, que ce bon M. Delaroa était un traducteur fidèle, que l'*Esprit d'un homme d'État* était bien celui de l'homme d'État de Florence, et que ce n'était pas le pauvre conseiller Bianconi qui était le conseiller *Bridoisoni !*

VI

C'est à renverser, en effet, ce que je trouvai dans le *Prince*. J'y trouvai le Jobard immense que j'avais eu peur de voir (car il est des instants où l'on a réellement peur de voir !) dans cet *Esprit d'un homme d'État* qui m'avait été un symptôme, et qui m'avait fait dire tout bas, avec un soupçon agréable ; Sous le

diable, il y aurait donc un niais?... J'y trouvai surtout l'idée du cas que l'on doit faire, avant d'y avoir soi-même regardé, des plus éclatantes, des plus solides réputations. Certes ! s'il en fut une jamais bâtie à chaux et à sable, ce fut celle de Machiavel, puisque, pour celle-là, on a employé jusqu'au bitume de l'Enfer, et qu'un homme de critique moderne, ce fort Macaulay du XIXe siècle, qui a essayé d'ôter le bitume en gardant tout le reste, continue de trembler devant le génie quand il croit avoir supprimé le démon. Encore à l'instant où j'écris, affirmée en dernier ressort par Macaulay, qui n'a eu le courage que d'une moitié de paradoxe, la réputation de Machiavel — sa réputation intellectuelle — n'a pas bougé d'une ligne dans l'opinion des hommes. S'il n'est plus un monstre d'immoralité, il est resté un prodige d'esprit, et si le mot machiavélique ne veut plus dire pervers, il veut toujours dire puissant et terrible. Eh bien, je me suis promis de vous montrer ce puissant et terrible Machiavel! Je vous ai promis le bonnet de coton dans lequel il faut bien le voir emmitouflé, ce grand homme, puisqu'il le porte sous son auréole. Je vous l'ai promis, cône, serre-tête et houppette, et je vous jure que vous l'aurez!

Et c'est dans le *Prince*, l'œuvre principale de Machiavel, celle qui, de son nom, a le plus timbré sa gloire, que nous chercherons et trouverons ce précieux bonnet...

VII

Tout le monde le sait, le traité du *Prince* est l'apologie de la force, ce qui, par parenthèse, n'est pas très spirituel en soi... Les bêtes, parmi les animaux, comprennent la force, et parmi les hommes, les plus bêtes la comprennent, l'admirent et tremblent devant elle. Mais, soyons juste ! Machiavel n'en a pas voulu faire que l'apologie. Il en a voulu chercher les lois, il en a voulu spiritualiser l'action en la mêlant avec la ruse, qui est une des forces de l'esprit, — oui ! mais lorsque l'esprit est bas ! Faire la force, de brutale qu'elle est, c'est-à-dire de bestiale, spirituelle, savante et retorse, en construire le traité, en écrire la jurisprudence, mettre le génie à son service, c'était une œuvre... diabolique d'intention, au moins, mais pour laquelle il fallait l'esprit, non pas d'un diable, mais de cinq cents! Et que ce soit le siècle de Machiavel qui ait pensé cela par la tête de Machiavel, comme le veut Macaulay, ce qui, au fond, est puéril, ou que ce soit Machiavel solitaire, dans sa propre virtualité, peu importe ! Il a prétendu nous donner un traité de la force avec lequel on pût triompher de toutes les diffi-

cultés et de toutes les résistances, sinon toujours, au moins quatre-vingts fois sur cent; effroyable et effrayant ouvrage! Ouvrons son livre. Comment Machiavel s'en est-il tiré?

Il s'en est tiré comme ceux-là que Rabelais, qui était bien plus fort que lui, appelle des « abstracteurs de quintessence ». Il s'est retiré majestueusement dans des idées générales que nous verrons furieusement ressembler à celles de ce traité de l'*Esprit d'un homme d'État*, idées qui tout à l'heure vont faire votre bonheur, à vous comme à moi, si vous aimez, dans les sujets graves, les petits pétards des bons rires inattendus! Il a dit impassiblement des choses vagues ou naïves, plates ou effrontées. Il a bâti sur des tautologies. Il a redoublé autour de lui les paralogismes. En un mot, toujours, comme le médicastre de la comédie qui disait que l'opium faisait dormir parce qu'il avait une vertu dormitive, il a répondu à la question par la question, — ce qui, même dans le sophisme et dans l'erreur, est le comble de l'impuissance. Et, franchement, si, au lieu d'avoir affaire à ce préjugé en marbre des galeries de Florence auquel le génie a sculpté un masque de génie; si, au lieu d'avoir affaire à ce Satan, intentionnel et raté, que les hommes, séduits peut-être par la perversité de son intention, ont appelé démon, comme les amoureux appellent leurs maîtresses quand ils en ont la tête perdue, nous eussions affaire tout sim-

plementà un monsieur d'hier, inconnu, portant son petit *Traité du Prince*, imprimé chez Hachette, aux journaux, je suis persuadé que la critique, qui tremblote et louchote devant cette grande figure de Machiavel, qui n'est qu'un masque, ne se gênerait pas avec le monsieur inconnu et ajouterait peut-être deux oreilles — à son long bonnet de coton !

Oui ! la critique, la critique de la queue *leu leu*, qui fait baise-mains, baise-pieds et le reste, à toute puissance reconnue, consentie, usurpée et soufferte, dirait sans se gêner au monsieur inconnu de chez Hachette : Pourquoi votre *Traité du Prince* ne donne-t-il jamais le comment de ce qu'il enseigne? Vous êtes la force et la corruption, et vous me racontez bien quelques horreurs qui ont réussi, et vous dites : « Il faut mettre un « si bon ordre dans son gouvernement, que quand on « ne croit plus (textuel) on puisse faire croire par « force. » — Mais comment? Comment? dit le Prince votre élève et la critique votre maîtresse, et vous, vous ne répondez pas ! Votre traité repose sur le principe : il faut être heureux pour être heureux ; il faut être fort pour être fort. Et nous voilà bien avancés ! Le Prince (dites-vous, page 98,) doit vivre de *sorte* avec ses sujets que nul accident, bon ou mauvais, ne le puisse faire varier. Mais comment? Mais la *sorte*, vous ne la dites pas, professeur de rien du tout ! Pourquoi, enfin, au bout de toutes les généralités que vous posez doctoralement, le *comment* se dresse-t-il toujours, se morfond-

il eu s'en retourne-t-il, sans réponse et confus?...

Voilà le bonnet, et vous voyez s'il est chaud et commode ! Mais comme la critique, respectueuse pour le grand Machiavel, le ferait gaîment danser, ce bonnet, sur la tête du petit de la maison Hachette ! Supposez que le petit inconnu s'avisât d'écrire comme le grand célèbre : « Quand on offense un homme, il « faut s'arranger de *manière* à ce qu'il ne puisse pas se « venger, » est-ce que la critique mâcherait beaucoup son cigare pour lui riposter? C'est aussi bête que si l'on disait : Quand on vit, il faut s'arranger de *manière* à être heureux. On demande la *manière*, toujours! Oui! voilà le bonnet! Mais voici la houppette, une houppette de *truisms* légers qui l'embellissent et le couronnent : « Celui qui a le moins compté sur la for- « tune, s'est toujours maintenu plus longtemps. » Traduisez : Celui qui est le plus prudent, est celui qui court le moins de danger! Et cette autre houppette, car il en a de rechange, Machiavel : « Il ne fait jamais « bon d'attaquer un prince qui tient sa place en état de « bien se défendre et qui n'est pas détesté de son peu- « ple. » Incontestable que ce *n'est pas bon!* mais qu'est-ce que cela nous apprend, de *nous apprendre cela ?...* Enfin, celle-ci, que Joseph Prud'homme planterait à son bonnet le jour de la fête de sa femme : « Pour con- « naître bien un ministre, il est un moyen infaillible. « Quand tu vois que ton ministre pense plus à lui qu'à « toi, et que toutes ses actions tendent à son profit, il

« ne sera jamais un bon ministre, et tu ne dois jamais « t'y fier. » Houppette menaçante, celle-là, qu'il est bon de faire voltiger au-dessus de sa tête, pour que les ministres et madame Prudhomme, qui pourrait être un mauvais ministre, soient dûment avertis !

Et à présent, je crois que vous le tenez, le bonnet !

VIII

Il y a encore le serre-tête. Je n'ai pas fait de forfanterie et je ne veux rien oublier. Le serre-tête de ce Satan, bonhomme malgré lui de diable qu'il voudrait bien être, le serre-tête, c'est l'exemple historique, l'impudent exemple historique, qui relie et affermit, comme un ruban, ces idées générales cotonneuses qui sont le fond de son bonnet. A la page 181 de l'édition Marpon, Machiavel compare Savonarole (quel objet de comparaison !) à Moïse, Cyrus, Thésée et Romulus, parce qu'il « n'avait pas comme eux dans sa révolution « les moyens de faire persévérer dans leur croyance « ceux qui avaient cru ou de faire croire les incrédu- « les. » Or, outre que la généralité sur laquelle se base un pareil raisonnement n'est que la force qui n'a pas toujours raison, même en fait, faut-il être *rifflard* de

petite ville et bourgeois florentin, pour comparer ce porte-froc révolutionnaire de Savonarole à des colosses comme Moïse, Cyrus, Romulus et Thésée ? Et voilà ce que j'appelle le serre-tête de Machiavel! Voilà le procédé ordinaire qu'il emploie dans l'intérêt de ses pauvres idées : rapetisser la grande histoire à la taille de celle de son temps, disette affreuse, histoire naine des républiques d'Italie, qui n'eut jamais rien de gigantesque que son atrocité !

Et c'est assez, n'est-ce pas ? arrêtons-nous ! Il y a tout un livre à faire sur Machiavel, et un article de journal ne peut jamais être qu'un index tendu vers un livre. Je n'ai pas parlé du Machiavel écrivain, qui a peut-être fait la fortune de l'autre. J'ai parlé du Machiavel d'idées. Je l'ai trouvé niais, malgré sa diablerie, son air de sphinx et sa gloire ; car la gloire, il faut la passer au creuset, comme l'or... La voix du peuple, qui est la voix de Dieu, me rendrait athée, si je ne la décomposais pas pour me rendre compte de tous ses bruits. J'ai trouvé niais ce pervers, au moins d'idées. Et, pourquoi le cacherai-je ? j'en ai été heureux. Voilà bien trop longtemps comme cela que les plus coquins passent pour les plus spirituels, et c'est une duperie par trop lâche ! Ah ! spirituels ! ce n'est pas vous, coquins ! mais les honnêtes gens qui vous jugent, en y mettant le temps, hélas ! comme nous le voyons bien par l'exemple de ce Iago-Jocrisse de Machiavel ! Il vient une minute où l'Honnêteté et la Droiture doi-

vent passer la jambe à la Force et à la Corruption. Il faut être Géronte le moins qu'on peut, mais Géronte lui-même aurait bonne grâce à sortir de son sac et à y mettre une bonne fois, pour le rosser d'importance, ce polisson de Scapin !

ANACHARSIS CLOOTS [1]

I

Depuis quelque temps, il se fait un singulier et menaçant travail dans les esprits. Autrefois, on disait d'assez haut, et avec l'instinct politique : « Il faut renvoyer les horreurs, les infamies et les folies de la Révolution française, à qui les a commises, et ne prendre, en définitive, de cette révolution, que le résultat final et acquis »; mais, à présent, ce n'est plus cela. A présent, il s'élève... dirais-je une école?... et pourquoi pas? Ils me font assez l'effet d'être des écoliers, les messieurs de cette école, qui se soucie fort peu du résultat final et acquis de la Révolution, mais qui n'en

1. *Anacharsis Cloots*, par M. Georges Avenel (*Constitutionnel*, 27 septembre 1865).

aime et n'en revendique, au contraire, que les abominations, les ignominies et l'insanité !

Le croira-t-on? Après un siècle de distance tout à l'heure, on veut refaire, dans l'ordre de la réflexion et de la pensée, ce qui fut, une minute, dans l'ordre turbulent de l'action. On veut ressusciter ce que le monde, après exécration préalable et méritée, allait peut-être ensevelir dans un large et silencieux mépris, c'est-à-dire l'affreux petit détail des passions, des factions et des faux principes, qui s'étaient abîmés, perdus et consumés, dans l'épouvantable alchimie sociale d'une révolution. Et tout cela... savez-vous pourquoi?... Pour arriver à cette conséquence, que l'or qu'aurait fait, à ce terrible prix, la Révolution française, ne serait pas de l'or, et que les scories qu'elle a rejetées seraient plus pures qu'elle !

Telle est la thèse qu'on vient poser froidement, effrontément et cauteleusement, — car nous avons les Effrontés et les Cauteleux, — en des livres où le crochet du chiffonnier semble plonger dans la fosse commune de l'histoire, pour en rapporter d'immondes ou de honteux débris. Eh bien, le livre que voici est un de ces livres! M. Georges Avenel a violé l'oubli comme on viole une tombe, pour nous en rapporter ce cadavre qui n'a plus, pour se faire reconnaître, que l'ineffaçable goutte de sang du régicide, et qui fut Anacharsis Cloots.

Quoi ! Anacharsis Cloots ! Serait-il bien possible?...

Un jour, Chateaubriand disait aux jeunes gens du XIXe siècle : « Vous n'avez pas connu Couthon ! » Comment donc ! Nous avons mieux fait que de le connaître, nous l'avons vanté ! Il en est qui ont trouvé l'âme grande à ce cul-de-jatte qui se traînait, comme un reptile écrasé de la queue, dans le sang. D'autres ont vanté Danton et Robespierre. C'étaient, il est vrai, les badauds de l'avant-garde, de la première catégorie, les badauds sans profondeur et sans portée, qui allaient ainsi, tout d'abord, à ce qu'il y avait de plus gros et de plus retentissant. Mais les raffinés, mais les connaisseurs, furent pour Marat. Et depuis, depuis cette fine dégustation de l'*Ami du Peuple*, le mouvement s'est agrandi. Il continue. Il se prolonge. Où s'arrêtera-t-il ? Il ne s'arrêtera pas !

On a dernièrement exalté le plat Chaumette. Enfin, celui qui tient la corde en ce moment, c'est Hébert, le fangeux Hébert. Oui ! Hébert est fort prisé parmi les forts, et l'abominable drôle passe, je vous assure, un très agréable quart d'heure dans le livre de M. Avenel. Mais Cloots ! personne encore n'y avait pensé. Personne n'avait songé à prendre la responsabilité d'une histoire à la *gloire* de ce jocrisse allemand, pesant comme trois jocrisses français, et qui s'était intitulé lui-même, avec la solennité d'un fou dans sa loge : l'*Orateur du genre humain !* Couthon, Robespierre, Danton, Saint-Just, Chaumette et Hébert, avaient au moins quelque chose d'atroce qui tuait le

ridicule dans leurs scélérates et ignobles personnes et qui défendait le rire, même au mépris. Mais Anacharsis Cloots était, lui, non pas ridicule, mais le ridicule en soi; et sans la goutte de sang de Louis XVI qui lui tacha la main, il serait le ridicule *tout seul*, le ridicule le plus complet et le plus pur de la Révolution française!

C'est de ce ridicule incomparable que M. Georges Avenel s'est occupé, avec un goût et un raffinement extraordinaires; car il faut être terriblement raffiné pour trouver dans le ridicule de Cloots tout ce que M. Avenel y a trouvé de sublime et d'exquis. C'est prodigieux! Je crois bien que M. Avenel est Français, mais il n'a pas été le moins du monde épouvanté par le ridicule, cette chose anti-française, et pour cela il a mérité d'être — comme son héros — un Prussien!

Car il eut beau, toute sa vie, se débattre contre sa qualité de Prussien, cet homme qui voulut être Français et qui finit par trouver que c'était trop encore et se contenta de signer « homme », Cloots resta Prussien et mourut tel, avec son utopie dans la tête, comme tout bon Allemand doit mourir. Rien n'y fit! Ni sa parenté maternelle qui était hollandaise, ni ses trente-quatre ans passés en France pour se faire *vif* et Français, ni son adoption par deux départements français qui l'envoyèrent à la Convention, ni ses livres écrits dans cet enthousiaste langage tudesque que sa tête et son oreille allemande croyaient bonnement du fran-

çais, ni son culte à deux genoux et à plat ventre pour Voltaire, qui se serait, lui, le Français, diablement moqué d'un pareil Prussien, s'il l'avait connu! Cloots resta, sous pavillon, bonnet ou cocarde étrangers, l'incommutable Allemand primitif qu'il était. Il n'y a qu'un Allemand, et un Allemand d'excellente race encore, qui puisse croire sérieusement qu'on peut se dépouiller de sa nationalité, comme on ôte sa culotte, pour marcher, dans la beauté de la nature, nu et superbe humanitaire, au conspect méprisé des nations!

En effet, voilà l'idée d'Anacharsis Cloots, si c'est là même une idée! sa seule idée; car dans sa vie entière il n'en eut pas une autre : son cerveau n'était pas conformé pour en contenir deux. Carlyle a dit, dans son livre si comique sous des formes graves, le *Sartor Resartus*, que ce qui distingue suprêmement l'homme, c'est la faculté de porter des culottes. Mais chez Cloots, c'est précisément le contraire! Ce qui distingue l'homme, c'est la faculté de n'en pas porter. Sa manière d'entendre le sans-culottisme, à ce penseur qu'on dirait indécent et qui ne veut être que profond, est donc beaucoup plus compliquée que celle des hommes politiques du terrible temps dans lequel il vivait. Eux, quand ils s'intitulaient sans-culottes, ils voulaient dire qu'ils n'en avaient pas et qu'il leur en fallait. Et lui, le philosophe allemand, qu'ils ne devaient pas en avoir!

C'était bien différent! Comme Jean-Jacques Rous-

seau, le pondeur d'abstractions comme la plupart de ses contemporains, Anacharsis Cloots, qui ne croyait qu'à la nature, croyait à la souveraineté, non pas seulement du peuple, mais de l'homme, de par la nature; et la religion d'un État, son gouvernement, sa police et même ses frontières, étaient à ses yeux — nous ne sommes pas chez des Anglaises, heureusement, car nous ne pourrions pas discuter Anacharsis Cloots ! — autant de culottes qui gênaient la liberté des mouvements et l'épanouissement esthétique de l'humanité. Aussi, pour cette raison, fallait-il les supprimer.

Plus logique que les révolutionnaires français, parce qu'il était plus absurde, il crut longtemps que ceux-là qui avaient proclamé les Droits de l'Homme iraient jusqu'au bout de leur principe, en anéantissant les nationalités comme ils avaient anéanti les religions et en écrasant l'État sous l'individualité souveraine ; mais Robespierre, qui avait du tigre et parfois aussi du matou dans sa nature, et qui *tenait déjà la souris* du pouvoir *par la tête*, Robespierre, qui se mit un matin à refaire Dieu sous le nom de l'Être Suprême et qui renonça si vite à l'idée et à la propagande d'une République par toute la terre, détrompa Candide-Anacharsis en lui faisant couper le cou... Le sans-culottisme transcendental du Prussien Cloots périt donc, avec sa personne, avant le sans-culottisme inférieur des hommes de la Révolution française qui ne suffisait pas aux aspirations sans-culottides de l'âme hu-

manitaire d'Anacharsis, — et peu de temps après, conversion subite ! la France, qu'ils avaient assez déprisonnée comme cela de son vêtement nécessaire, rentra, heureusement pour son honneur et pour sa force, dans les plus glorieuses culottes de peau qui furent jamais !

II

Et c'est tout ! Voilà tout l'intérêt de la vie et de la mort de Cloots, qui fut aussi baron et millionnaire, qui renonça à sa noblesse, mais qui ne renonça pas à son million. Voilà, en quelques mots qui sont assez pour lui, le lunatique de sans-culottisme absolu et de république universelle dont M. Georges Avenel a écrit l'histoire. M. Georges Avenel, ne vous y trompez pas ! n'est point un biographe tenté par le grotesque, qui montre une *curiosité* et qui étale, avec le luxe du chercheur et de l'artiste, l'excentricité d'un esprit ou d'un caractère. Non ! c'est un écrivain convaincu des mérites de son héros, qui ne rit pas une seule minute pendant les deux immenses volumes de son histoire, et qui, au contraire, les a écrits avec la piété... d'un évangéliste.

Cela est si fort pour un homme d'esprit, qu'on se demande, quand on n'est pas trop bête, jusqu'où va la réalité de l'enthousiasme de M. Avenel. Il finit par paraître suspect... On ne trouve pas, en effet, dans cette histoire, qui n'est qu'une chronique, ces jugements fermes, pourpensés, déduits et transparents, à travers lesquels on voit resplendir une conviction ou une conscience. Il n'y a ici qu'un récit, insidieusement animé, qui charrie évidemment beaucoup d'admiration plus ou moins concentrée, mais qui fait penser que M. Avenel n'a pas eu l'aplomb, au grand jour de son livre, de prendre résolument sur sa tête, qu'on ne lui couperait pas pour cela, la pauvre et folle idée qui fit abattre celle de Cloots, lequel, certes ! ne valait pas l'honneur du coup de guillotine de Robespierre.

Est-ce une dernière pudeur d'homme d'esprit dans l'humanitaire ? Il semble que M. Avenel veuille esquiver, pour son compte à lui, la discussion d'une telle idée, et il ne trouve d'autre moyen que d'entrer de pied en cap, pour y cacher la sienne, dans la personnalité du sans-culotte transcendant. Tout le temps que durera son histoire, il dira « lui », quand il faudrait dire « moi ! » M. Georges Avenel, sans être un dieu, fait comme Mercure : il prend la figure de Sosie, non pour le bâtonner, le pauvre Sosie, mais, ma foi ! pour s'embrasser soi-même en l'embrassant.

Et le tour de passe-passe réussit ! Dans cette *Histoire d'Anacharsis Cloots*, M. Avenel s'est si bien bar-

bouillé en Cloots, il s'est si bien fait Cloots, qu'on ne sait plus vraiment où le Cloots finit et où l'Avenel commence, et qu'il est presque impossible de les dépêtrer l'un de l'autre ; de discerner lequel est le bouc et lequel est l'agneau, ou si c'est deux boucs tous les deux ! M. Georges Avenel n'a pas écrit simplement son *Histoire d'Anacharsis Cloots* avec les *Œuvres complètes d'Anacharsis Cloots*, dont il a coupé des tranches entières pour les intercaler dans son récit, mais, en dehors de ces citations multipliées dont il couvre et allonge chacune de ses pages, le *prussianisant* historien est tellement imprégné de la langue de Cloots et de son temps, qu'il semble vouloir aussi ressusciter, avec la turlutaine de l'*Orateur du genre humain*, l'effroyable charabia révolutionnaire qui est le sans-culottisme de la langue, le patois humanitaire, mais non du français.

Ce n'est pas entre des guillemets, je vous assure, que je trouve des phrases et des expressions comme celles-ci : « Jésus-Christ, le premier des aristocrates. — « Douze apôtres pour propager le mensonge : douze « Espagnols pour propager le mal vénérien. — Les « chrétiens, des farinocoles ou adorateurs de la farine. « — Tolérer l'hypothèse divine. — Louis XVI, le mangeur d'hommes. — Marie-Antoinette, l'archi-tigresse « d'Autriche. — Trinité providentielle que ces trois « procureurs syndics de la grande commune, Hébert, « Chaumette et Réal. — Il faut déchristianiser la

« France. » — Tout, dans l'ouvrage de M. Avenel, est écrit de ce style sacrilège, insulteur, barbare, grossier ou niais; car nous y rencontrons aussi de ces magnifiques niaiseries lyriques : «Oh! premiers cris de la vie « municipale, combien vous êtes sacrés! — Les assi« gnats, monnaie sacrée, etc. » Et c'est ainsi jusqu'à la dernière ligne des mille pages de cet horrible bouquin, qui traite son lecteur comme les commères de Windsor traitaient Falstaff, en lui vidant sur la tête tout le panier au linge sale de la Révolution. Ah! il faudrait être moins que Falstaff pour le souffrir!

III

Certes! non! je ne sais pas ce qu'il y a de conscience dans tout cela, et je ne me soucie même pas de le savoir, mais y a-t-il seulement du talent?... Voilà, pour l'auteur de tout cela, la question importante. Vous êtes un athée, comme Anacharsis Cloots, votre patron, très bien! Vous croyez comme lui devenir de l'herbe que les ânes mangeront un jour et qu'ils ne trouveront peut-être pas bonne, très bien encore! Vous haïssez le Christianisme avec fureur et vous l'appelez partout, à cent pages de votre livre, l'Infâme, comme

l'appelait Voltaire, — Voltaire qui, s'il vous l'entendait dire aujourd'hui, probablement ne le dirait plus; très bien toujours! Mais, voyons, avez-vous du talent? Sent-on sous ce Cloots, dont vous avez pris la figure, qu'il y a sous cette figure d'emprunt quelque chose qui respire, qui se meut, qui est puissant et formidable, avec quoi nous devions compter?

Et s'il n'y a pas ce quelque chose-là, qui est le talent, ce n'est pas « très bien » qu'il faut dire, mais « très mal! » Le cas est fâcheux. Ce n'est pas tout que de copier, rapetasser, saveter de vieux journaux révolutionnaires. Ce n'est pas tout que de jurer comme le *Père Duchesne*, dans un livre fort bien édité et offert à des gens qui se lavent les mains. L'auteur de cette *Histoire d'Anacharsis Cloots* n'est rien de plus, en somme, qu'un des mille imitateurs à distance de Michelet, le dégingandé en histoire, l'homme coupable qui s'y permet tout; et, comme tous les imitateurs, il va dans le défaut plus loin que son modèle et reste bien en deçà de la qualité.

L'histoire telle que l'écrit M. Georges Avenel est je ne sais quel dialogue, mille fois haché et interrompu, avec soi-même, avec l'écho, avec le vent, avec son bonnet, du laisser-aller le plus choquant, de la familiarité la plus impertinente. Puisque nous parlons de bonnet, on a souvent dit qu'il était facile d'avoir de l'esprit quand on jetait le sien par-dessus les moulins; mais il n'en est pas de même, à ce qu'il

paraît, quand on le jette par-dessus les échafauds... Bâtard de Michelet, M. Georges Avenel est aussi parent, littérairement, des de Goncourt. Il se réclame d'eux par la manière. Il est pour eux un troisième frère, le frère de la politique, un cadet qui manquait à la famille et qu'y voilà installé. Seulement, lorsque j'ôte de M. Avenel Michelet et les de Goncourt, excepté le mascaron de Cloots, grimace figée sur la face de M. Avenel et qui subsiste toujours, je ne vois pas ce qui me reste. Il me semble qu'il n'y a plus rien!

Plus rien! Et cela ne me désarme pas. Plus rien, et qu'importe! d'ailleurs. Il y a ici une question plus haute et plus grave que la personnalité littéraire d'un homme, et c'est le livre même que cet homme vient d'écrire. C'est l'ensemble des opinions que ce livre exprime et qui n'ont besoin de rien pour être dangereuses, — qui le sont même davantage parce que le talent n'y est pas! On parle beaucoup de la séduction du talent, mais le talent ne séduit jamais que ceux qui l'aiment, et ceux qui l'aiment ne sont guères qu'une poignée d'esprits. Pour mon compte, je connais une séduction plus vaste et plus puissante, et c'est, au contraire, les livres sans talent qui l'exercent, ces écrits au niveau de la foule et en sympathie avec elle, en vertu de leur médiocrité. A ce titre, ce livre sur Anacharsis Cloots, cet hébété d'espérance qui attendit *sous l'orme* la république universelle jusqu'à l'heure

où il monta les degrés de la guillotine; ce livre, où se retrouvent les plus abjects sophismes de la démagogie, ses plus insolentes impiétés et ses rêves les plus impossibles, toutes ces cendres du cratère éteint qui y sont remuées avec amour pour en faire sortir une dernière flamme, pourrait, si la critique n'avertissait pas, porter loin, dans les esprits ignorants ou faibles, la masse d'erreurs dont il est plein!

BERRYER [1]

I

Nous pouvons maintenant parler en toute sécurité de Berryer. Sa mort, trop tôt annoncée, et dont la nouvelle avait couru les aventures, a été, comme on l'a dit, une mort chrétienne. Mais elle n'a pas été peut-être aussi détachée du monde qu'on l'a dit. Cette nostalgie *in extremis* de son Augerville, qui avait déterminé le départ du célèbre orateur et agité si fiévreusement ses derniers jours, n'était point, paraît-il, l'impatience qui prend parfois les hommes d'aller mourir où ils ont passé le meilleur de leur vie. C'était plutôt l'anxieux souci de détruire la correspondance qu'il entretenait depuis de longues années avec M. le comte de Chambord et ses amis.

1. (*Dix Décembre*, 13 décembre 1868.)

Pour qui donc la jugeait-il compromettante ou dangereuse? Était-ce pudeur de chef de parti impuissant, qui lui faisait désirer si vivement l'anéantissement de cette correspondance? Était-ce seulement délicatesse ou discrétion dernière? Ou enfin les vains projets et les vains regrets que pouvaient contenir cette correspondance, vus à la lumière de la mort, lui ont-ils semblé ne pas valoir la peine d'être ramassés par l'histoire?

Quoi qu'il en soit de ce mystère que voilà entre Dieu et lui, Berryer a su arranger comme il l'a voulu la *grande scène entre les quatre rideaux...* Grâce à ses amis et à des journaux qui violeraient au besoin le lit d'un mourant pour avoir un fait de plus à servir aux curiosités de la foule, toute la France a pu assister aux derniers moments de Berryer. Rien, en somme, ne les a caractérisés, que cette particularité ridicule d'oraisons funèbres impatientes qui n'ont pas attendu le catafalque, et qui, interrompues et suspendues par la longueur d'une agonie sur laquelle on ne comptait pas, ont pu enfin s'achever, mais n'ont pas produit plus d'effet, du reste, en arrivant à temps, qu'en arrivant avant l'heure. Qu'importe, en définitive, que Berryer mourût plus tôt ou plus tard! Lorsque les partis ne sont plus, il est sans intérêt de savoir exactement l'heure à laquelle s'en vont de ce monde leurs derniers survivants, et Berryer était un survivant du sien. Survivant fameux, mais inutile! Quand Mirabeau mourait, lui, il n'était, certes! indifférent à per-

sonne de savoir la minute, la terrible et solennelle minute où il emportait dans son cercueil, comme il le disait, « les lambeaux de la monarchie », tandis qu'il est profondément indifférent à tout le monde de connaître la minute précise où Berryer emporte dans le sien... les petits papiers du duc de Bordeaux.

Différence des causes et des hommes! C'est que Mirabeau était Mirabeau et que la monarchie, dont il avait du sang sur ses mains colossales, vivait et palpitait encore quand la mort l'arrachait à elle, et que Berryer n'est que Berryer, l'avocat posthume d'une cause depuis longtemps perdue, et pour qui la monarchie n'est plus que le dossier privé d'un prince! C'est que la mort de Mirabeau était, quand il mourut, le plus grand événement qui pût frapper la France et même le monde, et que la mort de Berryer n'est un événement que pour ses amis, qui se croient un parti encore, et aussi pour cette grande badaude qu'on appelle la curiosité.

II

Elle a été, il est vrai, un peu trompée, la curiosité. Elle s'attendait à mieux. Les *funérailles d'Achille*,

comme disait encore Mirabeau, ne se font pas dans un coin, et l'enterrement de petit seigneur de village fait, à Augerville, au vieux avocat de la monarchie des grands seigneurs, n'a plus avec sa personne que les proportions qui conviennent et a perdu la grandeur d'événement public que Paris aurait peut-être essayé de lui donner. A Paris, qui sait? par ce temps de manifestations politiques, nous aurions peut-être eu une manifestation légitimiste de carrosses. Le parti de Berryer, qui n'est plus capable que de conspirations de voitures, lui aurait payé de cette façon une fidélité déjà surpayée. Les *demi-fortunes* aussi du parti d'Orléans se seraient probablement souvenues de l'avoir vu, ce grand pur de la légitimité, en pleureuse, au service funèbre de la reine Marie-Amélie, dans la chapelle Saint-Ferdinand et à Notre-Dame-des-Victoires, et lui eussent rendu sa politesse. Quant à ce qui est de la démocratie, malgré la popularité qu'elle fait en cet instant à un homme qu'elle a toujours méprisé, elle n'est pas capable de mettre autre chose que des éloges menteurs et vulgaires sur la tombe de Berryer, pour lui solder l'intérêt de cette misérable souscription Baudin avec laquelle il a déshonoré sa dernière heure!

Et qu'elle les y mette, comme elle l'a fait depuis quelques jours, ce n'est pas là ce qui étonne. La démocratie se soucie bien de la vérité, de la justice, et même de son opinion à elle-même, quand il s'agit de

montrer à l'Empire de la haine ou de l'insolence! Tout à l'heure, son occasion d'insolence, c'est Berryer, comme hier, c'était Rochefort. Voilà qui suffit! Mais que la plupart des journaux, et surtout ceux qui se disent dévoués à l'Empire, se laissent prendre à des éloges de Berryer faits par des ennemis, et entrent, comme moutons de Panurge, dans la danse macabre des oraisons funèbres dont on enguirlande son tombeau, c'est à croire, vraiment, qu'à certaines heures les hommes n'ont pas plus le sentiment de ce qu'ils disent que des échos! C'est à croire, lorsqu'on lit tout ce qui a été écrit cette semaine sur le grand talent de Berryer, sur le grand caractère de Berryer, sur les grandes vertus *civiques* ou autres de Berryer, qu'on a perdu la tramontane sur cet homme que nous avons tous connu, et qu'on ne sait pas le premier mot de son histoire!

III

Non! l'histoire de Berryer n'est pas si grande que cela. Son talent non plus. Son caractère non plus. Ses vertus non plus, *civiques* ou autres! Il faut ra-

battre de ces déclamations. Il faut enfin (car c'est impatientant que ces grossissements ineptes ou hypocrites de la valeur d'un homme!) aplatir d'un coup l'éléphant de baudruche soufflé par des partis ou par des imbécilles, et montrer que cette gloire soufflée, on peut la chiffonner et la faire tenir toute dans une main! Berryer, dont on veut que la France soit en deuil comme d'un génie qu'elle a perdu, Berryer eut du talent, sans doute, — du talent oratoire, entendons-nous bien! — mais son talent ne fut, en somme, ni le talent d'un Mirabeau, ni celui d'un Chatham, ou celui d'un Fox, ou d'un O'Connell. Il n'y a donc pas à faire tant de train! Mirabeau, Chatham, Fox, O'Connell, ces souverains de la parole, écrasent Berryer du poids seul de la tête politique qui surmonte leurs ardentes poitrines d'orateurs! Berryer n'eut point de tête politique. Il ne fut jamais qu'une voix. Musicien de paroles, qui ne valait pas cet autre musicien, lequel vient aussi de mourir, Berryer n'est, certes! pas le Rossini de l'éloquence! Ses travaux de Palais ne nous regardent pas, mais, en politique, ses travaux oratoires n'ont duré que le temps... qu'il parla! Il ne pouvait laisser nulle trace, et jamais il n'en a laissé. Il a parlé dans l'air, comme on écrit sur le sable. Choisi par Charles X et sa descendance, avec la myopie ordinaire aux Bourbons, pour défendre ce qu'ils se croyaient en France d'avenir encore, investi d'un mandat pour lequel il n'eût pas été trop que d'être

un Bolingbroke doublé d'un Mirabeau, cet avocat, de parole plus brillamment facile que réellement puissante, auquel il fallait toujours des audiences solennelles pour plaider, et que son parti gourmandait sur la rareté de sa parole, ne parlait guères plus de deux à trois fois par année, sur les grandes questions. Il les agitait quelques jours dans des discours plus ou moins sonores, puis cette vibration s'éteignait, mais la solution des questions qu'il avait agitées passait de bien haut par-dessus ses discours! Payé très cher pour faire si peu, il était déjà nommé, en 1837, dans les journaux de son parti : *Le Rossignol qui perd la voix.* Il ne la perdait pas, mais il la gardait... et ce n'était pas toujours paresse et insouciance à la Fox ou à la Vergniaud, que ces silences étranges et remarqués qu'il gardait même sur des questions importantes, comme, par exemple, si on se le rappelle, la dotation des princes ou les fortifications de Paris. Et c'est ici qu'on sort du talent de Berryer pour toucher à son caractère,— ce caractère sur la grandeur duquel on se pâme comme si, dans un moment où les caractères sont si rares, nous les avions tous désappris! En politique, l'avons-nous donc oublié? les grands caractères sont ceux-là qui, jusqu'à la mort, restent purs et fermes, et n'ont jamais porté sur leur hermine la tache des coalitions.

Eh bien, il n'y a pas à discuter, Berryer est un accoutumé de cette tache! Vous ne trouverez pas sur son

hermine que celle de la coalition Baudin, qu'on pourrait mettre, si elle était seule, sur le compte des décadences de la vieillesse et de l'impatience causée à un vieillard par la durée d'un empire qu'il espérait bien voir finir; il y en a d'autres, il y en a d'anciennes, il y en a d'ineffaçables! En 1839, bien avant qu'on parlât du second Empire, Berryer se liguait déjà contre Molé avec Thiers et Barrot, — avec Thiers, qui avait payé à Deutz les trente deniers de Judas pour la livraison de madame la duchesse de Berry! et avec Odilon Barrot, qui, autant qu'il l'avait pu, le pauvre homme! avait renversé la monarchie de Charles X. Spectacle inouï! C'est ainsi que le légitimiste pur, le pensionnaire de Charles X, le chevalier en belles paroles, préludait, dès 1839, à ces concubinages politiques de coalition et de fusion qu'il a pratiqués toute sa vie, et que, lui le chrétien qui allait mourir tout à l'heure, a couronnés par une coalition dernière avec les amis de Baudin, l'athée et le professeur d'athéisme, lequel, avant de tomber séditieusement sur la barricade, enseignait publiquement au peuple qu'il n'y avait pas de Dieu! C'est ainsi que Berryer entendait la fidélité à ses principes religieux comme à ses opinions politiques. C'est ainsi qu'il a toujours représenté les idées d'ordre et de monarchie. Laissez passer le temps des éloges intéressés, qu'on empile sur une tombe dont on voudrait bien faire peut-être une barricade; laissez l'histoire venir! Et Berryer se présentera à elle entre

ces deux coalitions : celle de 1839 et celle de 1868, et l'histoire, qui est parfois cruelle dans sa justice, et qui n'aura pas nos enthousiasmes du moment, sciera l'honneur de sa mémoire entre ces deux coalitions, comme on scie le corps d'un homme entre deux planches. L'histoire n'aura certainement pas pour Berryer la faiblesse de son parti et de son Roi. La fidélité de Berryer, ah! elle est singulière! mais j'en connais une autre qui m'étonne encore davantage. C'est celle de M. le comte de Chambord à Berryer!

Et à présent, parlez si vous voulez de la grande honnêteté de Berryer, de ses vertus plus ou moins privées! Ceci ne nous regarde pas plus que ses plaidoiries d'avocat au Palais. Nous ne comptons que ses vertus publiques... Reconnu, pendant toute sa longue vie, pour le ministre de la Royauté vaincue et exilée, Berryer fut un plénipotentiaire qui, au demeurant, ne put jamais rien. En cela, le très digne homme d'État de ce parti royaliste, dont le royaliste Rivarol disait déjà de son temps qu'il était toujours en retard d'une idée, d'une armée, d'une année, et qui l'est maintenant de plusieurs! N'ayant rien pu comme chef de parti, Berryer n'a pas pu davantage comme orateur politique. Or, si profondément, si radicalement impuissant, il aurait pu, au moins, rester pur. La pureté doit être facile à l'impuissance. Il ne l'est pas resté... Nous venons de le montrer; nous n'y reviendrons pas. Nous n'avons voulu prendre qu'une

simple mesure d'histoire. Nous n'avons voulu prendre que la mesure de Berryer, si incroyablement exagérée, et nous séparer des Bossuets grotesques de la semaine!

ALEXANDRE DUMAS FILS[1]

Est-ce que vous croyez, par hasard, que les *Madeleines repenties* d'Alexandre Dumas fils, c'est un livre, une création de l'esprit, peut-être un drame ? Vous vous tromperiez. C'est un chef-d'œuvre, un *chef-d'œuvre d'action* dont il n'est pas l'auteur et qu'il a raconté, — et le chef-d'œuvre d'action lui a fait faire un chef-d'œuvre de diction, d'expression, d'émotion et de tout ! En le racontant, ce chef-d'œuvre, il en a pris sa part; il a *partagé* avec cette mademoiselle Chupin, qui est adorable et qui probablement ne veut pas qu'on l'adore, mais qui veut qu'on n'adore que Dieu. Mademoiselle Chupin, sur l'humble tête de la-

1. *Les Madeleines repenties*; *Préface de l'Ami des Femmes* (*Nain jaune*, 28 mars 1869; *Constitutionnel*, 10 mai 1870).

quelle Alexandre Dumas fils vient d'allumer, avec son talent, comme sur une tête de madone, une couronne de flambeaux, est la fondatrice d'une maison de refuge pour les filles de la boue et du vice, et qui n'en veulent plus et qui n'en peuvent plus, et qu'il faut aider à s'en retirer! Le titre de la brochure, exquise dans sa force d'éloquence, d'Alexandre Dumas fils, n'est point exact. Ce ne sont pas des *Madeleines repenties*, que les réfugiées de mademoiselle Chupin. Elles le deviennent toutes, je le sais bien; mais elles peuvent ne pas l'être; mais tout d'abord, elles ne le sont point. Mademoiselle Chupin ne demande pas le repentir pour leur ouvrir ses bras et son Refuge. Une femme du monde, s'il y en avait qui fissent de ces maisons, exigerait peut-être le repentir. La fille de Dieu, la Religieuse, qui a, comme dit Dumas, « appris « dans les autres le vice et la misère », l'institutrice de Saint-Lazare devenue Sœur de Saint-Dominique, ne demande que le dégoût aux malheureuses filles qui viennent à elles. Seulement, pour ce sentiment naturel de dégoût, elle leur garde, comme la poire pour la soif, si leur soif devient sublime, le sentiment surnaturel du repentir. Déjà faite par Veuillot, c'est donc l'histoire de la fondation de mademoiselle Chupin, c'est l'histoire du Refuge Sainte-Anne, qu'Alexandre Dumas fils a recommencée en quelques pages qui vous enlèvent le cœur de la poitrine, et dont rien ne pourrait vous donner l'idée si vous ne les lisiez pas!

Certes ! au fond, ce n'est pas merveille qu'un puissant écrivain comme Dumas fils, témoin d'une très noble chose, soit ému et écrive un jour, sous l'empire de son émotion, quelques pages aussi pathétiques pour le moins (vous pouvez m'en croire !) que le dernier acte de la *Dame aux Camélias* ; mais la signification, mais la portée, mais la merveille des *Madeleines repenties* n'est pas là. Elle est dans l'esprit chrétien qui anima l'homme dont la plume vient d'écrire cette belle chose. J'avais déjà, il est vrai, bien entendu dire que l'auteur des *Idées de Madame Aubray* s'agitait dans les vagues lueurs d'un Christianisme incertain, dont même un jour ce drame fut la preuve. J'avais déjà entendu dire que depuis bien longtemps son âme, l'égale de son esprit, — et quand l'âme d'un homme est l'égale de son esprit, elle lui est supérieure, *parce qu'elle est une âme,* — aspirait intensément, à travers les milieux contemporains qu'il a traversés et qu'il connaît bien, lui, le poète comique et l'observateur pénétrant, à un Idéal plus haut et plus grand que la lâche petite morale du monde et son honneur sot ; mais je n'en étais pas bien sûr. A la distance où je suis de Dumas, que je ne connais que par ses œuvres, j'en pouvais douter, et, je l'avouerai, j'en doutais... Mais je n'en doute plus. Les *Madeleines repenties* d'Alexandre Dumas sont une déclaration formelle de Christianisme, et, pour touchante qu'elle soit, elle n'en est pas moins ferme. C'est un acte de vaillance chré-

tienne dans toute la splendide franchise du mot. Alexandre Dumas est avec nous, nous pouvons le dire, contre les ennemis du Christianisme, des institutions chrétiennes, de l'esprit chrétien et de l'Église!

Alexandre Dumas fils, le moraliste qui a goûté, comme le chimiste goûte à des poisons, à la morale de son temps, et qui l'a rejetée de sa bouche avec le rire amer du mépris qu'avait aussi Molière; Alexandre Dumas vient de goûter à une autre morale, que vous trouverez désormais dans ses œuvres, et qui peut leur communiquer un genre de beauté que même celles de Molière n'ont pas. Quand l'Église est journellement trahie par ceux-là qui croient le plus représenter l'esprit, le talent, l'art, l'avenir, Dumas fils, qui compte en ces choses-là, même aux yeux des paons de la libre-pensée, passe de son propre mouvement à l'Église abandonnée et trahie, et ne craint pas d'ajouter à son esprit l'esprit chrétien. Le moyen, pour nous, chrétiens et catholiques, de n'être pas joyeux de cela! En ce monde d'opinion, qui n'a jamais rien jugé par soi et en soi, c'est une acquisition pour une cause quelconque qu'une recrue comme Alexandre Dumas, dont l'esprit est peut-être, de tous les esprits contemporains, celui qui fait aux sots, et même aux autres, ou le plus d'effet ou le plus de peur. Voilà pourquoi, nous qui combattons ce monde avec ses propres armes, pour le battre mieux, nous nous vantons maintenant d'avoir de notre côté Alexandre Dumas, une des forces

reconnues par le monde, et de lui cingler, à ce monde, par sa face plate et bête : Gardez pour vous Renan, et même Sainte-Beuve ! Nous, nous prenons Dumas !

II

La préface de l'*Ami des femmes* n'est qu'une préface, mais elle vaut une œuvre et elle en est une.

Cette préface d'une comédie tombée qui ne relèvera pas cette comédie, cette préface qui, elle, ne tombera point, et qui, à propos de *l'Ami des femmes*, est tout un *Traité de la femme*, n'a pas plus réussi, quand elle a paru, que la comédie qu'elle précède. La renommée d'Alexandre Dumas fils n'y a rien fait. Tout le monde a été contre elle et l'est encore : les Niais et les Dadais, — le fonds social ! — les *Sentimentaux*, qui deviennent si nombreux qu'il faut bien inventer pour eux un pluriel, les Convenables, les Légers, les Galantins et les Plaisantins ! Les Galantins l'ont trouvée irrespectueuse et même outrageante. Les Plaisantins l'ont prise, comme ils prennent tout, pour une plaisanterie, un peu salée, d'un puissant malin : « Ce diable d'Alexandre Dumas fils a-t-il de l'esprit et du fouet, et sait-il fouetter sa toupie ! » Voilà à peu près ce qu'ils ont dit, mais nul d'entre eux n'aurait pris à son compte les opinions de cette terrible pré-

face, la plus faite pour le scandale qu'on ait vue de mémoire de préface, depuis celle de *Mademoiselle de Maupin*, dans un genre différent, ou celle de l'Encyclopédie !

Rien, du reste, de plus naturel que l'impression qu'elle a causée. Nous sommes, en France plus qu'ailleurs, les *fils de la femme*. « En France, — disait Sterne à la fin du XVIIIe siècle, — il n'y a de salique que la monarchie. » La question de la femme y a toujours tenu une place énorme, non seulement dans les mœurs, mais dans la pensée ; non seulement dans les livres, mais dans les conversations. A toute époque, les penseurs, qui expriment les mœurs en essayant de les modifier, et que, pour cette raison, on appelle « des moralistes », l'ont incessamment posée dans leurs écrits. Mais au XIXe siècle, à cette heure présente du XIXe siècle, ce sont les femmes elles-mêmes qui la posent dans les leurs ; car elles se sont mis à écrire, sans cesser pour cela de parler ! Elles ont invoqué à leur bénéfice le principe d'égalité, que la Révolution française avait érigé et proclamé sans penser à elles. Elles veulent avoir, comme nous, leur petit quatre-vingt-treize moral... ou immoral. Elles ont même élevé des chaires contre nous. Au lieu de tricoter, elles *tribunisent*... Au milieu de ce dévergondage, le moins aimable de tous ceux qu'elles se soient jamais permis, un moraliste qui a de la griffe, un auteur comique aux yeux tristes et au sourire froid, un

grand expérimenté de la femme, qui l'a étudiée dans toutes ses cabrioles, a trouvé cette dernière un peu trop forte, et il l'a dit!... Et alors les voilà qui se plaignent, comme Baron, le comédien, qui se plaignait à je ne sais plus quel duc de ce que les gens de ce duc avaient battu les siens, et qui s'attira la réponse : « Aussi, pourquoi as-tu des gens, mon pauvre Baron? »

III

Oui! la griffe y est, — dans cette préface de Dumas fils, — mais c'est l'erreur qui coule sous cette griffe, encore plus que le sang. Certes! l'amour-propre de la femme — qui a son amour-propre collectif, son amour-propre de sexe, comme elle a son autre amour-propre, son amour-propre de personne, — n'a pas été ménagé dans cette âpre étude, dans cette anatomie sur le *vif*. Mais c'est moins l'amour-propre, si insolemment extravasé, de la femme moderne, que Dumas a voulu atteindre, que l'erreur des hommes sur la femme, sur sa fonction et sur sa destinée. Dumas fils, qui s'est peint, dit-on, dans l'*Ami des femmes*, ce monsieur le Premier d'autrefois avec elles qui trouve meilleur de n'être plus maintenant que monsieur le Second, n'a

pas, pour moi, fait monter ses rancunes, s'il en a, jusqu'à ses idées, dont elles auraient troublé probablement la lucidité. En cette préface de l'*Ami des femmes*, Dumas a oublié qu'il était un poète et un homme, pour ne se souvenir que d'une chose : c'est qu'il devait, avant tout, dans une question de nature humaine et de société, rester strictement un observateur. Et il l'est resté. S'il a pu mettre dans sa création de l'*Ami des femmes* l'exagération qui, comme le masque antique, est nécessaire aux proportions du théâtre, en cette préface, qu'il pourrait signer du nom même de son type, il a été rigoureux de vérité exacte, malgré son atrocité dans l'expression... pour les Galantins. Je ne fais aucune réserve à cet égard. Son étude sur la femme creuse dans la réalité aussi avant qu'on puisse y creuser... Et assurément je ne crois pas qu'aucun moraliste connu ait éclairé et pénétré par plus de perçante lumière, cet être dont la Bible n'a pu dire que dans le sens surnaturel qu'il mettrait le talon sur la tête du serpent, et qui, en attendant, le met naturellement sur la tête et sur le cœur de l'homme, et même de celui-là qui ose et qui sait le juger. Comparez cette étonnante préface, que je soutiens être une œuvre en soi, cette formidable dissection physiologique, psychologique et sociale, de la femme et des divers tempéraments dans lesquels elle tourne comme les astres dans leur orbite; comparez-les à tout ce que les moralistes ont concentré ou éparpillé dans leurs

œuvres, vous ne trouverez rien de pareil à ce torrent de lumière ramassée, condensée et étreinte par la main vigoureuse de Dumas. Et de fait, est-ce La Rochefoucauld, le soucieux et jaune La Rochefoucauld ; est-ce l'éclatant La Bruyère; le fébrile Rousseau; le suave Joubert; est-ce Chamfort, le misanthrope et le misogyne Chamfort; est-ce l'omnipotent Balzac lui-même, qui a écrit tant de choses sur la femme en concordance avec ce que vient d'en écrire Dumas fils; est-ce un d'eux ou tous eux dans les œuvres de qui vous puissiez trouver un fragment, ou plutôt un ensemble, de cette longueur et de cette tenue, de cette profondeur et de cette intensité?... Il y a ici une beauté d'effort et une volonté de synthèse qui est bien au-dessus de toutes les beautés d'analyse. C'est tellement complet de *thèse posée*, que j'ai eu raison d'appeler ces pages tout un *Traité de la femme*, et c'est tellement *articulé* comme pièce de raisonnement que, pour un homme accoutumé au travail mystérieux de l'engendrement des idées, il ne serait pas très difficile d'indiquer de quelle métaphysique, de quelle philosophie générale, ce traité est sorti, et à quelles il doit aboutir.

Et voilà l'important pour moi! L'important n'est pas, pour moi, que la préface de Dumas fils soit un chef-d'œuvre de vérité de fait, d'observations scientifiques, de sagacité de détails, et, par-dessus tout cela, d'expression; mais ce qui m'importe, c'est que

la vérité du fait n'y soit point une vérité isolée; c'est que le rayon que je tiens sous mon regard n'y soit brisé ni en avant ni en arrière; c'est qu'il n'y ait pas seulement ici qu'une apparence de synthèse mais que la synthèse y soit réellement, sinon dans la lettre de l'œuvre d'Alexandre Dumas, au moins dans la tête qui l'a pensée! Pour moi, tel est l'intérêt, telle est la question qui résulte de l'écrit nouveau qu'il nous donne. D'ailleurs, si la synthèse, indécise encore, mais que je crois apercevoir émergeant dans ce jeune et robuste esprit, s'y montrait nettement et s'en emparait avec autorité, comme elle affermirait, comme elle confirmerait à mes yeux la vérité de fait arrachée à la réalité par la force de l'observateur! Eh bien, c'est cette synthèse que je crois voir confuse et que je cherche, depuis longtemps déjà, dans l'esprit d'Alexandre Dumas! Pourquoi donc ne le dirai-je point? de tous les esprits de sa génération, Alexandre Dumas fils est celui qui me donne le plus de confiance. C'est celui en qui j'espère le plus. Je sais trop d'où il est parti et j'ai trop mesuré le chemin qu'il a parcouru, pour que je ne le croie pas fait pour monter très haut... Élevé — est-ce élevé qu'il faut écrire? — par un père qui n'eut que des instincts et dans un milieu à incendier les marbres, — ou même à les pourrir, — Dumas fils commença la vie intellectuelle bien avant la vie morale. Il eut aussi le libertinage de la pensée de bonne heure, et presque avant la puberté. Du ro-

man dans lequel il débuta et dans lequel il jeta ses gourmes d'extrême jeunesse, du roman indécent, hardi et casse-cou, qu'il écrivit de cette plume physique et cassante qui est devenue cet instrument, cet emporte-pièce, cette tenaille d'acier que l'on sait et dont il vient d'écrire admirablement cette préface de l'*Ami des femmes*, du roman et par le roman il passa au drame, où il éclata brusquement, comme un cactus qui rompt ses dures enveloppes. Le théâtre, par les succès qu'il lui valut, semblait être sa vocation, — mais j'ai mes raisons pour dire *semblait*, car je crois le théâtre un art fini, tournant toujours dans la même spirale, comme le vilebrequin dans le vide, quand la planche est percée. Il y fut le premier, sans comparaison avec personne ; mais, sentant le néant de cet art fini, il essaya de le renouveler, écrivit les *Idées de Madame Aubray* et tomba dans des théories, la ressource des artistes désespérés. Seulement, cet homme, qui est la réflexion comme son père est l'instinct ; cet homme qui est arrivé par la pensée aux idées morales qu'on avait oublié de lui donner ; cet homme de volonté et de travail, organisé, je crois, pour les grandes choses, sentait en lui s'agiter la faculté synthétique qui est la faculté des esprits réellement supérieurs, ce besoin d'une philosophie générale qui est la nécessité des grands esprits, et qui, pour les esprits non pas seulement grands mais bien faits, ne peut être jamais que le Catholicisme ; et c'est de ce côté qu'il inclina.

Déjà, comme la rose qui, plus tard, doit s'ouvrir, et qui montre sa pointe rose à l'extrémité des enroulements de son bouton, le catholicisme de Dumas avait *pointé* dans les *Idées de Madame Aubray*, mais il s'épanouit et il embauma dans son livre des *Madeleines repenties*.

Pour mon compte, j'en fus enivré. Je dis alors aux libres-penseurs que Dumas fils venait à nous. Je me suis trop hâté, sans doute! De l'émotion et de l'accent ne suffisent pas. Il faut une armure à la Foi. Il faut la doctrine. Et par la doctrine, Dumas fils, je le crains, est bien loin d'être catholique encore. Les derniers mots de sa préface de l'*Ami des Femmes* ne me l'ont que trop prouvé. Mais si Dumas ne tient pas dans toute son intégralité la synthèse qu'il lui faut pour avoir toutes les puissances de sa pensée, l'idée, du moins, qui plane sur son travail, si profond et si péremptoire, et dans lequel la femme est toisée d'un œil si ferme, cette idée ne donne aucun démenti à l'idée chrétienne sur la femme et à notre manière, à nous autres chrétiens, de la juger!

IV

Et, en effet, le Christianisme n'est doux à la femme que quand il l'a *surnaturalisée*. Tout le temps qu'elle reste la créature humaine que cet Africain de Tertul-

lien, aussi dur que Dumas, appelle d'un ton si méprisant un *instrument de volupté* (*instrumentum voluptatis*), le Christianisme la voit comme elle est et la met à sa place. Il n'entend pas qu'elle brise l'unité de la société domestique, rompe les catégories sociales et viole la hiérarchie éternelle. Sur ce point, l'auteur de la préface de l'*Ami des femmes* est chrétiennement irréprochable.

Alexandre Dumas fils, moraliste de l'époque la plus préoccupée des sciences physiques, et qui s'est livré à leur étude avec passion, depuis celle de la physiologie générale jusqu'à celle des physiologies particulières; Dumas, l'homme d'un temps qui ne croit plus qu'à la science, et qui pousse la sienne jusqu'à la chiromancie, — car, il faut bien le dire, Alexandre Dumas est chiromancien et touche, avec son bon sens empoisonné, à l'astrologie judiciaire, — n'en regarde pas moins, avec ce bon sens empoisonné mais vivant, la destinée et la fonction de la femme comme tous les moralistes chrétiens les ont envisagées. Il sait, tout autant que les plus grands esprits qui aient jamais expliqué les choses humaines par le péché originel et par la Chute, quels sont les seuls devoirs de la femme, son inégalité, d'institution divine, vis-à-vis de l'homme, et sa fonction de sacrifice et d'amour. L'auteur de la préface de l'*Ami des Femmes* est aussi indigné de l'orgueil *actuel* de la femme et de sa révolte insensée contre l'homme, qui est la dernière des insurrections

et qui devrait faire honte à l'homme des siennes, que pourraient l'être, par exemple, des penseurs catholiques de la force de de Maistre, de Bonald et de Saint-Bonnet. Les sciences, auxquelles il croit, n'ont point *déchristianisé* son esprit, cet esprit qui est toujours plus chrétien qu'on ne se l'imagine dans une société longtemps chrétienne, et dont la tradition morale, quoique affaiblie et méconnue, est comme un second baptême, même à qui n'aurait pas reçu le premier baptême, celui qui est un Sacrement.

Écoutez-le parler, dans ce style qui fait voler les vitres en éclats comme sous les cinglements d'une baguette de fusil :

« Aujourd'hui, la *Femme-Animal*, sans distinction « de naissance ni d'éducation, de race ni de fortune, « envahit la société moderne. Les barbares descen- « dent des montagnes en attendant que les sauvages « traversent les mers. L'être fonctionnel chasse l'être « idéal, l'être simple dans son instinct remplace l'être « composé dans son sentiment, et la Femme se met en « tête de réclamer ses droits au nom de sa beauté, de « ses besoins et de ses organes... Elle a pris sa supé- « riorité *légendaire* au sérieux et la voilà décidée et « résolue à MANGER L'HOMME !... Elle engage la lutte « par en haut, par en bas, par en bas surtout... Il « n'y a plus une famille dans le monde civilisé, à « cette heure, qui n'ait à se défendre contre ce « nouvel insurgé, la Femme ! »

Certes ! les grands prédicateurs diraient-ils autrement, du haut de leurs chaires, que ce moraliste d'une société matérialiste, et qui, dans ses études, a brassé assez de matière pour s'en mettre plein les yeux et s'en aveugler ?... Excepté le mot « légendaire », que j'ai souligné comme n'étant pas chrétien, l'observateur pose ici la question comme un prêtre, et la résout aussi comme un prêtre, quand — après ces pages sur la femme-*animal*, les plus hardies qu'on ait jamais écrites dans un livre qui n'est pas un livre spécial de médecine, après ces descriptions physiologiques cyniquement belles (et je me soucie bien de l'adverbe !), mais nécessaires pour les faire rentrer, elles et leur orgueil, dans leur ventre, ces femmes dont le ventre est en somme tout elles-mêmes ! pour leur mettre le nez de leurs folles prétentions dans le sang et la chair de l'organisation dont elles dépendent, — il conclut des divers tempéraments qu'il expose avec une si éloquente et si brutale réalité, que la virginité religieuse est d'une nécessité absolue et le seul remède qu'il y ait contre le vice originel des tempéraments, et qu'il oppose à la femme-*animal*, à la femme de la nature, la femme-âme, la femme du monde surnaturel !

L'Église n'a pas dit davantage. Elle a dit autrement en bien des choses, et même avec un autre accent, mais elle n'a pas dit autrement sur la femme. Elle a dit, elle aussi, dans cet incomparable langage qu'on ne

met en regard de celui de personne, que la Virginité était l'axe du monde, et c'est pour cela qu'elle a multiplié les vierges, comme seule elle peut le faire, dans le genre humain ! Sur la Virginité comme sur le Mariage, qu'il définit d'ordre divin et hors lequel l'amour, dit-il, n'est jamais plus ou moins qu'une prostitution, sur la Maternité, — c'est-à-dire sur les trois questions qui sont le triple pivot du monde moral, — Alexandre Dumas fils a le mérite d'avoir vu comme l'Église. Çà et là, sa préface de l'*Ami des femmes* contient, je le sais bien, des erreurs navrantes, de ces lézardes intellectuelles qui, tout à coup, fendent une voûte de vérités dont on admirait la hardiesse. Mais il a cela d'avoir pensé, sur les points principaux de son écrit, comme l'Église, et pour la gloire du penseur cela est assez, si c'est assez pour notre regret, à nous, qu'il y ait, à côté de cela, autre chose !

Hélas ! le désordonné des doctrines qui, pour l'heure, affolent le monde, n'a pas impunément passé par cette tête que je veux croire assez forte pour, dans un temps donné, les rejeter. La préface de l'*Ami des femmes*, ce travail qui, comme les grands fleuves, a une source petite, puisque ce travail a été fait sous le coup d'une comédie à peu près tombée, — autre chute que celle de la pomme pour Newton ! — la préface de l'*Ami des femmes*, cette mosaïque de vérités et d'erreurs, mais où la vérité domine, a des places d'erreurs que le siècle y a faites bien plus que la pen-

sée de Dumas. C'est le siècle, le XIXe siècle, qui a jeté ces pavés d'échappement dans son œuvre. C'est le siècle, cet énorme badaud qui ne devrait guères en imposer pourtant à un praticien de la comédie et de la plaisanterie déshabillante de la vigueur d'Alexandre Dumas, c'est le XIXe siècle qui a plaqué dans sa préface que « l'Humanité, c'est Dieu en action, comme la « matière est Dieu en fait », ce qui n'est même plus un pavé, mais une bouse de vache de l'Hégélianisme. C'est le siècle encore qui a écrit : « Il n'y a pas de fin « du monde. » C'est le siècle, enfin, qui a tracé cette grotesque arabesque, par laquelle finit cette préface en queue de rat protestant : « Quant au Livre qui con- « tient toutes les vérités, la Bible *éternelle* à laquelle « *Dieu lui-même a travaillé en collaboration avec tous* « *les hommes qu'il a chargés de le représenter sur la* « *terre*, ils l'ont emporté avec eux, ils *l'achèvent en ce* « *moment*, il sera bientôt traduit dans toutes les lan- « gues ; il S'APPELLE : LA CONSCIENCE ! »

Et Alexandre Dumas fils, le railleur impitoyable qui a le sentiment du ridicule à une si haute puissance, à cette pétarade, n'a pas ri !

V

Je n'insisterai pas davantage sur ces déshonneurs d'une pensée que j'estime faite pour la vérité absolue. Je l'ai dit déjà, la faculté synthétique cherche sa synthèse, dans Dumas, pour en armer son mâle esprit, et elle ne l'a pas trouvée encore. Mais elle la trouvera, et quand elle l'aura trouvée, Alexandre Dumas, cet esprit acharné qui mord à si belles dents dans la difficulté, — car l'acharnement est le caractère de sa belle intelligence, — effacera de sa préface de l'*Ami des femmes* toutes les erreurs qui en tachent la lumière. Cette préface, où le talent de Dumas s'est montré dans une proportion inconnue et juvénalesque d'énergie, prendra alors sa valeur définitive et son rang immobile d'œuvre très haute. Et, malgré les Niais qui n'y ont rien compris, les Convenables qui l'ont trouvée par trop indécemment physiologique, les Galantins par trop insolente, et les Plaisantins par trop la revanche d'un mauvais accueil fait à une pièce par les *petites dames* auxquelles le monde est soumis, elle restera, sous sa forme de préface ou sous une autre, une charge écrasante au bilan de la femme du XIXe siècle !

JULES FAVRE [1]

I

Et de l'Académie française ! pour qu'*on n'en ignore*, comme disent les huissiers, puisqu'il s'agit d'un avocat ! Qui sait ? Ils y mettront peut-être aussi les huissiers, à l'Académie... Et pourquoi pas ? Littérairement, ils valent, certes ! bien les avocats. Assurément, dans ce glorieux XIXe siècle, où les cochers de fiacre lisent les journaux sur les sièges, en attendant à la porte des gens ceux qu'ils voiturent, il n'est pas certainement d'huissier bien appris qui ne pût très bien écrire un volume comme celui de Jules Favre. Quand on a l'habitude de lire le *Siècle*, chez les marchands de vin ou chez les marchands de paroles, il

1. *Conférences et Discours littéraires*, par Jules Favre, de l'Académie Française (*Constitutionnel*, 25 août 1873).

n'est personne en ces honorables clientèles qui ne puisse écrire une quantité déterminée de pages comme les pages que voici, lesquelles semblent inspirées par le *Siècle*, pour la force littéraire et le relief des opinions. Évidemment, c'est la Muse inspiratrice de Jules Favre. Il en a le libéralisme niais et pervers, quoique niais, et la sentimentalité humanitaire ; mais il en a surtout le style, — le style, par lequel on devient de l'Académie ! Tout cela est *Siècle*, chez Jules Favre, non de pied en cap, mais de tête à queue... Seulement, au *Siècle*, il y a des gens qui, sans peser lourd, pèsent plus que Jules Favre... Je crois bien que, littérairement, Labédollière le mépriserait. Et il aurait raison, Labédollière !

Rien ne forçait, du reste, Jules Favre à publier ce livre attardé que l'opinion ne lui demandait pas. L'opinion se souvenait de trop de choses mortelles à l'honneur de Jules Favre, pour n'avoir pas entièrement oublié qu'il fut, un jour, de l'Académie. L'académicien ridicule, avant nos malheurs, à disparu dans un tel flot de honte politique, qu'on n'apercevait plus sur ce flot de fange noire la moindre trace de l'habit vert à palmes, englouti ! Mais l'amour-propre de Jules Favre est impudemment tenace. Le malheureux ne veut pas, lui ! qu'on l'oublie. Auparavant déjà, au scandale indigné de toute la France, il a osé relever sa tête de vipère politique que les événements n'ont pu écraser, quoiqu'ils l'aient piétinée, mais qui a échappé

par sa platitude même ; et voici qu'il a relevé aussi son autre tête, plus innocente, mais aussi plate, — sa tête de grenouillette littéraire, qu'il se met à sortir coquettement de la fange où elle avait disparu. Et, en effet, cette petite hydre de Jules Favre a deux têtes : celle de la vipère politique et celle de la grenouillette littéraire. Or, c'est de la dernière — l'innocente — que nous allons nous occuper, ne fût-ce que pour la faire rentrer dans son marais... L'autre ne nous appartient pas. La critique littéraire n'a point d'ongles à mettre sur le cadavre politique d'un homme qu'on a appelé « le décapité ». La critique littéraire n'est pas un chacal.

II

Elle n'aime que les bêtes bien vivantes, les sots intenses ; et malheureusement Jules Favre n'est pas dans ces intéressantes catégories. Sa sottise manque d'intensité. Elle est tempérée. Elle rentre dans cette espèce de médiocrité flasque, qui cause autant de dégoût à l'esprit que les corps mous en causent à nos nerfs. Le bonheur oratoire de Jules Favre, qui, comme bonheur, est incontestable, ne nous fait aucune illu-

sion sur la nature de son esprit. Il a pu impressionner énormément des épiciers en cour d'assises ; il a pu montrer, dans des discussions de jurisprudence ou de politique, des facultés de souplesse et de retorsion qui sont, d'ailleurs, les qualités de toutes les bêtes rampantes ; il a pu encore jouer tempêtueusement de la grand'manche avec le geste cher aux avocats et qui est pour eux le triomphe du genre. Laid d'une laideur à faire concurrence à la laideur de Crémieux, il a dû bénéficier sans doute de cette laideur oratoire qui, dans l'impression des masses, vaut quelquefois la beauté. Mais tout cela qui, de loin, ferait croire à une certaine personnalité énergique, à un certain mouvement passionné d'organisme, ne cache, en somme, dans Jules Favre, que la flaccidité de l'esprit le plus froid et le plus médiocre, un esprit qui n'en a pas assez pour être un sot bien empanaché, bien ridicule, bien en relief, mais bien vivant, bien gros, qu'on puisse prendre à pleine main, en jouer, en divertir son monde, et dont on puisse penser : « Quelle bonne fortune pour la critique que d'avoir à déshabiller ce monsieur-là. » Non ! Jules Favre n'est point cela. Il n'a pas le plantureux dans la sottise qui ferait la joie de mon âme, s'il l'avait. Il n'a que la médiocrité mollasse, qui en est l'ennui. Quand on veut le montrer dans la réalité de son genre d'esprit comme nous allons essayer de le faire, on ne sait vraiment par où le prendre, tant sa médiocrité est

unie, aplatie et lisse, sans angles, sans nœuds, sans rebords !... Je l'ai déjà comparé, pour la moitié de sa jolie nature, à une grenouille. Eh bien, il a vraiment dans l'esprit du ventre de la grenouille ! C'est mou et mouillé, glissant et gluant... Il a surtout les larmes de Ferrières. Chose curieuse ! Déjà on les retrouve en ce livre, qui fut pourtant composé à une époque où il n'était pas temps de pleurer encore, mais où le pleurnicheur que nous avons vu se développer dans une occasion si cruellement ignominieuse, puisque le souvenir doit en rester historique et éternel, commençait d'apparaître et s'essayait aux pleurnicheries, qui ne sont pas, chez lui, comme chez Berryer, des ressources d'acteur *travaillant ses larmes*, mais une espèce de coryza à perpétuelle demeure, une distillation des fosses nasales dans ce Ducantal de l'éloquence, ce cerveau aqueux, cette grenouillette qui porte dans sa tête son marécage !

Donc, médiocre et liquide, Monsieur Jules Favre ! *Médiocre et rampant* est une comédie, et elle ajoute, cette comédie, qu'avec cela on arrive à tout. Telle ne fut point cependant l'histoire de Jules Favre, quand il entra à l'Académie. En sa qualité de médiocrité littéraire, il appartenait, de toute éternité, à cette corporation, dans laquelle le talent même disparaît quand il en fait partie. Mais il faut être juste! il ne rampa pas plus qu'un autre pour se glisser sous cette porte qu'on ne franchit qu'en s'abaissant. Il se con-

tenta de faire, comme les autres, les visites, défendues par le règlement académique, mais que l'orgueil de chaque académicien exige de la bassesse de chaque candidat. Il n'ajouta point aux ramperies d'usage par les escaliers. L'Académie française ne fut point avec lui bégueule. Cette racoleuse d'ennemis contre l'Empire, prit Jules Favre parce qu'il en était un. Elle le prit comme elle avait pris Lacordaire, ne pouvant prendre le Pape, *pour mieux faire pièce à l'Empereur*, comme disait Cousin. Le Louis-le-Débonnaire de la quatrième race, qui aurait pu briser d'un mot toutes ces oppositions d'intrigants dans un corps qui n'a pas été créé par Richelieu pour faire tête aux gouvernements, souffrit passivement ces insolences. C'était presque les mériter. Jules Favre, l'avocat, put donc accroupir son jupon dans le fauteuil académique. Il y apportait une langue française compromise au Palais, et ces mellifluences empoisonnées d'un orateur dont le caractère est de noyer le venin de la vipère dans un miel qu'il croit du miel attique, car il se croit très grec, très romain, très cicéronien, très littéraire enfin, Jules Favre, — et c'est pour justifier cette prétention, chez lui de vieille date, et sa nomination à l'Académie, qu'il publie son livre.

III

Et ce n'est pas un livre! C'est un recueil de *Discours et de Conférences*, mais *littéraires!* comme dit le titre du livre, en se rengorgeant. Pauvre littérature! Le tout précédé d'une *introduction* dans laquelle Jules Favre a la bonté de plaider pour la conférence littéraire, et d'en faire une pour la vanter. La conférence, pour lui, c'est l'orfévrerie pour M. Josse; mais M. Josse est plus gai, et puis il parle dans la langue de Molière. Jules Favre ne parle que dans la langue du *Siècle*. Il parle la langue de Jourdan, ou de tout autre de l'endroit. Et c'est incroyable comme c'est le *Siècle!* comme c'est solennel et niais et poussant aux mêmes somnolences! Dans ce volume, que, malheureusement pour moi et pour ce que j'en dis, on ne lira pas, il n'y a plus cette action oratoire dont les hommes imbécilles sont si facilement dupes. Il n'y a que des choses écrites, et il faudrait les lire jusqu'au bout pour avoir l'idée de leur étonnante platitude, pour en connaître le vide et le fade affreux! Certes! que Favre ne soit pas un écrivain, je ne m'en étonne. Peu d'orateurs sont écrivains. Dans les temps modernes,

il n'y en a pas, Burke seul excepté. Mirabeau lui-même, l'incohérent, l'enflé, le pléthorique, qui semblait toujours avoir à la tribune comme une apoplexie de mots, a fait des livres que ses admirateurs ne peuvent lire sans honte pour sa gloire. Mais que, sans être écrivain, Jules Favre, dans des conférences qu'il a débitées, n'ait pas un seul mouvement de phrase, un seul mot, une seule tournure, un seul trait qui *sente son orateur*, puisqu'on dit qu'il est orateur, voilà ce qui peut étonner. Ici, l'orateur est aussi loin que l'homme littéraire : on se demande lequel vaut mieux de l'un ou de l'autre, et quel est le plus grand et le plus creux de ces deux plats ?...

Impossible, en effet, de les distinguer. C'est la même platitude, c'est la même fadeur dans l'un que dans l'autre; car voici où gît le phénomène chez Jules Favre : c'est qu'il est aussi fade que venimeux ! On n'a guères vu que le poison, mais la fadeur, chez cet homme douceâtre, est aussi grande que le poison est dangereux. C'est un poison d'un autre genre. Chamfort aurait dit de lui : « C'est de l'arsenic sur du sucre. » Par là il ressemble à Robespierre, un sentimental aussi à venin ! Robespierre, qui avait fait ses *humanités* chez Rousseau, n'était, d'expression et de style, qu'un Rousseau aplati et froidi, comme Jules Favre n'est qu'un Robespierre aplati. Aplatissement d'aplatissement en cascade, génération charmante de talents aimables, qui va, en descendant toujours, de

Rousseau à Robespierre, et de Robespierre à Jules Favre ! Ils ont entre eux, les deux derniers, plus d'un rapport... Avocats tous deux, restés avocats malgré les prétentions littéraires, littérairement ils sont de même force, ou plutôt de même impuissance. Tous deux ont débuté par de petits vers coquets, damerets, madrigalesques, élégiaques et ridicules. Robespierre n'a pas eu le temps de refaire une Académie (comme un Être suprême) pour en être, comme Jules Favre ; mais comme, avec sa personne pincée, compassée et correcte, il aurait été parfaitement académicien ! Littérairement et de nature, les mêmes hommes, la même glace, la même envie peut-être, qui sait ? peut-être la même ambition... Mais pourtant une destinée différente. Robespierre a un sérieux terrible que n'a point Jules Favre. Avec son faux amour des hommes pris à Rousseau et cette lâche envie dont jaunissait, maigrissait et mourait Rousseau, Robespierre, qui en verdissait, lui, avait la guillotine au service de la sienne. Ceci fait une légère différence avec Jules Favre, qui n'a pas encore sa guillotine, qui l'attend toujours... et qui peut-être, en s'en servant, l'inonderait de ses larmes, de ses larmes incontinentes, versées, sans les épuiser, sur les bottes de Bismarck, et dont le pleurard qui les versa, et qui n'est pas un crocodile, restera mouillé, comme Gribouille, dans l'histoire, jusqu'à la fin des temps !

IV

Car l'histoire, moins curieuse que moi, ne s'occupera pas, pour les expliquer, de l'idiosyncrasie de Jules Favre. Elle se soucie bien du relâchement de sa fibre, des titillations de ses nerfs ! Elle ne les verra pas poindre comme moi dans ce livre, fait pour l'oubli et qu'elle ne lira pas, ces larmes que je commence d'y voir à travers de doucereux attendrissements humanitaires. Il y fond, en effet, l'auteur de ce livre, d'amour des hommes, du besoin ému d'élever les hommes, des jouissances pures du cœur et de la pensée qu'il appelle « *enchanteresses* », cet enchanteur ! Mais l'histoire, plus rude que moi, ne tiendra compte d'aucune de ces dispositions involontaires d'une sensibilité si touchante et si vite touchée. Elle dira, elle, brusquement : « On ne pleure pas devant l'ennemi », et elle punira cette lâche faiblesse par un ineffaçable ridicule. Un jour, le marquis de Torcy, comme Jules Favre ministre des affaires étrangères dans un temps de malheur pour la France où tout semblait désespéré, écrit, dans ses Mémoires, qu'on pleura au conseil ; et personne ne songe à rire de ces larmes ! On les

verse sur la patrie malheureuse, entre gens qui veulent la défendre et mourir pour elle. On comprend que devant l'ennemi, ces gens-là verseront autre chose... Dans l'*Iliade* non plus, on ne rit pas des pleurs d'Achille... Mais les larmes de Jules Favre !... Elles produisent ce terrible rire de Carlyle dont j'ai parlé, ce rire cruel et strident d'un mépris plus cinglant qu'une poignée de verges. L'histoire caricaturesque, sans cesser d'être vraie, roulera et daubera Jules Favre dans ses fameuses larmes et l'y fera confire et le servira, comme une confiture, à la postérité, pour le déjeuner de ses héros ! Franchement, quand on n'est plus que cela, quand on n'a plus d'autre existence, d'autre position au soleil, d'autre destinée que d'être une marmelade de larmes historiques, on ne fait pas de livres ; on entre et on reste dans son pot à confitures, et c'est tout !... Que peut un livre pour Jules Favre, à cette heure, aurait-il du talent? — et le sien n'en a aucun.

Disons le mot qui finit tout, le mot désarmant : il est ennuyeux. Cette bucolique morale en plusieurs parties, bucolique sur l'avenir de l'enseignement populaire, bucolique sur l'amour de sa profession, bucolique sur l'inégalité des conditions sociales, bucolique sur les vertus civiques, bucolique sur l'instruction élémentaire, toutes ces bucoliques couronnées par la bucolique du discours à l'Académie française, sont d'un ennui tellement écœurant qu'on en a le mal

de mer avec la somnolence. Jules Favre est, dans ce livre, le mancenillier de l'ennui. C'est, ma parole d'honneur ! à faire regretter le venin de la tête de vipère; mais, j'en ai averti, il n'y a dans ce livre que la grenouillette littéraire... Favre n'y est qu'un pur littérateur, un penseur pour le bien de l'humanité abaissée, ignorante et souffrante, un Céladon de moralité tendre *à ses premiers pleurs,*

> Bocage que l'Aurore
> Arrose de ses pleurs...

un berger de Watteau qui joue des flûtes de toutes les bucoliques mentionnées plus haut, et qui n'a, pour tout instrument politique, qu'une houlette, par ce temps de moutons enragés, incendiaires et féroces. Oui ! Jules Favre, le tribun de la démagogie, l'académicien *contre* l'Empire, l'éclaboussé du sang du Quatre-Septembre et de la Commune, faisant le doux berger et le doux éleveur politique, abritant sa célèbre laideur haineuse, cette figure « en capote de cabriolet », — comme l'a dit Théophile Silvestre dans un portrait au vitriol, — sous le chapeau d'un Tircis, et cela à la veille peut-être d'une guerre sociale, d'autant plus effroyable que, dans celle-là, il n'y aura pas de Spartacus !

Ah ! si c'est vrai, tout cela, c'est bien niais, c'est bien bête; mais si c'est faux, c'est abominable. N'y aurait-

il pas moyen de croire qu'en cette nature hybride et double de Jules Favre ce soit en même temps vrai et faux, abominable et niais ?

Pour mon compte, cela m'arrangerait mieux, mais ne me désennuierait pas !

BENJAMIN CONSTANT [1]

I

Comment M. Charles Louandre peut-il être l'auteur des Œuvres de Benjamin Constant?... Comment les *Œuvres politiques de Benjamin Constant* peuvent-elles être *par M. Charles Louandre?...* Mauvais titre, qui ne dit pas ce qu'il veut dire. Les *Œuvres politiques de Benjamin Constant* ne sont ici que des morceaux de Benjamin Constant, coupés et recousus par M. Charles Louandre, et offerts à l'admiration rétrospective des vieux libéraux de 1824, s'il y en a encore. Qu'avait-on besoin de tout cela? Benjamin Constant eut son bruit et presque une renommée; mais, politiquement et littérairement, il est mort depuis bien

1. *Œuvres politiques de Benjamin Constant*, par M Charles Louandre (*Constitutionnel*, 3 février 1875).

longtemps, et on pouvait ne pas le disputer aux cloportes des bibliothèques. Mais M. Louandre a trouvé utile (utile à qui?) de se faire *coupeur de portions*, dans ce cadavre à dépecer... Vous vous rappelez que Littré, le simiophile, qui avait travaillé au *National*, voulut aussi déterrer Armand Carrel, qui lui paraissait, non pas un maître homme en politique, — il n'y a pas de maître homme pour Littré! — mais un maître singe, un chimpanzé de la plus belle espèce. Seulement, l'ennui qui tout à coup s'échappa de la poussière des vieux articles de Carrel prit tellement au nez ce pauvre Littré, qu'il referma vite, pour n'être pas narcotisé, cette tabatière d'invalide. Comme M. Louandre, Littré ne coupait pas dans son mort. C'était un maître Jean Chouart plus hardi :

Monsieur le mort, laissez-nous faire!
Nous vous en donnerons de toutes les façons...

Il voulait le tirer tout entier de sa tombe. Mais, après le premier volume, il l'y renfonça, et il y renonça. Tandis que M. Charles Louandre, qui n'aurait pas osé les *Œuvres complètes* de son Monsieur, — comme disent les servantes de curé, — nous en a donné, sans s'interrompre, les abatis. Il aurait pu dire, avec Petit-Jean :

Tenez! voilà les pieds et le cou du chapon!

Et du chapon... Le mot est juste.

Car, je foule aux pieds le respect, il en était un, Benjamin Constant! Pourquoi l'avez-vous déterré? Je constate. Il a passé pour le coq du libéralisme pendant trente ans. Mais le libéralisme n'était pas difficile en coqs. Tout lui était coq qui piaillait, n'importe avec quelle voix, contre le pouvoir... Benjamin Constant, un des plus faibles de ces piailleurs, un soprano de la chapelle Sixtine appliqué à la politique, fut certainement l'être le moins viril par la pensée, par les opinions, par le caractère, par le cœur et par le talent, d'un temps où il y avait des hommes comme de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais, Fiévée, contemporains terribles! et une femme comme madame de Staël. Pauvre et grande madame de Staël! Benjamin Constant est sorti de dessous sa jupe :

Et qui saurait sans moi que Cottin a prêché?...

Sans madame de Staël, qui donc, dans le monde politique et littéraire, se serait aperçu de la présence de ce grand flandrin blond, lequel l'avait prise, elle, par le contraste, cette Éthiopienne de madame de Staël (voir son portrait), brûlée par le double soleil de la passion et du génie!... Ah! tous les favoris des reines ont toujours été des médiocres, et Benjamin Constant n'a pas failli à cette destinée. Il fut le Lanskoï de cette Catherine II littéraire. On dit même que quand

Adolphe parut, ce fut elle qu'on prit pour Ellénore. Punition cruelle de l'aberration d'une âme comme la sienne ! Ce ne fut qu'un bruit, et ce bruit était faux. L'Ellénore, à ce qu'il paraît, était madame de Charrière, l'anémique madame de Charrière, qui ne dépareillait pas Benjamin Constant.

Rien, du reste, ne prouve mieux l'impuissance radicale des femmes quand il s'agit de juger les hommes, que l'opinion sur Benjamin Constant de madame de Staël. Certes ! le génie littéraire n'ira jamais plus loin dans une femme que dans celle-là, et pourtant, quoique bien des esprits aient trouvé qu'elle faisait tête d'homme par la force de ses facultés, elle montra combien elle était femme en se méprenant si étrangement sur la valeur intellectuelle de Benjamin Constant. De tous les genres d'esprit, le plus interdit à la femme est le discernement critique. Elles nous entraînent, mais elles ne savent pas nous juger... Madame de Staël a traité Benjamin Constant d'homme d'esprit pendant toute sa vie, infatigablement et avec une fidélité d'appréciation qui s'obstina à rester, quand l'autre fidélité fut partie... Elle a même, je crois, dit un jour qu'il était l'homme le plus spirituel que l'on ait vu depuis Voltaire, elle qui pouvait souper avec le prince de Ligne et qui allait faire, au bal masqué, des parties de conversation à ravir tout Paris avec Rivarol ! Ce fut donc elle, madame de Staël, qui mit cette étincelante étiquette d'homme

d'esprit sur le goulot de ce long Suisse efflanqué, qui ressemblait à la bouteille dans laquelle la cigogne enferme le dîner pour attraper le renard ; et elle attrapa tout le monde, sans malice, et en commençant par s'attraper elle-même ! Depuis, la bouteille a protesté contre l'étiquette. Sentimental, fadasse et ennuyé, Benjamin Constant, ce Genevois mêlé d'Allemand, qui se fuma, comme un jambon allemand, à Weimar, pendant onze années, est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit, cette flamme de France ! Il n'y a plus peut-être que Laboulaye, qui a fait un gros livre sur Benjamin Constant et dont le petit livre de M. Louandre est le grelot, il n'y a peut-être que MM. Laboulaye et Louandre qui soient encore nichés dans l'opinion de madame de Staël, d'où tout le monde a déguerpi. Quant à Laboulaye, son admiration pour Benjamin Constant ne m'étonne pas. Il y a des analogies entre eux. Il se mire dans Benjamin Constant et s'y trouve beau. Mais M. Louandre, que j'ai connu autrefois un robuste, un carré par la base, un rabelaisien à avaler, dans son large rire, trente-six Benjamin Constant comme trente-six brioches, M. Charles Louandre, le mâle traducteur de Tacite, comment, de Tacite, est-il tombé jusque-là ?

II

Il admire et il adore Benjamin Constant, sous l'une ou l'autre espèce. Quoique le livre qu'il tire de ses Œuvres ne puisse pas avoir d'autre destination que d'être un catéchisme politique pour les petites filles de ce temps pédantesque et grotesque, qui se font recevoir « bacheliers », il n'oublie pas le romancier. L'introduction de M. Louandre parle au long des tristes fredaines de Benjamin Constant et de madame de Charrière, « la *première* marraine de ce *Chérubin émancipé* », dit Laboulaye, assez scélératement pour un citoyen aussi constitutionnellement vertueux; car il fait supposer, avec son épithète, que le polisson de Beaumarchais n'était pas, selon lui, suffisamment *émancipé !* Comment donc les veut-il, Laboulaye?... Chérubin! Le pays de Rousseau ne produit pas de Chérubins! La polissonnerie de Chérubin implique la joyeuseté, la gaminerie, la grâce, — la grâce, qui fait tout pardonner! et le Suisse, *chéri des dames*, qui fut Benjamin, ne put jamais être, aux jours de sa jeunesse, qu'un polisson ennuyeux, ce qui semble contradictoire. Il tenait à la fois de Faublas et d'Obermann,

de Louvet et de Sénancour. On ne saurait écrire ici avec quel hiéroglyphe égyptien le Chérubin émancipé terminait et signait ses lettres d'amour... Vicieux comme le siècle qui finissait, il n'avait pas, du moins, comme lui, la gaîté de ses vices. Il était ennuyé, nerveux et morose comme le siècle qui commençait et qui fut le siècle de l'ennui, — d'un ennui inconnu jusque-là et qui date, en France, de madame Du Deffand, la célèbre ennuyée, qui semble avoir fait pénitence, par l'ennui de ses dernières années, pour le Régent dont elle avait été la maîtresse, pour ce diable d'homme qui s'était si prodigieusement amusé! C'était le siècle d'Obermann, de cet impuissant d'Obermann, qui bâillait dans le bleu au sommet des Alpes; de René, « ce dégoûté sans avoir joui »; de Werther et de Jacopo Ortis, ces héros du suicide. Adolphe, qui ne se tue pas, complète, par un ennui plus lâche encore, l'ennui lâche de ces fameux ennuyés. Benjamin Constant, qui s'était révélé dans *Adolphe*, pour échapper à cet ennui qui le tenait par la nuque et qu'un homme d'esprit (s'il avait eu tant d'esprit!) aurait secoué, se jeta dans la passion du jeu comme dans un gouffre, et il y resta.

Il fut joueur, en effet, toute sa vie, et jusqu'à sa dernière heure. Ni l'amour, ni la politique, ne le guérirent de la passion du jeu qu'il s'était inoculée par ennui et par peur de la mort, et pour n'y pas penser, dit M. Louandre. Les trois cent mille francs que Louis-

Philippe, le peu donnant, lui donna pour avoir poussé à la roue de la Révolution de 1830, furent jetés aux croupiers de Frascati. De nature, il était girondin ; car le girondinisme est moins une opinion qu'un tempérament : le tempérament facile, déboutonné, prompt à l'émotion, même aux larmes, des corrompus, dupes de leurs phrases et qui aiment à phraser sur les vertus des peuples et sur la liberté. Jamais homme ne souffla davantage dans ce mot creux. En y soufflant, les Girondins de la première heure y avaient laissé de leur sang, ce qui l'emplissait. Mais Benjamin Constant n'y a laissé que de sa salive, et, jour de Dieu! c'est cette salive qu'on veut nous donner ici. Madame de Staël, qui fut malheureusement la fille de Necker, et qui avait, malgré son âme et son génie, plusieurs des gros ridicules de son père, fit sans peine de Benjamin Constant un constitutionnel politique. Elle fut le cachet, lui la cire. Nous avons vu qu'elle n'était pas un homme ; mais elle l'était encore plus que lui! Elle prit cette substance mollasse et souple, et la pétrit et la timbra de ses idées anglaises. Il fut tribun. Mais Bonaparte, ce Tarquin des taquins, l'écarta bientôt du Tribunat, avec les autres taquins contre son pouvoir: Ginguené, Daunou, Chénier, tous ces taons que le lion chassa d'un coup de queue, et, de prudence, il s'en alla à Weimar traduire de l'allemand et rêver aux régimes constitutionnels qui, le géant tombé, devaient être la marotte du monde. Déiste

effacé, qui ajoutait le vague de son déisme au vague naturel de son esprit, il fit son livre sur la religion, qu'il confondit avec le sentiment religieux. Humanitaire blessé et aigri, il écrivit aussi son pamphlet, sans coupant et sans pointe (un lieu commun), *de l'Esprit d'usurpation et de conquête*, qui tomba aux pieds d'Achille comme le trait du vieux Priam... Il revint en France avec les Bourbons, qui semblaient le rapporter dans leurs bagages comme on rapporte la peste, cet homme dont ils devaient mourir! et à son retour de l'île d'Elbe, l'Empereur eut contre le pamphlétaire une belle ironie et une belle vengeance, en lui faisant rédiger l'*acte additionnel*, à ce calligraphe en constitution, à ce travailleur en liberté, puisque les peuples ne voulaient plus que de cette drogue, comme les Chinois veulent de l'opium. Sous la Restauration, il recommença son métier de mouche importune au Pouvoir, qui n'avait plus alors la queue du lion pour la balayer de sa croupe. Quand Charles X fut renversé, Louis-Philippe ne se contenta pas de la pièce tapée des trois cent mille francs qu'il lui avait mise dans la main, comme à un portier, pour avoir tiré le cordon à la Révolution de Juillet, et il le nomma président de son Conseil d'État. Heureux, vous le voyez, ce vieil ennuyé, comme Chateaubriand, cet autre ennuyé (qui se plaignait toujours de sa fortune), et même plus heureux; car il mourut dans son bonheur. La Fortune, c'est la femme, dit l'Orient. Et

l'Orient a raison. La Fortune, pour Benjamin Constant, fut madame de Staël. Mais l'immortelle femme qui le fit vivre un instant dans la mémoire des hommes, ne l'a pas empêché d'y mourir.

III

Voilà l'homme et sa vie, et ce n'est pas là, certes ! une biographie digne de se transformer en page d'histoire. Pour ce qui est du penseur politique et de l'écrivain, demandez-vous ce qu'il fut, en présence des fragments publiés par M. Charles Louandre. Ce Benjamin Constant qui se contentait de s'appeler lui-même, avec une fausse modestie, — car il se croyait davantage, — « le maître d'école de la liberté », n'avait pour toute métaphysique, pour toute conception première de son enseignement, que le vieux principe d'examen et de révolte posé par le protestantisme. Ce principe orgueilleux et morbide roulait, sans qu'il en eût conscience peut-être, dans les plus profondes veines de sa pensée ; car il était né protestant. Sa race l'était depuis Henri IV, et c'est pourquoi les Constant de Rebecque s'étaient réfugiés à Genève et faits Genevois. Il était donc protestant de famille, de tra-

dition, d'éducation, — religieusement forte ou faible, — mais il l'était. Il avait dans une mesure quelconque été imprégné de protestantisme. Et quoique, dans cette nature sans ressort, le scepticisme ne fût jamais bien loin derrière ce qu'il pensait le plus et qu'on pût le trouver très vite, si vous eussiez soumis à une forte compression logique la molle substance médullaire de cet esprit plus égoïste encore que rationnel, c'est le protestantisme qui, à travers le scepticisme, aurait coulé. C'était là son fin fond. Madame de Staël était aussi une protestante. Ses idées politiques, aussi faibles que celles de Benjamin Constant, parce qu'elles sortent de la même source, étaient aussi du protestantisme déplacé. Mais madame de Staël avait l'imagination d'une femme de génie, et l'imagination est une faculté essentiellement affirmative, tandis que Benjamin Constant n'avait que de la raison, faculté négative, chercheuse et douteuse, quand elle ne s'appuie pas à plus fort qu'elle. C'est là ce qui explique la supériorité de madame de Staël dans l'expression de ses idées, même politiques. Elle vaut mieux que ce qu'elle écrit, parce qu'elle y met son âme et son style; Benjamin Constant, lui, n'a à mettre ni style, ni âme, à ce qu'il écrit : il reste avec la fausseté ou la superficialité seules de sa pensée. Voilà pourquoi on lit encore et on lira toujours madame de Staël, fût-ce dans son pauvre livre sur la Révolution française. Le feu du style, qui est le feu du ciel et qui ne s'éteint jamais, y

court sur les idées médiocres ou fausses, et on ne voit plus que cette noble flamme! Mais, dans Benjamin Constant, rien sur l'idée qu'une phrase aussi mince que l'idée. Aussi, lorsque l'idée n'existe pas ou n'existe plus, l'esprit rejette avec mépris ce tas de phrases, sans vie comme elle!

Et M. Charles Louandre l'apprendra, comme Littré, cet autre déballeur et désentortilleur de momies, l'a appris à propos de Carrel. Pour qui a dans la tête le moindre sens de la réalité politique, pour qui regarde le temps présent dans les deux yeux et dans les entrailles, son livre de Benjamin Constant, fait avec de vieux articles de journaux et des lambeaux de brochures oubliées, est absolument illisible. On se demande, quand on a eu le malheur de l'ouvrir, comment tout cet antique inventaire de choses finies, dépassées, épuisées, éventrées par les événements et qui n'apprennent rien à personne, pas même leur impuissance ; comment tout ce feuillantisme qui va du Lafayette de la première révolution jusqu'au Lafayette de la seconde ; comment tout ce girondinisme posthume, tout ce constitutionnalisme tiré de la Charte de 1814, tirée elle-même de la Constitution anglaise ; comment ces vaines discussions sur toutes les libertés : sur la liberté religieuse, sur la liberté individuelle, sur la liberté de la presse, sur les garanties judiciaires, sur les Assemblées représentatives, — toutes ces toiles d'araignées filées par le libéralisme et à travers

lesquelles, depuis soixante ans, tout a passé ; on se demande enfin comment tout ce déplâtras d'un monde tombé en ruine sur les écrits d'un homme qui n'était pas de force à l'empêcher de crouler, a pu inspirer à M. Charles Louandre, non pas seulement un intérêt, mais une admiration presque déshonorante pour un esprit qui fut vigoureux?... Comment ces pages qu'il a recueillies, et que le temps a aplaties même dans la langue où elle sont écrites, ont-elles pu faire écrire à M. Louandre que Benjamin Constant était le Sage des Sages politiques et qu'il faut le relire, ce « maître d'école de la liberté », pour réapprendre la sagesse ! C'est là pourtant le beau travail où cet éditeur, *trop éditeur*, nous convie. Relire Benjamin Constant, et à quel moment!... Quand nous avons dix volumes de la *Correspondance* de Proudhon! Soupeser avec un respect religieux la tête de Benjamin Constant, cette noisette! quand il s'agit de soulever la tête de Proudhon, ce boulet! Laboulaye, dont M. Louandre parle à chaque minute dans son livre, n'a pas, du moins, pour Benjamin Constant,une admiration qui jure avec son tempérament. Mais M. Charles Louandre se laissant atteler aux opinions de Laboulaye, comme un cocher que son cheval mettrait dans le brancard, a le tempérament le plus contraire à ce qu'il fait pour l'heure. Je l'ai dit plus haut: de nature, il appartient à Rabelais, et d'étude, à Tacite, les deux génies les moins badauds (car le génie l'est quelquefois) qui aient

certainement jamais existé, l'un dans le rire et l'autre dans la gravité, et il est entré dans une badauderie d'admiration qui sied à Laboulaye, et peut-être y est-il entré plus avant que lui !

IV

J'ai nommé Proudhon. Ce n'est pas sans dessein. Il n'y a que Proudhon qui puisse donner, par la comparaison et par le contraste, une juste idée du peu que fut, en réalité, Benjamin Constant. Sa formidable plénitude peut seule faire comprendre la vacuité de celui qui fut, grâce à madame de Staël, la *fleur des pois* du libéralisme de son temps. Tous les deux représentent, à quarante ans de distance, la même erreur révolutionnaire ; mais Proudhon l'exprime avec la vigueur logique qui va à l'extrémité de tout raisonnement, sophiste implacable ! tandis que Benjamin Constant s'arrête au milieu... Proudhon, insurgé contre tous les gouvernements, qu'il veut supprimer et qu'il supprimera peut-être, mais ce sera l'avant-veille de la fin du monde, l'anarchique Proudhon fait l'effet d'une de ces catalputes massives qui écrasaient tout. L'exigu Benjamin ne fait plus l'effet, quand on le regarde dans ses œuvres, que d'une arbalète contre le pouvoir, et encore

une arbalète rompue et démodée et hors de service, comme les arbalètes des anciennes batailles. Quand on a lu Proudhon, le démocrate Proudhon, quand on a touché à ses idées, qui n'ont pas fait leur temps, comme celles de Benjamin Constant, mais qui l'ont commencé, grosses et menaçantes, il faut avoir un amour furieusement maniaque du bibelot politique pour aller ramasser dans les écrits de Benjamin Constant, tombés dans l'oubli, les petits raisonnements d'opposition de ce pamphlétaire sans stridence, de cet élégant révolutionnaire au benjoin, de cette papillote de cheveux blonds trop aimée de madame de Staël ! Proudhon est le dernier mot de la démocratie terrible; Benjamin Constant fut le premier mot de ce libéralisme niais dont la démocratie terrible est sortie. Car, ne vous y trompez pas ! c'est ce jocrisse qui a produit ce monstre, c'est cette niaiserie qui a enfanté ce danger. MM. Laboulaye et Louandre s'y trompent, eux, et à quel point incompréhensible et inexprimable, puisqu'ils osent soutenir que les idées de Benjamin Constant, qui contenaient dans leur larve la cause en germe de tous les écroulements successifs, de toutes les impossibilités, de tous les malheurs par lesquels nous avons passé, étaient faites pour les empêcher, au contraire. Certes ! cela serait risible, si cela n'était pas si triste !

Tous nos maux nous sont venus,
De Voltaire et de Jean-Jacques,

disait Béranger, le Benjamin Constant de la poésie politique, — et c'était vrai, quoiqu'il ne le crût pas, et quoiqu'il se moquât de ce qu'il disait. Tous nos maux nous sont venus de n'avoir pas assez lu Benjamin Constant, disent MM. Laboulaye et Louandre, qui le croient, qui ne se moquent point, et c'est faux! Ils veulent nous reconduire à l'école primaire de ce « maître d'école de la liberté », comme si nous n'avions pas vu ce qu'est devenue l'école, et ce qu'ont été les écoliers!

Encore une fois, le livre de classe qu'ils nous tendent n'est bon que pour les petites sottes, filles de plus sottes qu'elles, qui aspirent au baccalauréat, et même si Laboulaye est au nombre des examinateurs.

BEAUMARCHAIS [1]

I

L'édition de Beaumarchais, très magnifique, — à réjouir Beaumarchais lui-même, qui édita si magnifiquement Voltaire, et qui s'entendait au luxe comme un satrape, — publiée par les éditeurs Laplace et Sanchez, forme un volume de plus de huit cents pages in-4° et sur deux colonnes. De lecture, cela est formidable, et formidable est le mot; car il y a là-dedans bien des choses dures à lire, malgré ce nom magnétique et aimanté de Beaumarchais. Ah! les terribles *Œuvres complètes!* — trop complètes! Très intéressantes pour les chercheurs, les critiques, les anatomistes, pour tous ceux enfin qui aiment à faire le tour,

1. *Œuvres complètes de Beaumarchais, avec une vie*, par Édouard Fournier (*Constitutionnel*, 18 janvier 1876).

et le compte, et le décompte des esprits, les *Œuvres complètes* nuisent le plus souvent à la poésie de la gloire et montrent les indigences des plus grands génies, s'ils en eurent, et quel grand génie n'a pas ses pauvretés? Les trente-six pièces de théâtre du grand Corneille diminüent le grand Corneille, en n'ajoutant rien à son *stock* de chefs-d'œuvre pour la postérité. Le plus beau destin peut-être serait de se taire, après les chefs-d'œuvre dont on a été capable. La gloire qu'on aurait acquise grandirait immensément de ce silence et dans ce silence. On ne serait plus un mortel, on serait un Dieu pour l'imagination charmée, qui rêverait à d'autres chefs-d'œuvre possibles dans tout ce qu'on n'aurait pas dit... Mais placer à côté du chef-d'œuvre l'œuvre imparfaite ou l'œuvre manquée, c'est rappeler que l'*ange* du chef-d'œuvre n'est plus qu'un homme, et c'est encore intéressant pour les faiseurs d'analyses et les critiques qui dissertent, mais ce l'est beaucoup moins pour l'imagination, aussi prompte à se déprendre qu'à s'énamourer. Or, ne vous y trompez jamais ! c'est toujours l'imagination qui fait la gloire.

Voilà, en quelques mots, ce que sera l'histoire de cette édition de Beaumarchais : elle va faire tort à son prestige. Les curieux, les *tâteurs* de crânes, les hommes qui veulent tout savoir d'un homme, — son fort et son faible, — seront enchantés de tenir dans leurs mains la circonférence de cette tête étonnante

de Beaumarchais, et d'y localiser, en les étiquetant, les facultés diverses qui s'y combattirent ; car Beaumarchais fut un esprit complexe et multiple, comme Voltaire et Léonard de Vinci. Propre à une foule de choses, — ce qui étonne et ravit toujours le vulgaire, — il manqua de cette unité qui concentre la vie et donne au génie toute sa profondeur. Lui, il éparpilla brillamment la sienne, et son génie, qui eût pu être grand s'il l'avait ramassé sur une seule chose, s'en alla dans cet éparpillement de la flamme et s'éteignit avec son temps... Seulement, il laissa trois chefs-d'œuvre inextinguibles : son *Barbier de Séville*, son *Mariage de Figaro* et ses *Mémoires*, — inférieurs aux deux autres et qui ne brillent déjà plus que par places de leur éclat immortel, quoiqu'on y reconnaisse pourtant la même main qui les a, tous les trois, écrits.

Et, en effet, les *Mémoires*, les *Mémoires* judiciaires dans lesquels le génie dramatique de Beaumarchais a su introduire la comédie la plus amusante, n'ont pas et ne pouvaient avoir la supériorité tranchée de ces deux comédies : le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, d'un mouvement, d'une sveltesse et d'un entrain si extraordinaires qu'aucune pièce de théâtre n'a peut-être jamais marché avec cette rapidité, cette netteté, cette fringance. Selon moi, c'est la perfection même de l'*action* dramatique. On est enlevé sans effort par cette action, qui vous arrache à tout, pendant qu'elle dure, et qui, en dehors d'elle, ne permet

pas, une minute, de respirer. Cette perfection, il est vrai, ne vient pas uniquement de la faculté dramatique de Beaumarchais: elle tient à ce qu'au théâtre, bien plus qu'en ses *Mémoires*, *sa* comédie lui appartient tout entière, qu'il en invente tout, action et personnages, qu'il fait là de l'art pur, désintéressé, idéal. Dans ses *Mémoires*, au contraire, personnages et action lui sont imposés par le monde ambiant et les circonstances. Il n'y taille plus, au gré de sa fantaisie, en pleine nature humaine ou en pleine société. La sphère dans laquelle il se meut et fait mouvoir ses personnages, il est obligé de la subir par la force des choses, et quoi qu'il ait donné aux caractères qu'il met en scène autant de force comique qu'il en pouvait donner avec son génie dramatique, fait de tant d'ironie et de gaîté, ces caractères n'étant pas ses créations ne pouvaient cesser d'être eux-mêmes. Trop transformés par lui, on ne les aurait pas reconnus. Il fallait bien, par exemple, que le comte de la Blache, madame Goësman, Baculard d'Arnaud, Marin et Bertrand, ces impayables figures sous le pinceau qui les a rendues si vivantes, restassent ce qu'elles étaient et ne disparussent pas entièrement sous l'invention de Beaumarchais. Ici, la réalité bornait l'idéal, et c'est la raison de l'infériorité des *Mémoires*, quand on les compare aux comédies du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Il ne s'agissait plus seulement d'art ici et d'effets dramatiques, il s'agissait d'intérêts

d'un autre ordre, en ces *Mémoires à consulter* d'un Chicaneau comme salle d'audience n'en avait pas encore vu, et où l'on retrouve le Figaro des deux chefs-d'œuvre timbrés de ce nom, que, dans l'histoire de la comédie, on n'oubliera jamais plus !

II

Oui ! Figaro, c'est-à-dire Beaumarchais! Car l'un c'est l'autre, exactement, identiquement, — car, chose infiniment particulière ! cet esprit essentiellement dramatique est, contrairement à l'essence des esprits dramatiques, de la plus incroyable personnalité. Beaumarchais n'inventa pas Figaro : il était né Figaro. Et il se peignit comme on se peint quand on se regarde dans sa glace. Il le fut dans ses écrits comme il le fut dans sa vie, qui ressembla tant à l'action merveilleuse de ses drames. Figaro fut beaucoup plus Beaumarchais que Childe Harold ne fut Byron. Il est vrai que Byron n'était pas un poète dramatique. Mais Shakespeare, le premier de tous, ne s'est mis nulle part dans ses drames ; mais Molière, le malheureux Molière, n'a jeté que quelques cris de son cœur à travers Alceste et Arnolphe. Beaumarchais, lui, s'est

incarné tout entier dans son Figaro, comme jamais poète ne s'incarna dans une créature de son génie. Dès qu'il en avait, il était Figaro, et quand le génie lui manquait, il ne l'était plus. Il ne le fut plus, par exemple, quand il écrivit *Eugénie*, les *Deux Amis*, et même la *Mère coupable*, où l'on ne trouve qu'un Figaro vieilli, défait, méconnaissable, radotant de moralité, ayant des rhumatismes à ce souple esprit qui avait été plus souple que tous les chats et les Arlequins de la terre! Alors, il n'est plus qu'un Diderot se noyant dans la sentimentalité fausse du XVIIIe siècle, — la plus hideuse des sentimentalités, — et dans les larmes.

Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui...
Le rire est évanoui !
Il n'est resté que les larmes !

Et si c'étaient encore celles du poète, mélancoliques et sincères ! Mais non ! ce sont les larmes, fausses et bêtes, des drames de Diderot ! Les éditeurs nous les ramassent et nous les donnent comme si c'étaient des perles. Et c'est ici qu'il faut noter l'effroyable moralité des *Œuvres complètes*, inventées pour humilier les esprits superbes qui se croient, de bonne foi, avoir du génie tous les jours.

Beaumarchais en avait, mais à ses heures, comme le cormoran prenait son poisson. Il poussait l'esprit

jusqu'au génie. Il y en a certainement dans les deux chefs-d'œuvre qu'il a mis au théâtre et qui ont démontré en deux temps ce génie, qui aurait fait davantage pour nos plaisirs et pour sa gloire s'il l'avait plus écouté que la muse inférieure, qu'il écouta trop, — le besoin de faire sa fortune... Je ne doute pas que Beaumarchais ne se fût élevé au premier rang dans une succession de chefs-d'œuvre, mais le malheur voulut qu'il ne fût pas homme à se contenter des six mille livres de rente de Stendhal. Son génie dramatique, il le dépensa dans les jeux embrouillés de l'intrigue et les furies de la spéculation, et ce génie finit par mourir, fusillé par les fusils qu'il vendit aux Américains.

III

Cet homme de vif-argent d'abord, — et d'argent ensuite, — ce millionnaire de l'esprit qui devint un millionnaire comme les sots peuvent le devenir, naquit à Paris d'un horloger riche en enfants, pauvre du reste, et qui regarda comme une grâce de la Providence que son fils, Pierre-Augustin Caron, eût le génie de l'horlogerie; car il l'avait, comme, plus tard, il eut

le génie dramatique, et même quelques autres génies dont certainement le bonhomme de père ne se doutait pas. Eh bien, cette grâce de la Providence fut, comme presque toujours, méprisée par celui à qui elle était faite ! Le jeune Caron (le futur Beaumarchais), à peine âgé de vingt ans et *paresseux* déjà *avec délices*, comme Figaro, inventa, avec la facilité du génie, une grande chose à ce qu'il paraît en mécanique d'horlogerie. C'est ce qu'ils appellent l'échappement; et malgré le proverbe qui dit: « On ne peut contenter tout le monde et son père », il fit le bonheur du sien et de l'Académie des sciences qui en *rapporta*, inspira de la jalousie au fameux Le Paute, et, tournant le dos à son succès, envoya, après ce beau coup, promener les montres paternelles ! Que voulez-vous? dans cet être ardent qui pétillait de facultés, dans ce gaillard plein de fantaisies et de puissances qui découvrait des échappements, mais qui s'échappait à lui-même, entraîné par mille goûts et mille aptitudes éveillées en lui comme une nichée d'oiseaux dans une tête d'arbre, le génie de la musique se mit à vibrer, et le voilà musicien sur la harpe, sur la flûte, sur je ne sais combien d'instruments ; le voilà tout un orchestre, bien avant l'homme-orchestre, et sur la harpe, par parenthèse, de première force ; et tout cela sans effort, sans études profondes, comme il avait été mécanicien. Puis, brochant sur le tout, le génie littéraire se prit aussi à frétiller... Le vieux horloger

Caron s'en arrachait les cheveux de désespoir. Quand, au lieu d'une vocation, il vit son fils tiré à trois ou quatre, ce fut lui qui fut écartelé. En vérité, c'était trop de biens ! Et ce n'était pas tout. Comme les grands seigneurs, dont il écrivit dans son *Figaro* qu'ils se donnaient seulement la peine de naître, il ne s'était, lui aussi, donné que cette peine-là. Ce privilégié de naissance qui devait avoir, un jour, autant d'esprit que Voltaire, eut un double bonheur, que n'eut pas Voltaire. Il était beau, et de la beauté robuste que les femmes aimaient dans son temps. C'était un Apollon, doublé d'un Hercule. Il eut très bien formé le quadrille de l'Amour avec Chamfort, Mirabeau et Casanova. Le portrait que les éditeurs ont placé à la tête de ces *Œuvres complètes*, donne une idée de cette beauté sensuelle et spirituelle à la fois. Il est là, debout, sur des jambes d'un galbe éloquent et d'un mollet plein de promesses, vêtu d'un bel habit gorge de pigeon ; car ils aimaient la gorge de pigeon, tous ces tourtereaux de l'amour, au XVIIIe siècle ! Seulement, je ne crois point que ce soit là le meilleur portrait qu'on ait publié de Beaumarchais. Je me souviens d'en avoir vu un autre, dans lequel il était représenté en peignoir foisonnant de dentelles, en magnifiques cheveux blonds poudrés et dont l'or se voyait à travers la nébuleuse transparence de la poudre. Il était superbe et charmant comme un être enchanté de lui-même, toujours prêt à donner, de toutes les manières,

du bonheur aux autres, et qui aurait manqué le trait qui l'achève s'il n'eût pas eu de fatuité !

Il en avait, et presque autant que d'esprit, et il devait en avoir, cet esprit si brillamment et si tapageusement français ! Qui, en France, n'est pas un peu fat, et qui ne l'était pas beaucoup alors ?... On avait vu la majesté de Louis XIV, la grâce du Régent, transmise à Louis XV, et on ne connaissait pas encore la Révolution française. Comment, d'ailleurs, n'aurait-il pas été un peu fat, c'est-à-dire un peu ivre de lui-même, lui, le fils de l'horloger, *lancé* à la cour de France de par son art, sa beauté, son esprit ! Il était devenu le harpiste des filles du Roi, et il jouait encore plus chez elles de son esprit que de sa harpe. Comment n'aurait-il pas eu le doux vertige de tout ce que lui versait la main cachée qui commence par être celle de Dieu, et qui finit souvent par devenir celle du démon ?... Il était heureux. La fatuité, c'est le rayonnement du bonheur... le rayonnement de notre bonheur. Celui de Beaumarchais fut immense. Aucun homme ne fut plus heureux, plus *né coiffé* que lui. Même ses chagrins, quand il en eut, tournèrent à son bonheur. Ainsi, il se maria trois fois, cet homme audacieux, et ce qui réussit souvent si peu une fois aux autres hommes, lui réussit trois fois, à lui ! La Fortune est la femme, prétendent les Orientaux ; pour lui, elle en fut trois... légitimes. Mais d'illégitimes, combien furent encore sa Fortune ?

On l'accusa d'avoir empoisonné la première, mais sans cette agréable noirceur d'un monde envieux, méchant et imbécille, nous n'aurions probablement pas eu le fameux couplet de Bazile sur la calomnie et Bazile lui-même. Ses procès, qui eurent leurs ennuis, allumèrent la mèche de son génie dramatique et le firent partir. Jusque-là il avait larmoyé dans ses pièces de théâtre, et il s'y mit à rire de ce beau rire du bonheur qui n'appartient qu'à lui et à Regnard; car le rire de Molière est triste... Le *Barbier de Séville*, rapporté d'Espagne, où Beaumarchais était allé, accrédité par Paris-Duverney, pour des affaires énormes et qui restèrent impossibles, le *Barbier de Séville* est à peu près du même temps que les premiers *Mémoires*. A Madrid, Beaumarchais n'avait eu qu'un succès de gaîté avec ces graves Espagnols, qui, avant lui, ne connaissaient pas le *mot pour rire*. Les négociations qu'il y avait entreprises et dont le prétexte fut l'aventure de sa sœur avec Clavijo, si bien brodée par cet homme d'invention qui brodait tout, sans faire un mensonge, n'aboutirent donc, en définitive, qu'à la guitare de Figaro, mais n'était-ce pas assez?... Et cette guitare ajouta au bruit de ces *Mémoires*, qu'il comparait, ainsi que lui, à un tambour, qui se tait si on ne le frappe. *Silet nisi percussus*. Idée juste et charmante! Il n'avait pas, en effet, que de la guitare dans l'esprit; il avait encore du tambour de basque. Quand on le frappait, il retentissait, et ce

retentissement était un rire! Seulement, ce rire-là, quand il rendait le coup pour le coup, n'était pas son seul rire. Il en avait un autre qui valait mieux. Pour ma part, je ne crois pas qu'il ait passé dans les œuvres d'aucun homme une gaîté plus sonore, plus épanouie, plus franche, plus idéale, plus *dans le bleu*, que la gaîté de Figaro (le *Barbier* et le *Mariage*, ces deux comédies d'imagination heureuse et non plus d'observation amère), qui traverse le vrai théâtre de Beaumarchais comme un rayon de soleil traverse la vitre qu'il irise, et qui traversa de la même façon toutes les phases de sa vie.

IV

C'est cette vie qu'Édouard Fournier a écrite en accompagnement de l'édition que voici. Homme d'esprit et d'érudition, ce qui n'est pas toujours la même chose, Édouard Fournier nous a plutôt abrégé que développé la vie si pleine, si bouillonnante, si chauffée aux feux de tous les diables, de Beaumarchais. Déjà, Louis de Loménie, qui a gagné d'être de l'Académie en écrivant sur Beaumarchais, qui n'en était pas, avait mis ses froides et lourdes mains sur ce feu de joie de

l'esprit pour nous expliquer, en quatre points, de quels morceaux de bois il était fait. Édouard Fournier a été plus expéditif. Il est court où de Loménie est long, et on voudrait que ce fût le contraire... Cependant il n'a omis, quoiqu'il n'y ait pas pesé, aucun détail de cette vie d'intrigue et d'affaires, d'agitations de toutes sortes, de combats sur tous les terrains, de procès et de duels. Mille hommes d'esprit se seraient brûlés vite jusqu'à la cendre dans cette fournaise. Beaumarchais y vécut trente ans, comme une salamandre dans le feu. Il fut trente ans le phénix de ce bûcher, qui ressuscitait à chaque fois qu'on le croyait frit... Mais le phénix n'est qu'une vieille fable, et voici le vrai. L'homme incombustible qui entrait et restait, il y a quelques années, dans un four allumé, je ne sais combien de minutes, y cuisit à la fin pour une minute de trop, et Beaumarchais, à la fin, connut aussi cette minute-là... Je l'ai dit, le spéculateur, l'intrigant (je cherche un autre mot), l'intrigant sublime, si vous voulez, — il l'était vraiment d'aplomb, d'activité, de ressources, de charme personnel enlevant, de « brio de persuasion », dit très bien Fournier, — l'intrigant fit tort à l'homme de génie et ne lui permit que trois floraisons de chefs-d'œuvre. Cet affamé et cet affolé d'argent, de luxe, de considération (*Sois considéré, il le faut !*), de renommée, de distinctions sociales, cet acheteur de noblesse à beaux deniers comptants, ce Figaro qui voulait être Almaviva,

ce coureur après toutes les fortunes quand il avait une fortune en lui, ce commissionnaire diplomatique qui aurait pu être ambassadeur, et qui, contrairement à l'usage, aurait séduit au lieu d'importuner pour le compte de son gouvernement, ce négociateur en pamphlets qui s'essoufflait après ceux contre Marie-Antoinette, les poursuivant en Angleterre, en Autriche, en Hollande, « se crottant, s'échinant pour le service de Sa Seigneurie le roi Louis XVI », qui l'employait, le laissait, le reprenait, — ne sachant que faire et que dire, ce Bridoison de la Royauté ! et se conduisant avec lui, Beaumarchais, comme il se conduisit avec Mirabeau, — oui ! cet homme, qui faisait du plus ravissant esprit un emploi si à contre-sens, aurait pu nous donner quelques comédies de plus s'il était resté dans sa chambre, comme le voulait Pascal. Et c'est là, quand on lit toute cette vie et tout ce gros volume, ce qu'il faut surtout déplorer !

Édouard Fournier a l'air de ne pas penser à cela, moi j'y pense. Le feuilletoniste de théâtre ne montre pas une seule fois le bout de sa plume dans cette vie de Beaumarchais, simplement racontée, sans jugements. J'aurais voulu qu'il fût jugé. Il court tant de sottises sur l'influence révolutionnaire de Beaumarchais ! On en a fait un révolutionnaire ; j'ose dire, moi, qu'il ne l'est pas ! Il adorait les nobles. Il se coula parmi eux. Il vivait avec les grands seigneurs. Il idolâtrait la cour et ses femmes. C'est un aristocrate d'es-

prit et de mœurs. Ce n'est pas la faute de Jérémie si Jérusalem a été détruite. Beaumarchais fut un Jérémie rieur. Il voyait la monarchie perdue, cette monarchie qu'il aimait et à qui il reprochait de *finir par des chansons*. Il aurait voulu qu'elle finît par autre chose. Elle ne le voulut pas, et la Révolution en finit avec elle. La Révolution prit alors le rasoir de Figaro pour en faire une guillotine. Mais était-ce la faute de celui qui avait affilé le rasoir?

PAUL DE MOLÈNES [1]

I

Cette nouvelle édition des *Œuvres choisies* de Paul de Molènes n'est point, comme d'autres éditions posthumes, la revanche tardive d'un insuccès immérité. Ces œuvres eurent toutes quand elles parurent, à des époques différentes, l'applaudissement que n'ont pas, d'ordinaire, les œuvres placées, par le talent dont elles brillent, très au-dessus de l'esprit de ceux qui les lisent. Paul de Molènes, malgré la plus rare distinction, plut tout de suite au public comme s'il avait été vulgaire. Il échappa à cette loi cruelle qui fait que pour les écrivains véritablement supérieurs, le jour de leur mort est le plus beau jour de leur vie... Avant

1. Préface des *Œuvres diverses* de Paul de Molènes (1885).

de mourir, lui, il avait vécu ! Il avait respiré cette rose du succès qui se mêle si bien à toutes les autres roses de la jeunesse, et qui, la jeunesse passée, ne *remonte* plus pour refleurir et pour donner le même parfum et la même ivresse. Quand Paul de Molènes mourut, si jeune encore, ses contemporains le regrettèrent comme on regrette un talent interrompu dans le plus beau moment de son éclat. Ses livres s'étaient enlevés. Son nom avait retenti. L'écrivain avait été exalté par ceux-là qui pouvaient l'apprécier avec le plus de compétence. Mais pour que tout soit également amer dans cette funeste destinée des lettres, même dans une de celles qui nous paraît la plus heureuse, le silence se fit bientôt sur les œuvres et le nom de Paul de Molènes, et c'est ce silence, qui pourrait s'obstiner, qu'on veut rompre aujourd'hui. Balayer cette tombée de silence et d'oubli étendue sur des livres toujours charmants et souvent sublimes, les replacer sous les yeux qui ne les voient plus et les forcer de les regarder, telle est la pensée qui a inspiré cette édition. Ramener à un homme, par une nouvelle réimpression de ses œuvres, la renommée dont il n'a joui que quelques jours, n'est-ce pas la plus noble et la meilleure manière de fixer cette renommée et de lui donner la solidité de la gloire ?

Car ce n'est pas moi qui lui marchanderai ce grand mot-là... Paul de Molènes a toutes les qualités qui font la gloire et qui la méritent. Il naquit aux lettres

dans un temps où il était bon encore de naître pour elles. C'était vers 1840. Alors, l'esprit littéraire dominait tout, inspirait tout, pénétrait tout. Trempé dans l'atmosphère brûlante et féconde qui s'appela le Romantisme, et qui gardera son nom dans l'histoire comme la Renaissance a gardé le sien, Paul de Molènes débuta dans la littérature à l'âge où l'on est encore aux Écoles, et il étonna les maîtres les plus difficiles par la sûreté et, peut-on dire, la maturité de ses débuts. Il n'eut aucun des commencements obscurs qu'a parfois même le génie. Dès qu'il parla on l'entendit et on l'écouta. Il ne bégaya pas. Il ne tâtonna pas. Il fut immédiatement compris. Au premier mot de sa phrase élégante et colorée, on sentit l'écrivain jaillissant et déjà épanoui, et on lui pardonna le crime audacieux d'avoir trop vite du talent. On jouit du sien comme d'une aurore, à laquelle on ne reproche pas de se lever trop matin. Il est vrai que les souffles du temps le portaient. Dans quels beaux bras, sincères et chaleureux, l'enthousiasme d'alors étouffait l'envie ! Les débuts de Paul de Molènes se firent simultanément au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*, journaux puissants, maintenant déchus, — aussi bas qu'ils furent haut. On les vit se disputer l'imberbe adolescent littéraire, comme deux vieilles Marcelines qui se seraient disputé Chérubin. Certes! rarement vocation fut affirmée avec plus de force, reconnue avec plus de bonheur.

Paul de Molènes eut le droit de s'en croire une. Seulement, en écrivant ses articles de critique ou de fantaisie à la *Revue des Deux-Mondes* ou au *Journal des Débats*, il sentait au fond de la conscience de tout son être qu'il en avait une autre, plus impérieuse et plus profonde, et qui devait imprimer à son talent un caractère que, dès qu'il l'eut, il ne perdit plus.

II

Paul de Molènes, en effet, est né avec cette double puissance de la pensée et de l'action, qui fait de ceux qui la possèdent des êtres presque aussi chimériques et aussi fabuleux que des Centaures. Il avait ces facultés qui le plus souvent sont séparées, quand elles sont très grandes... Les circonstances des premières années de sa vie mirent brusquement en lumière l'écrivain, qui ne s'attendit pas une minute, quand l'homme d'action était obligé de s'attendre. Les poètes orientaux parlent beaucoup dans leurs vers de lions couchés et endormis sur le bord des fontaines. Le lion, chez de Molènes, était couché derrière son encrier d'écrivain, mais il n'y dormait pas. Il a raconté lui-même qu'il avait eu deux arrière-grands-oncles capi-

taines à la bataille de Malplaquet. Tenait-il d'eux cette inquiétude du fer qui roule dans le sang et qui fait les soldats ?... Ceux qui l'ont connu lorsqu'il n'avait encore à la main qu'une plume, savent combien cette main était impatiente d'une épée. Il était alors, dans la littérature, comme Achille parmi les filles de Scyros... Aussi, lorsque les circonstances lui offrirent la garde de cette épée qu'il rêvait, il la saisit avec une ardeur d'autant plus frémissante qu'il avait fallu la contenir. Le canon de la terrible bataille de Juin dans les rues de Paris, en 1849, fut le *ranz* irrésistible et libérateur de cette âme de soldat exilée dans la littérature, et qui, avant l'action, en avait eu la nostalgie. Il prit feu, à ce moment, comme la poudre qui brûlait partout. D'élan, il s'engagea dans les Mobiles, ces sublimes gamins de quatorze ans qui en ce temps-là sauvèrent la France contre leurs pères ! Il n'était séparé de ces enfants que par quelques années. Ils le nommèrent leur capitaine, et il se fit traverser d'une balle à leur tête sur une barricade qu'il emporta. Peu de temps après, il écrivit l'histoire de cette Garde Mobile, et c'est de ces pages inspirées que je date le vrai Paul de Molènes. Jusque-là, on n'avait eu qu'une partie de lui-même, un profil, une forme, une forme littéraire. On l'eut de face, on l'eut intégralement, et c'est ainsi que l'écrivain fut complété et accompli par le soldat.

C'est cette rare consubstantialité de la pensée et de

l'action dans un même homme, qui a fait de Paul de Molènes, dans tous ses écrits, le plus enthousiaste, le plus éloquent et le plus entraînant des écrivains militaires. Paul de Molènes, qui de capitaine redevint soldat lorsque la Garde Mobile fut ingratement licenciée, n'est pas seulement un soldat d'instinct et de volonté, fougueusement amoureux du métier de la guerre, c'est un artiste belliqueux qui adore son art, qui en comprend la grandeur et en contemple perpétuellement l'idéal, comme le Saint vit en présence de son Dieu... De grands capitaines, des hommes de domination par la guerre, l'ont aimée, les uns, parce qu'elle leur donnait la conscience de leur génie et les mettait, dans un moment suprême, en possession de toutes les forces que Dieu avait déposées dans leur cerveau ou dans leur cœur ; les autres, parce qu'au bout de chaque bataille il y avait à confisquer un fragment de plus de cette terre avec quoi se font les Empires. Mais cet officier de spahis, dont toute la fortune avait été de ramasser sur le pavé d'une révolution un sabre qui allait à sa main et de s'en servir comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, aima la guerre, lui! d'une façon plus désintéressée. Il l'aima comme on aime une femme : il l'aima pour sa beauté. La beauté de la guerre, sa beauté de Méduse, — car la tête de Méduse est belle au poing sanglant de Persée et Cellini l'a bien compris ! — voilà ce qui enivre ce soldat épris de la fière et pathétique maîtresse de son

âme, et qui en aima tout, jusqu'aux violences, jusqu'aux caprices, jusqu'à ce que d'autres que lui pourraient appeler des laideurs. Voilà la passion de sa vie ! Les livres qu'il a publiés sont moins des souvenirs du passé que des actes d'adoration perpétuelle... Et quoiqu'il y ait dans ses livres des faits d'un intérêt immense, de grands spectacles peints avec le pittoresque ardent allumé par les objets mêmes de ces spectacles, ce n'est ni le talent du peintre, ni le vivant ou l'énergie de sa peinture qui frappe et touche, c'est le sentiment qui anime ces pages et qui les traverse en y circulant. Jamais homme et jeune homme n'a aimé la guerre avec plus d'enthousiasme, d'entrain, de poésie ! Ce qui fit quelques heures de la vie du prince de Ligne, fut toute la vie de Paul de Molènes. Quelle intensité ! Prenez, si vous voulez, tous les Mémoires militaires de ce *pays soldat*, comme dit Chateaubriand (qui lui aussi l'avait été), depuis les récits naïvement héroïques du sire de Joinville, le pieux croisé, qui se battit et écrivit toujours les yeux sur saint Louis dans l'extase du vassal devant son seigneur bien-aimé, jusqu'aux Mémoires de Montluc, le capitaine catholique, le Simon de Montfort du XVI[e] siècle; depuis le judicieux Tessé jusqu'à Kléber, à l'imagination orientale, qui a vaincu l'Orient où il est tombé; et vous n'avez rien de l'accent qui est ici, résultat de la plus admirable combinaison d'un poète du XIX[e] siècle et d'un soldat qui est soldat comme

on l'a toujours été en France, dans tous les siècles. En toute cette littérature de l'action, qui, un jour, s'est mise à écrire, vous avez bien des éloquences différentes, éclatantes ou profondes, simples ou grandioses ; mais nulle part je n'ai entendu une plus belle *sonnerie* de clairons qu'en ces livres d'une imagination guerrière. Il y a telle page de Paul de Molènes que je pourrais citer, et qui fait réellement et littéralement battre la charge à nos cœurs électrisés !

La guerre, qu'il a aimée avec transport et qu'il a faite avec l'enthousiasme du poète et la vaillance du héros, n'a donc pas été uniquement la destinée de toute sa vie : elle a été aussi la destinée de son talent. En le confisquant à son profit tout entier, elle a créé à ce talent une originalité sans rivale. Personne, que je sache, n'a parlé de la guerre comme Paul de Molènes, parce que personne ne l'a aimée d'un amour plus exalté et plus fidèle. Son amour pour elle fut un de ceux-là qui ne font jamais souffrir et rendent éternellement heureux, et ce bonheur, qui dura toujours, lui a donné, en parlant de la guerre, un accent personnel incommutable comme la splendeur fixe de l'étoile polaire de sa vie. L'écrivain militaire chez de Molènes n'est ni un Maurice de Saxe, ni un Jomini. Il ne nous donne ni la théorie de la guerre, ni l'histoire stratégique des guerres qu'il a faites. Il se contente de faire le récit de ses impressions de camp et de combat. Mais cela suffit pour la gloire de sa plume et pour

l'intérêt des émotions qu'il vous fait partager. Ce fantaisiste à cheval et le sabre à la main qui emporte tant de sentiment et de rêveries sous son burnous rouge de spahi, cette âme si tendre et pourtant si éprise de la guerre qu'il y trouvait une volupté jusque dans les blessures et dans la mort même, n'a point d'analogue parmi les écrivains qui ont raconté leurs sensations de champs de bataille. J'ai parlé plus haut du prince de Ligne. Je ne connais guères que le prince de Ligne, en effet, à qui l'on puisse penser quand on lit des livres comme la *Folie de l'Épée* et les *Commentaires d'un Soldat*. Mais l'étincelant prince de Ligne, c'est le charme de la gaîté militaire, tandis que de Molènes, au contraire, c'est le charme de la réflexion et parfois de la mélancolie. L'esprit français n'est pas le plus français des deux, mais de Molènes est le plus homme, puisqu'il est le plus triste, et il est aussi le plus moderne. Différence d'une génération à une autre ! Le prince de Ligne, heureux comme un prince dans le temps où les princes étaient encore heureux, n'avait pas lu lord Byron, et il ignorait ce que le puissant Romantisme, moqué maintenant comme toutes les puissances, devait faire plus tard s'élever de tristesse dans nos pauvres cœurs...

III

Mais nous qui vivons encore, nous le savons... Venu dans les dernières années de ce Romantisme qui allait mourir, Paul de Molènes, le brillant officier, n'en portait pas moins sur sa pensée les influences d'un siècle qui a tiré, comme d'une harpe saignante, une poésie nouvelle du plus profond de l'âme humaine. Nous sommes plus victimes des poètes que nous ne croyons. De Molènes, comme nous tous, était un frère de René, de Werther, de Manfred, et la guerre seule le sauva de leur destin. Il avoue lui-même à toute page, dans ces récits, que quand il retrouvait en lui la familiale tristesse de ces terribles aînés, il y opposait toujours l'action salubre de la guerre, sa panacée et son dictame. Il a dit quelque part, a peu près en ces termes, à propos de Werther, dont l'idée et l'image lui revenaient dans ses rêves comme une obsession de fantôme : « On ne se brûle pas la cervelle, quand il faut la « brûler à l'ennemi. » De la mélancolie orageuse, désespérée et oisive des poètes et des hommes de son temps, il a, ce spahi ! fait une mélancolie désarmée, calmée et placide, dans laquelle le poète touche au philo-

sophe. Paul de Molènes est l'élégiaque de la guerre comme il en est le lyrique. Seulement, il en est l'élégiaque *sans longs vêtements de deuil*, mais en uniforme, et courageux! Saint-Victor, qui a écrit une préface aux *Commentaires d'un Soldat*, ébloui de la flamme guerrière qui brûle dans ce livre, n'en vit guères que le feu et n'insista pas assez, selon moi, sur ce qui, en de Molènes, accompagne toujours son ardeur : c'est-à-dire la sensibilité la plus romanesque et la plus touchante. C'était là trop simplifier un écrivain qui a, dans le talent, les dons les plus divers et les nuances les plus contrastées. Quand on lit ces adorables récits, qui ressemblent presque à des poèmes par la beauté pure de leur idéal et leur divine mélancolie, on ne sait ce qu'on prefère, dans leur auteur, du lyrique ou de l'élégiaque, qui y sont également tous les deux.

Oui! l'élégiaque, dans un esprit si martial ! L'élégiaque à la guerre et dans les tumultes de la guerre ! On y avait vu déjà la philosophie : on y avait vu Descartes. On y avait vu Vauvenargues, le moraliste Vauvenargues, le gelé de Dresde, qui y avait perdu les jambes et qui avait sauvé de la gelée sa raison. Mais le rêveur, mais le sentimental, mais le romancier, on l'y avait vu moins. Cervantes, il est vrai, fut un soldat, et même un soldat mutilé, — Cervantes, le coupable Cervantes, qui fit un jour son crime, que de Molènes n'aurait jamais commis, contre la chevalerie du Moyen-Age, c'est-à-dire contre tout ce que l'esprit guerrier a

produit de plus fier et de plus individuellement beau! Mais, depuis le temps de Cervantes, depuis que le roman — la forme littéraire du roman — est devenu comme la fatalité de l'esprit humain, soit qu'il ait du génie ou qu'il soit imbécille, on avait vu, je crois, peu de romanciers sous la tente. Stendhal n'y était plus quand il écrivit son *Rouge et Noir* et sa *Chartreuse de Parme*. Eh bien, Paul de Molènes a su mêler l'imagination du romancier à ses peintures militaires! Ce rêveur de bivouac, descendu de cheval pour y remonter et retourner à l'ennemi, a écrit, entre deux expéditions, des romans de cœur d'une touche exquise. C'est particulièrement en Afrique, le pays des premières campagnes de sa jeunesse, qu'il a composé ces petits chefs-d'œuvre, teintés du reflet des mœurs orientales, pour le chevet lointain des femmes de France. En ce pays d'Afrique, plein de soleil, d'espace transparent et infini, qu'il appelle le pays des fantômes de jour, plus visibles que les fantômes de nuit, le rêve des souvenirs et des images qu'ils laissent après eux dans nos âmes avait, sous cette éclatante et calmante lumière, un charme délicieux d'attendrissement et de langueur. A vingt endroits de ses romans, on entrevoit les spectres aimés qui reviennent du passé dans la vie. C'était un Byron apaisé.

J'ai dit Byron. C'est trop et pas assez. Si Paul de Molènes vaut moins par le génie, il était supérieur à Byron par la force et l'excellence de son âme, inacces-

sible au scepticisme de nos mauvais jours qui nous a gâté lord Byron. Nouveau rapport avec le prince de Ligne : c'était un chrétien de foi et de bonne volonté. Il l'était d'instinct comme il était soldat. L'auteur de la *Folie de l'Épée* aurait pu avoir aussi la folie de la Croix. Tous les mysticismes se touchent. S'il n'eut pas le mysticisme du moine, il y inclina à certaines heures. Le croira-t-on ? il fut toute sa vie un lecteur incessant et passionné de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre sublime d'humilité qui renverse, bout pour bout, l'âme humaine, et qui nous apprend à nous détacher de tout ce qui est de la terre. Il lisait obstinément ce livre de cellule dans tous les petits coins de bivouac et de camp où il pouvait trouver la solitude... Il le portait d'habitude, usé par la lecture, sous son dolman, comme un talisman ou comme une relique. Dès que ce galopeur de champs de bataille avait dessanglé son cheval, il se cloîtrait dans ce livre de cloître, il buvait à longs traits à cette gourde d'éther céleste. Partout, à toutes pages de ses livres, on retrouve les gouttes de cet éther qui ne s'évapore pas comme l'autre, et dont toute la vie il a imbibé sa pensée... Cette *Imitation de Jésus-Christ*, à chaque instant il se la rappelle et il la cite, et il a fait mieux que de la citer (étonnez-vous ou ne vous étonnez pas !), il l'a commentée. C'est par ce Commentaire inconnu que nous voulons clore cette édition nouvelle des œuvres de Paul de Molènes. Rapprochement d'une trop



grave portée pour être piquant, mais rapprochement d'un profond intérêt littéraire, que ce Commentaire de l'*Imitation* par l'auteur des *Commentaires d'un Soldat !*

Tel il fut, ce poète, en prose, de la guerre, cette âme héroïque, simple et religieuse parce qu'elle était héroïque... C'est par la fibre héroïque et religieuse que cet officier moderne se rattachait à cette chevalerie du Moyen-Age qu'il admirait tant, et qui n'est pas morte du coup de Cervantes, mais qui reste dans les armées comme un état-major éternel. Paul de Molènes était de cet état-major. C'était un chevalier du Moyen-Age tombé dans notre temps. Puisque son heure devait venir si tôt, Dieu lui devait, à ce qu'il semble, pour mourir, un champ de bataille. Il ne l'eut point. Cet homme équestre, ce brillant cavalier qui aurait monté le cheval de Mazeppa, eut la tête fracassée par le sien. Il y a toujours un peu d'ironie dans les choses humaines. L'homme n'y comprend à peu près rien. Mais ce que l'on comprend facilement, par exemple, c'est la grande perte qu'a faite la littérature française du XIXe siècle dans la personne de Paul de Molènes.

TABLE DES MATIÈRES

